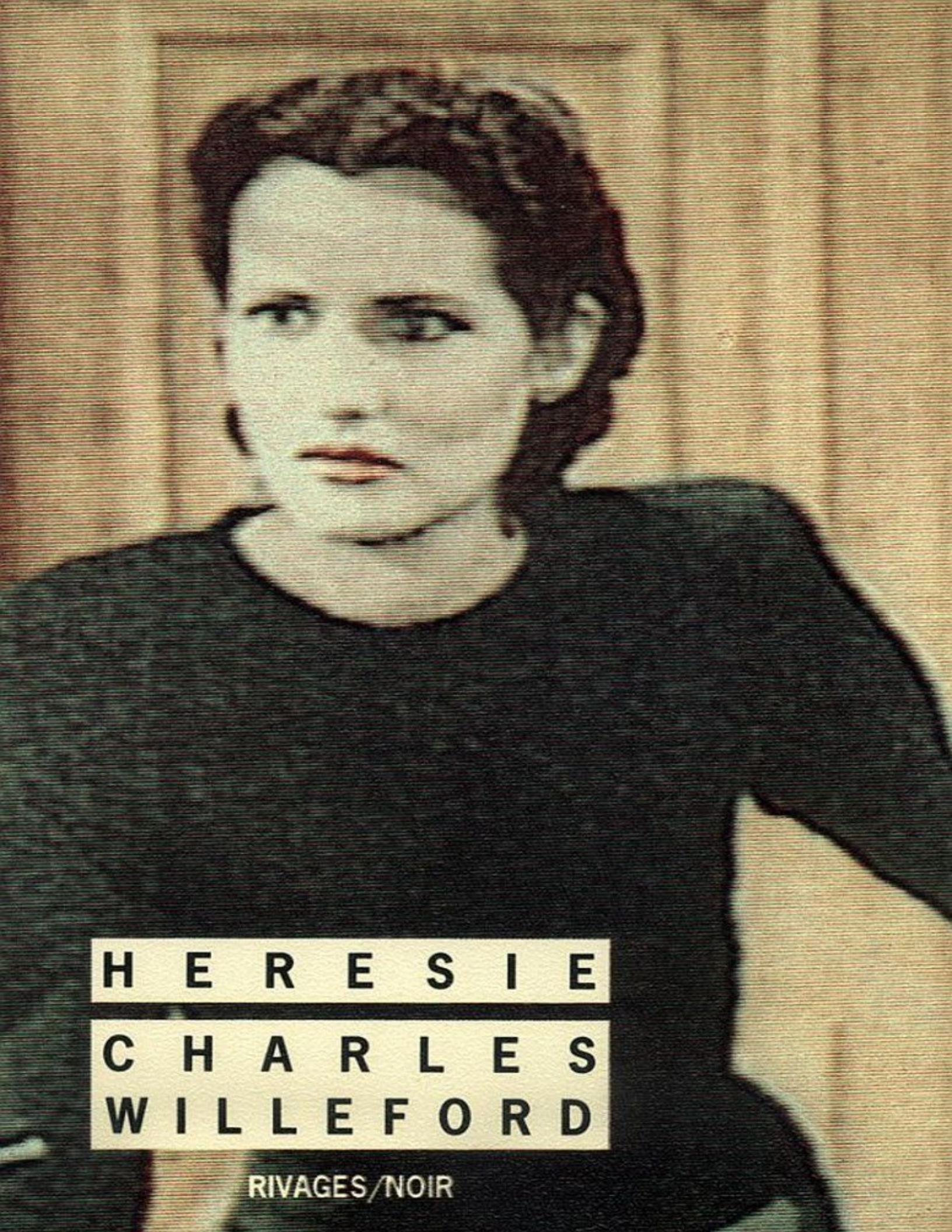
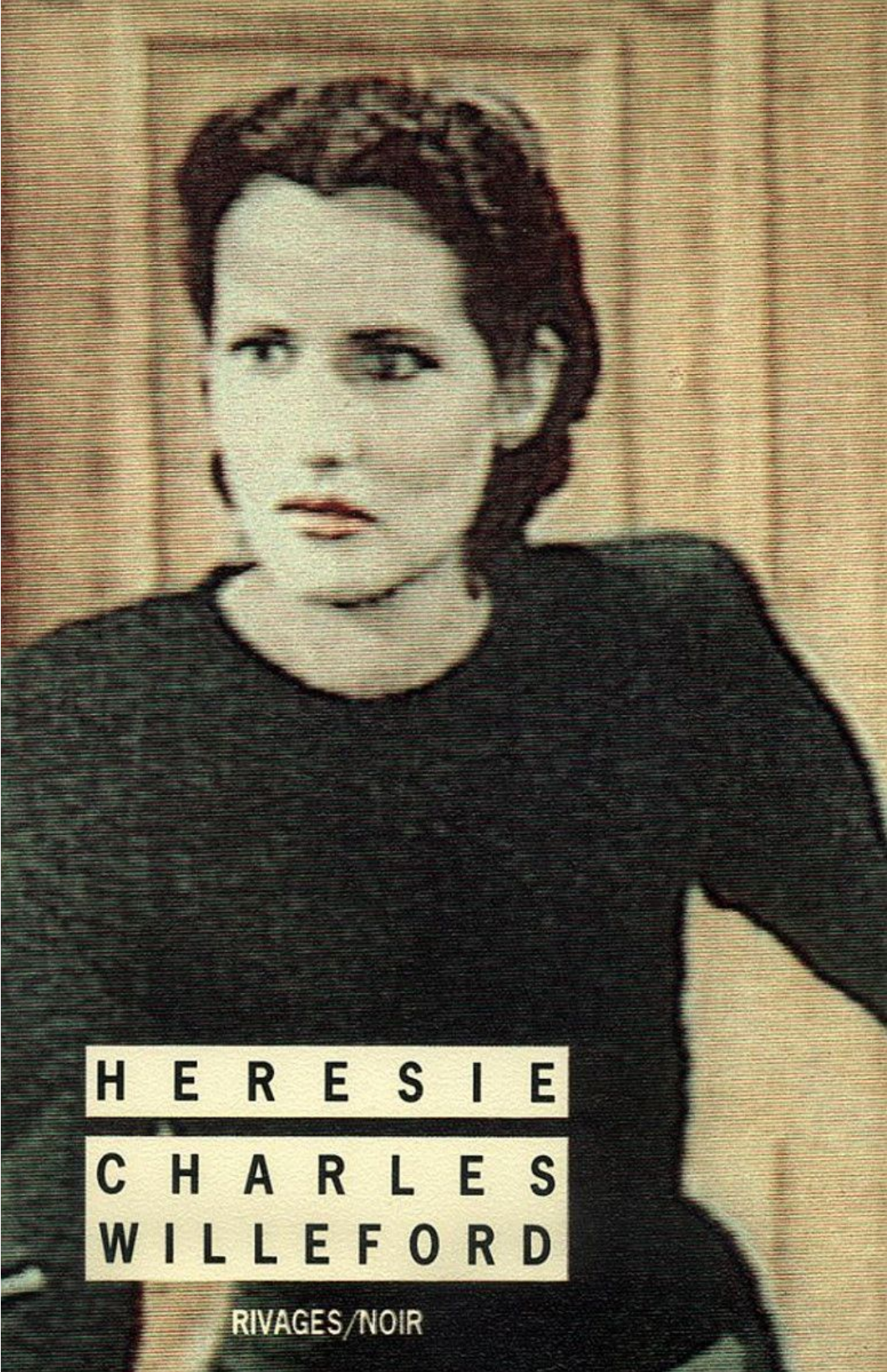




H E R E S I E

C H A R L E S
W I L L E F O R D

RIVAGES/NOIR

The book cover features a grainy, black and white photograph of a woman with dark, curly hair, looking slightly to her left. She is wearing a dark, long-sleeved top. The background is a textured, light-colored surface. The title and author's name are printed in a bold, sans-serif font on a light-colored rectangular background.

H E R E S I E

C H A R L E S
W I L L E F O R D

RIVAGES/NOIR

ISBN : 2-86930-401-3

ISSN : 0764-7786

Titre original : *The Burnt Orange Heresy*

© 1971, by Charles Willeford

© 1990, Éditions Rivages

106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

OceanofPDF.com

Charles Willeford

Hérésie

Traduit de l'américain
par Jean Esch

*Collection dirigée
par François Guérif*

rivages/noir

OceanofPDF.com

*Rien n'existe.
Si une chose existe, elle est incompréhensible.
Si une chose était compréhensible,
elle serait incommunicable.*

Gorgias

Première partie

Rien n'existe

OceanofPDF.com

Deux heures plus tôt, le livreur de Railway Express était venu m’apporter à mon domicile de Palm Beach l’*International Encyclopedia of Fine Arts* qui vient juste de paraître, emballée dans une caisse. J’avais signé le reçu, monté de trois degrés le thermostat du climatiseur, et j’étais allé chercher un marteau fendu dans la cuisine pour ouvrir la caisse. Vingt-quatre magnifiques volumes reliés en bougran, papier coquille d’œuf et bords non ébarbés. Six longues années de préparation, plus de 2 500 illustrations – dont 436 planches en couleur – et chaque article approfondi, rédigé et signé par un spécialiste reconnu dans son domaine de l’histoire de l’art.

Deux articles portaient ma signature. Et mon nom, James Figueras, était cité par d’autres critiques dans trois articles. En rapportant mes propos, ils étayaient leurs points de vue d’un avis qui faisait autorité.

Dans mon univers chimérique et restreint, l’univers de la critique d’art, où moins de vingt-cinq personnes – et parmi elles aucune femme – gagnent leur vie en tant que critique à temps plein (les journalistes spécialisés des journaux ne comptent pas), la présence de mon nom dans cette encyclopédie définitive était synonyme de Succès avec un grand S. Je m’attardai un instant sur cette pensée. Il n’existe que vingt-cinq critiques d’art à temps plein en Amérique, sur une population de plus de deux cents millions d’habitants ! Cela représente, effectivement, un nombre infime d’individus capables de regarder l’art et de le comprendre, puis de l’interpréter dans leurs écrits de façon à faire partager, à ceux que cela intéresse, cette expérience esthétique.

Clive Bell a prétendu que l’art était une “forme signifiante”. J’accepte cette définition, malheureusement il n’a jamais poussé sa théorie jusqu’à sa conclusion logique. C’est le critique qui rend la ou les formes signifiantes pour le public ! Dans sept mois, je fêterai mon trente-cinquième anniversaire. Je suis le plus jeune spécialiste reconnu à signer des articles dans la nouvelle *Encyclopedia*, et – je m’en rendis compte soudain – si je vivais assez longtemps, j’avais toutes les chances de devenir le plus grand critique d’art des États-Unis et peut-être même du monde entier. Délicatement, je sortis les épais volumes de la caisse et les alignai sur mon bureau.

La totalité de l'encyclopédie, si elle était achetée en souscription avant la date de publication prévue – la plupart des universités, des collèges et des grandes bibliothèques publiques profiteraient de cette offre de prépublication – coûtait 350 dollars plus les frais de port. Après cette date, l'*Encyclopedia* serait vendue 500 dollars, avec la possibilité d'acheter chaque année, pour dix dollars seulement, un volume consacré aux événements artistiques de l'année écoulée (même papier de qualité, même reliure alléchante).

Il va sans dire, étant donné que ma spécialité est l'art contemporain, que mon nom apparaîtra dans chacun de ces annuaires.

J'avais déjà lu les épreuves il y a quelques mois, bien évidemment. Néanmoins, je relus lentement mon article de 1 600 mots sur l'art et l'enfant d'âge préscolaire avec le genre de satisfaction que procure au lecteur un bon travail de professionnel. Il s'agissait, en l'occurrence, d'un résumé très compact de mon livre "L'art et l'enfant d'âge préscolaire", qui était lui-même une version remaniée de mon mémoire de doctorat de l'université de Columbia. Cet ouvrage m'avait fait connaître comme critique d'art ; et en même temps, ce livre avait été un échec. Je parle d'échec, car deux écoles normales de deux grandes universités adoptèrent cet ouvrage pour enseigner la psychologie infantile, indiquant par là-même l'échec des éducateurs chargés de comprendre les thèses du livre, les enfants et la psychologie. Toutefois, ce livre m'avait permis d'échapper à l'enseignement de l'histoire de l'art et de devenir critique à part entière.

Thomas Wyatt Russell, directeur de la rédaction de *Fine Arts : The Americas*, qui avait lu et compris mon livre, m'offrit une place de chroniqueur dans sa revue et de rédacteur en chef adjoint, pour un salaire mensuel de quatre cents dollars. *Fine Arts : The Americas* qui engloutit plus de cinquante mille dollars par an dans la fondation qui le subventionne, est de loin le magazine d'art le plus vendu aux États-Unis, et partout ailleurs. Certes, quatre cents dollars par mois est une somme plutôt mesquine, mais à l'époque, avoir mon nom parmi les signatures de ce magazine prestigieux représentait l'ouverture dont j'avais besoin pour vendre des articles à d'autres revues. Les revenus que je tirais de cette dernière activité étaient irréguliers, bien entendu, mais mon maigre salaire mensuel était suffisant – tant que je demeurais célibataire, ce qui était mon intention avouée – pour échapper à l'enseignement que j'abhorrais, et pour échapper à la réclusion frileuse du travail de musée, seule autre alternative offerte à ceux qui ont

choisi de passer des diplômes d'histoire de l'art. Bien sûr, il reste toujours la publicité, mais on ne consacre pas délibérément son temps à l'étude approfondie de l'histoire de l'art nécessaire à l'obtention d'un diplôme pour entrer ensuite dans la publicité, indépendamment de l'argent qu'on peut gagner dans cette branche.

Je refermai le livre, le poussai sur le côté et me saisis du Volume III. Mes doigts tremblèrent – un peu – lorsque j'allumai une cigarette. Je savais pourquoi je m'étais attardé si longtemps sur l'article concernant les enfants d'âge préscolaire, même si je répugnais à l'admettre. Pendant un long instant (je me dis que j'attendais simplement de finir ma cigarette), je fus physiquement incapable d'ouvrir le troisième tome pour lire mon article sur Jacques Debierue. Toutes les horreurs commises par Dorian Gray se gravaient sur son portrait enfermé dans un débarras, mais dans mon cas, je me demande parfois si, quelque part dans un débarras, il n'y a pas un projecteur qui diffuse à toute vitesse et en permanence ces deux jours de mon existence. Le mal, comme tout le reste, devrait marcher de pair avec son temps, et je ne suis pas un dilettante de la fin du siècle dernier comme Dorian Gray. Je suis un professionnel, aussi contemporain que le soleil de Floride qui brille derrière ma fenêtre.

Malgré l'air conditionné, je transpirais tellement que mes épais favoris étaient emmêlés et mouillés. Là, dans ce magnifique volume, se trouvait enfin l'amère vérité sur mon compte. Devais-je ma réputation et mon succès actuels à Debierue ou bien, au contraire, Debierue m'était-il redevable de sa réputation et de son succès ?

Où que tu découvres de la douleur, a écrit John Heywood, tu n'aimeras pas ça. Le souvenir de Debierue me faisait mal, c'est vrai ; je n'aimais pas cette douleur, et je ne m'aimais pas. Mais rien, absolument rien sur terre, n'aurait pu m'empêcher de lire mon article sur Jacques Debierue...

2

Gloria Bentham n'y connaissait absolument rien en art, mais cette singularité ne l'avait pas empêchée de devenir marchande de tableaux et propriétaire d'une galerie prospère à Palm Beach. Réussir à tenir le coup, et même un peu plus, alors que trente galeries s'ouvraient chaque saison, n'était pas un mince succès, bien qu'il soit possible désormais, grâce au

mouvement artistique naissant de ces dernières années, de vendre un peu n'importe quoi à n'importe quel prix. Néanmoins, il est plus important pour un vendeur de comprendre les gens que de comprendre l'art. Et Gloria, maigre, effacée, quelconque, avait la patience d'écouter les gens, une qualité qui passe souvent pour de la compréhension.

Tandis que je roulais sur l'A1A vers le nord en provenance de Miami, direction Palm Beach, je pensais à Gloria pour éviter de penser à d'autres choses, mais sans grand plaisir. J'avais pris le chemin le plus long et le moins rapide de préférence à l'autoroute du Soleil, car j'avais besoin de cette heure supplémentaire pour ordonner mes pensées avant d'écrire mon article sur l'art à Miami, et pour échapper, pendant une heure encore, au problème – si c'était encore un problème – de Berenice Hollis. Rien n'est simple, et si je suis un bon critique, c'est que j'ai découvert le secret obscur et enfoui de la critique. La pensée, le processus de la pensée et l'individu qui pense ne font qu'un. Et si cela est exact – je vis comme si ça l'était – alors, l'homme qui peint, sa peinture et l'action de peindre ne font qu'un, eux aussi. Rien, ni personne, n'est jamais simple ; et Gloria était impatiente, trop impatiente, que je revienne à Palm Beach pour assister au vernissage de sa nouvelle exposition. L'exposition n'avait aucun intérêt et l'idée n'était pas originale. Elle était simplement logique.

Gloria exposait conjointement de l'art naïf haïtien et les œuvres d'un jeune peintre de Cleveland nommé Herb Westcott qui avait séjourné quelques mois à Pétionville à Haïti pour peindre des scènes typiques. La comparaison nuirait à Westcott car c'était un peintre professionnel, et mettrait en valeur les primitifs si naïvement amateurs. Gloria vendrait les tableaux primitifs avec un bénéfice de 600 % (par rapport au prix qu'elle les avait achetés), et même si la plupart des acheteurs rapportaient les toiles au bout d'une semaine ou deux (rares sont ceux qui peuvent vivre avec les primitifs haïtiens), elle ferait quand même des profits. Quant aux collectionneurs qui ne supportent pas l'art naïf, le talent de Westcott leur paraîtrait tellement supérieur aux Haïtiens qu'il vendrait certainement davantage de toiles dans une exposition en tandem que dans une exposition en solo, sans l'avantage de la comparaison.

Le fait de penser à Gloria m'avait évité, pendant un bref instant, de penser à Berenice. Ma solution au problème de Berenice consistait à lui faire du mal mais pas trop ; j'espérais que ça avait marché tout en espérant que non. Professeur d'anglais dans un collège de Duluth, Minnesota, elle

était descendue à Palm Beach pour quelques semaines de convalescence ensoleillée après qu'on lui eut ôté un kyste à la base de la colonne vertébrale. Une opération bénigne, mais il lui restait des congés de maladie et elle en avait profité. Sa peau rose et pâle avait pris peu à peu une teinte safran, puis mordorée. Sa cicatrice au coccyx était passée du rouge enflammé au gris pour se transformer ensuite en une petite boursouflure grisâtre.

Notre liaison était passée par des stades et des teintes similaires. J'avais rencontré Berenice à la Galerie des Quatre Arts, alors que je couvrais une exposition itinérante de Toulouse-Lautrec ; et elle n'avait pas voulu retourner à Duluth. Je n'y voyais pas d'inconvénient (je ne pouvais pas, en toute honnêteté, encourager quiconque à retourner à Duluth), mais j'avais commis l'erreur de la laisser venir s'installer chez moi. Décision stupide qui m'avait semblé formidable à l'époque. C'était une grande fille de la campagne – bien bâtie, devrais-je dire – à la silhouette pulpeuse, avec des yeux couleur bleuet, et une masse de cheveux blonds comme les blés qui tombaient dans son dos. Exception faite de sa minuscule cicatrice au coccyx qui se remarquait à peine, sa peau parfumée gorgée de soleil n'avait aucun défaut. Ses yeux bleus avaient un aspect velouté, grâce aux verres de contact. Mais elle n'était pas d'un naturel accommodant, comme je l'avais cru tout d'abord, elle était simplement paresseuse. Mon studio était déjà trop petit pour une seule personne, alors à deux ! Elle surgissait de partout. En la voyant habillée dans la rue ou dans une soirée, nul n'aurait pu s'imaginer que Berenice était à ce point désordonnée : des vêtements éparpillés sur toutes les chaises, des serviettes de bain mouillées, des bikinis qui traînaient par terre, la salle de bains qui empestait les sels, la poudre, le parfum et les onguents, un mélange d'odeurs si désagréable et puissant que je devais me pincer le nez pour me raser. C'était encore pire dans la cuisine équipée. Elle ne lavait jamais les tasses, les plats, les casseroles ni les poêles ; un jour, je l'ai même surprise en train de verser de la graisse de bacon dans l'évier.

Je pouvais vivre au milieu du désordre. Le problème majeur, c'est que Berenice était toujours dans mes pattes quand je devais écrire mes articles.

J'avais dû déployer des trésors de persuasion pour convaincre Tom Russell de me laisser couvrir la Gold Coast pour toute la saison. (La saison officielle à Palm Beach débute la veille du Nouvel An par un dîner dansant rasoir au Everglades Club et s'achève dans la confusion le 15 avril.) Quand

Tom finit par accepter, il refusa de payer mes frais en plus de mon salaire. Je devais survivre à Palm Beach avec mon traitement mensuel et payer mon billet d'avion avec mes maigres économies (avec ce qui me restait je pus acheter une voiture de 250 dollars). En sous-louant ma piaule à loyer régulé du Village presque le double de ce que je payais, je pouvais me débrouiller. Tout juste.

Je travaillai deux fois plus, j'écrivis de bien meilleurs articles qu'à New York afin de prouver à Tom Russell que la Gold Coast était un centre artistique en puissance, trop longtemps négligé par les revues d'art sérieuses. Ce n'était pas vraiment le cas, pas encore, mais on notait ici et là des signes de progrès. La majorité des artistes natifs de Floride continuaient à peindre des palmiers et des paysages marins à petites touches impressionnistes, mais un certain nombre de peintres réputés venus de New York ou d'Europe avaient découvert la Floride et ceux-ci exposaient dans les galeries, de Jupiter Beach à Miami. Suffisamment de peintres exposaient durant la saison pour remplir mes chroniques sur les nouvelles expositions, et il y avait toujours au moins un artiste majeur qui exposait assez longtemps pour que je puisse l'honorer d'un de mes articles de fond. Il y a de l'argent en Floride pendant la saison, et un artiste se montrera partout où il y a suffisamment d'argent pour acheter ses œuvres.

Avec Berenice qui bougeait sans cesse dans le minuscule appartement, je n'arrivais pas à écrire. Elle se déplaçait à pas feutrés, pieds nus, aussi silencieuse et discrète qu'une souris de 70 kilos, jusqu'à ce que je râle. Alors elle s'asseyait sagement, sans bouger ; elle ne lisait pas, elle ne faisait rien, à part contempler avec amour mon dos tandis que j'étais assis devant mon Hermes. Je ne pouvais pas le supporter.

— À quoi penses-tu, Berenice ?

— À rien.

— Si, tu penses à moi.

— Non, c'est faux. Vas-y, continue à écrire. Je ne te gêne pas.

Si justement. Elle me gênait, et je ne pouvais pas écrire. Je ne l'entendais pas respirer, elle était tellement silencieuse, mais je me surprénais à tendre l'oreille pour voir si j'entendais son souffle. Cela nécessita une certaine préparation mentale (je suis, foncièrement, un salopard sympa), mais je finis par demander à Berenice, gentiment, de s'en aller. Elle refusa de partir. Plus tard, je lui demandai de partir d'une manière brutale et désagréable. Elle ne discutait pas, mais refusait de s'en aller. Ces fois-là, elle ne

répondait même pas. Elle se contentait de me regarder, intensément, avec ses yeux écarquillés, ses lentilles glissaient, les larmes coulaient à torrent, elle faisait un effort pour retenir de gros sanglots haletants ; elle me détruisait. Je quittais l'appartement, soi-disant pour toujours, et je revenais au bout de quelques heures pour une nouvelle scène de réconciliation et une heure de folie au plumard.

Mais mon travail n'avancait pas. Le travail est essentiel pour un individu. Même une Hélène de Troie ne peut rivaliser avec Hermes. Aussi merveilleuse soit-elle, une femme n'est qu'une femme, alors que 2 500 mots font un article. En désespoir de cause, j'adressai un ultimatum à Berenice. Je lui annonçai que je partais pour Miami, et qu'à mon retour, vingt-quatre heures plus tard, je voulais qu'elle ait foutu le camp de mon appartement et de ma vie.

Et maintenant, j'étais de retour après soixante-douze heures d'absence, j'avais ajouté deux jours pour plus de sûreté. Je m'attendais à la trouver dans l'appartement. J'avais envie qu'elle y soit et, paradoxalement, j'avais envie qu'elle soit partie pour toujours.

Je me garai dans la rue, relevai la capote de la Chevy – une décapotable vieille de sept ans – et traversai le patio dallé jusqu'à l'escalier extérieur enduit de stuc. Arrivé au milieu de l'escalier, j'entendis le téléphone sonner dans mon appartement au deuxième étage. Je m'immobilisai et laissai sonner encore trois fois. Berenice était incapable de laisser sonner un téléphone quatre fois sans décrocher, je compris alors qu'elle était partie. Avant que je n'ouvre la porte, la sonnerie cessa.

Berenice était partie et l'appartement était en ordre. Il n'était pas reluisant de propreté, évidemment, mais elle avait accompli un noble effort pour tout ranger. La vaisselle était faite et rangée, le linoléum lavé tant bien que mal.

Une enveloppe scellée avec le mot "James" gribouillé dessus était posée contre ma machine à écrire sur la table de jeu près de la fenêtre.

James chéri,

Tu es un salaud, mais je pense que tu le sais déjà. Je t'aime toujours, mais je finirai par t'oublier. J'espère pourtant ne jamais oublier les bonnes choses. Je retourne à Duluth, ne me rejoins pas.

B.

Si elle ne voulait pas que je la rejoigne, pourquoi me disait-elle où elle allait ?

J'aperçus trois feuilles froissées dans la corbeille. Brouillons pour l'ultime lettre. J'envisageai un instant de les lire, puis me ravisai. Je conserverais le souvenir de la dernière version. Je froissai le mot, l'enveloppe et jetai le tout dans la corbeille avec les autres.

J'éprouvais un profond sentiment de perte, accompagné d'un accès excessif de colère. Je sentais encore l'odeur de Berenice dans l'appartement et je savais que son composé féminin de musc, de sueur, de parfum, de poudre âcre, de savon à la lavande, d'haleine au bacon, de cintres rembourrés, de vinaigre et de tout ce que j'aimais chez elle, flotterait à jamais dans l'appartement. J'étais triste pour moi et pour Berenice, et en même temps, j'éprouvais une sorte d'exultation bouillonnante à l'idée d'être enfin débarrassé d'elle, même si je savais que j'allais souffrir de son absence durant les prochaines semaines.

Il me restait pas mal de temps avant le vernissage à la galerie de Gloria. J'ôtai mon polo, quittai mes mocassins d'un coup de pied, et m'installai à la table de jeu qui me servait de bureau pour relire mes notes sur Miami. Mes trois jours passés dans le Comté de Dade n'avaient pas été inutiles.

J'avais logé chez Larry Levine à Coconut Grove. Larry était un graveur que j'avais connu à New York ; son épouse, Paula, était un fin cordon bleu. Je rembourserais Larry par un bref commentaire sur ses nouvelles gravures d'animaux dans ma chronique.

J'avais accumulé suffisamment de notes pour un article de 2 500 mots sur une exposition écologique de "Gothique sudiste" que j'avais visitée à North Miami ; le truc sur les lunettes de Harry Truman était une bonne introduction pour ma chronique. C'est Larry qui m'avait branché là-dessus.

Un mécanicien de South Miami, un fan de Truman, avait écrit à Lincoln Borglum, l'homme qui avait achevé les têtes monumentales du Mont Rushmore après la mort de son père, pour demander au sculpteur quand il pensait ajouter la tête de Harry Truman à celles des autres présidents. Lincoln Borglum qui, de toute évidence, possédait un plus grand sens de l'humour que feu son père, Gutzon, affirma, dans une réponse facétieuse, qu'il en était incapable, car c'était beaucoup trop difficile de reproduire les lunettes de Harry Truman. Le mécanicien, un certain Jack Wade, prit Borglum au mot et fabriqua lui-même les lunettes.

C'étaient des lunettes gigantesques, plus de sept mètres de long, la monture en métal était recouverte d'une épaisse couche de similor émaillé. Les verres étaient taillés dans des vitres en twindex, ces vitres avec du vide entre les deux panneaux de verre.

« Le vide à l'intérieur évitera aux lunettes de s'embuer les jours de grand froid », expliqua Wade.

J'avais pris trois Polaroid noir et blanc de Wade et de ses lunettes ; un des clichés était suffisamment net pour illustrer ma chronique. Ces lunettes étaient un formidable travail d'artisanat et j'avais suggéré à Mr. Wade de les vendre à un opticien dans un but publicitaire. Cette proposition l'avait mis en colère.

— Certainement pas, avait-il répondu d'un ton inflexible. Ces lunettes ont été faites pour Mr. Truman, quand son buste sera terminé sur le Mont Rushmore !

Le téléphone sonna.

— Où étais-tu passé ? demanda la voix aiguë de Gloria. J'ai essayé de te joindre tout l'après-midi. Berenice m'a dit que tu étais parti et que tu ne reviendrais peut-être jamais.

— Quand as-tu parlé à Berenice ?

— Ce matin, vers dix heures et demie.

Cette nouvelle me frappa de plein fouet. Si j'étais rentré au bout de vingt-quatre heures, quarante-huit, ou même soixante heures, je vivrais encore avec Berenice. J'avais bien calculé mon coup, mais j'éprouvais un pincement au cœur.

— J'étais à Miami, pour le boulot. Berenice est partie et elle ne reviendra pas.

— Dispute d'amoureux ? Raconte tout à ta petite Gloria.

— Je n'ai pas envie d'en parler, Gloria.

Elle rit.

— Tu viens au vernissage ?

— Je t'ai dit que je viendrais. Qu'est-ce que ces tableaux haïtiens de seconde main ont de si extraordinaire pour que tu essayes de me joindre toute la journée ?

— Westcott est un bon peintre, James, sincèrement, et tu le sais. Un dessinateur de premier ordre.

— Ouais.

— Tu as l'air bizarre. Tu es sûr que ça va ?

— Oui, ça va. Je viendrai à ton vernissage.

— C’est de ça dont je voulais te parler. Joseph Cassidy sera là lui aussi, il vient exprès pour te rencontrer. Il me l’a dit. Tu sais qui est Mr. Cassidy, hein ?

— Comme tout le monde.

— Non, pas tout le monde. En tout cas, tout le monde n’a pas besoin de lui ! (Elle gloussa.) Il nous a invités, toi, moi et quelques autres personnes à dîner chez lui après le vernissage. Il possède un appartement en terrasse au Royal Palm Towers.

— Je sais où il habite. Pourquoi veut-il me rencontrer ?

— Il ne me l’a pas dit. Mais c’est la première fois qu’un collectionneur aussi important visite ma petite galerie, et si je pouvais l’avoir comme client, je n’aurais plus besoin des autres...

— Dans ce cas-là, ne lui vends pas de primitifs, ni un Westcott.

— Pourquoi ?

— L’art traditionnel ne l’intéresse pas. N’essaie pas de lui vendre quoi que ce soit. Attends que j’aie discuté avec lui, je te ferai des suggestions ensuite.

— Je te suis très reconnaissante, James.

— Ce n’est rien.

— Tu viens avec Berenice ?

— Je n’ai pas envie de parler de ça, Gloria.

Elle riait lorsque je raccrochai.

3

Bien que je déteste le terme “pique-assiette”, aucun autre mot ne convient pour décrire ce que j’étais devenu durant mon séjour sur la Gold Coast. Il existe à Palm Beach plusieurs couches sociales saisonnières, toutes très différentes des groupes sociaux, qui se partagent plus ou moins entre les groupes Wasps et juifs qu’on trouve à Miami et Miami Beach. À Lauderdale, évidemment, la classe aisée est Wasp à cent pour cent.

Je n’appartenais à aucun de ces “groupes”, mais j’évoluais à leur périphérie en raison de ma profession. Je rencontrais des gens dans des vernissages, où l’on offre généralement des cocktails, et comme j’étais jeune, célibataire et que j’exerçais un métier correct, j’étais souvent convié

à des dîners, des réceptions, des parties de polo, des promenades en bateau, des soupers et des barbecues. Ces invitations qui m'amenaient à rencontrer d'autres invités, débouchaient généralement sur de nouvelles invitations à dîner. Certains artistes de la Gold Coast, comme Larry Levine par exemple, étaient des gens que j'avais connus à New York.

Après deux mois passés en Floride, j'avais beaucoup de connaissances, ou de relations, mais aucun ami. Je ne rendais aucune des invitations à dîner et je devais éviter les bars, les boîtes de nuit et les restaurants où je risquais de me retrouver avec une addition sur les bras. L'homme qui ne paie jamais l'addition ne se fait pas d'amis.

Néanmoins, j'avais le sentiment de récompenser mes différents hôtes et hôtesse par ma présence dans leur maison. Je suis très doué pour supporter les raseurs ; je tenais le rôle de figurant dans les dîners où les hommes jeunes, célibataires et hétérosexuels étaient très recherchés, et quand j'étais en forme, je pouvais raconter des histoires ou entretenir des conversations sur des sujets insipides.

J'avais deux smokings, un rouge en brocart et un plus ordinaire en lin blanc. Il y avait des traces de rouge à lèvres sur la veste blanche, à l'endroit où une Berenice ivre m'avait mordu à l'épaule alors que nous rentrions d'une soirée. J'étais donc obligé de porter le smoking de brocart rouge.

Tandis que je parcourais à pied les six blocs qui séparaient mon appartement de la galerie de Gloria, je spéculais sur l'invitation à dîner de Joseph Cassidy. J'étais un habitué des réceptions mondaines, mais Gloria avait dit qu'il souhaitait me rencontrer, et j'étais curieux de savoir pourquoi. Cassidy n'était pas seulement un célèbre collectionneur, c'était aussi un célèbre avocat d'assises. La fortune qu'il avait gagnée en exerçant à Chicago lui avait permis de constituer sa collection.

Il possédait une des plus belles collections privées d'art contemporain en Amérique, et j'en arrivai à la conclusion, qui me semblait bien fondée alors, que Cassidy souhaitait peut-être m'engager pour en dresser le catalogue. Et si ce n'était pas la raison de son invitation (à ma connaissance, on n'avait jamais publié le catalogue de sa collection), j'avais bien envie de le lui suggérer. Ce serait un travail payant pour moi, et pour Cassidy également, à bien des égards. Je pourrais mettre du beurre dans les épinards, passer quelques mois à Chicago, écrire quelques articles sur l'art et les artistes du Midwest, et mon nom sur le catalogue accroîtrait mon prestige.

Plus je pensais à cette idée, plus j'étais enthousiaste, mais lorsque j'arrivai à la galerie, mon enthousiasme se refroidit ; je savais que jamais je ne pourrais lui glisser cette suggestion. S'il me le proposait de lui-même, tant mieux, mais je serais incapable de solliciter un travail auprès de quelqu'un pendant une réception sans perdre ma dignité.

Et qu'avais-je d'autre à offrir à un homme dans la position de Cassidy ? Ma fierté (appelez ça du machisme) que je surestimaïs et qui, je le savais, était souvent feinte, était aussi innée, je suppose, partie de l'héritage d'un père portoricain. Mais la fierté était présente, malgré tout, et j'avais laissé échapper de nombreuses occasions de faire mon chemin en me demandant d'abord ce qu'aurait fait mon père dans des circonstances similaires.

Lorsque j'arrivai à la galerie, j'avais chassé cette idée de mon esprit.

Gloria rabaissa ses lèvres minces sur ses dents proéminentes, frôla mon favori droit de sa bouche et, emprisonnant mon bras droit dans un douloureux *arm-lock*, m'entraîna vers le bar.

— Connaissez-vous ce monsieur, Eddy ? demanda-t-elle au barman.

Eddy secoua la tête d'un air solennel.

— Non, mais je sais ce qu'il boit.

Il versa dix centilitres de Cutty Sark sur deux glaçons et me tendit le verre.

— Merci, Eddy.

La journée, Eddy travaillait au Hiram's Hideaway à South Palm Beach, mais c'était un barman très apprécié et de nombreuses maîtresses de maison l'engageaient pour leurs réceptions pendant la saison. Habituellement, je le rencontrais une ou deux fois par semaine dans différents endroits. De nos jours, tout le monde a besoin d'un petit boulot en plus. Un travail régulier et autre chose à côté. Gloria, par exemple, ne pourrait pas payer le loyer de sa galerie en pleine saison si elle ne la louait pas de temps à autre, le soir, pour des lectures de poésie et des séances de thérapie de groupe. Elle détestait ces groupes. Les gens qui ressentaient le besoin d'écouter de la poésie ou de se torturer dans ce genre de réunions fumaient tous comme des sapeurs, disait-elle, et ils n'utilisaient pas les cendriers qu'elle mettait à leur disposition.

Eddy s'était installé derrière une table à jouer recouverte d'un drap. Il y avait du scotch, du bourbon, du gin et du vermouth pour les martinis, et un récipient en plastique contenant des glaçons. Une fois servi, je reculai pour donner sa chance à quelqu'un d'autre et pris un catalogue ronéotypé sur la

table dans le hall. Gloria accueillait les nouveaux arrivants à la porte, elle les entraînait jusqu'à la table pour signer le livre d'or et ensuite vers le bar.

Les vernissages de Gloria n'étaient pas des réunions fermées. En plus de sa liste d'invités habituels, elle donnait des invitations aux directeurs des relations publiques des grands hôtels de Palm Beach pour qu'ils les distribuent à leurs bons clients, acheteurs potentiels. Ces derniers, flattés de recevoir un carton d'invitation pour un vernissage privé et tout excités à l'idée de rencontrer "pour de vrai" la société de Palm Beach à l'occasion d'un événement artistique, achetaient parfois une toile. Et dans ce cas, le type de l'hôtel qui les avait envoyés recevait de la part de Gloria une veste sport ou une nouvelle paire de *Daks*. Par conséquent, les personnes présentes aux vernissages de Gloria formaient souvent un ensemble hétéroclite. Ce soir-là, il y avait même deux adolescentes du collège de Palm Beach qui regardaient d'un air dubitatif et inquiet les toiles des primitifs et prenaient des notes avec des stylos à bille dans leurs cahiers Blue Horse.

Herbert Westcott, lus-je dans le catalogue, avait vingt-sept ans. Diplômé de Western Reserve, il avait aussi étudié à l'Art Students League à New York. Il avait exposé à Cleveland et à Toronto au Canada. Un certain Mr. Theodore L. Canavin de Philadelphie collectionnait certaines de ses œuvres. Cette exposition rassemblait des toiles récentes peintes à Haïti ces trois derniers mois. Je levai les yeux du catalogue et repérai aisément l'artiste. Il était petit, dans les un mètre soixante, bien bronzé, avec une barbe châtain clair clairsemée. Il portait un costume bleu pastel à six boutons, des chaussures blanches et une chemise rose pâle sans cravate. Il espionnait les commentaires d'un couple d'un certain âge planté devant sa plus grande toile, une scène de marché à Port-au-Prince occupée aux deux tiers par un ciel citron.

Il savait dessiner, comme l'avait fait remarquer Gloria, mais il avait laissé ses couleurs dégouliner et se chevaucher pour conférer à ses compositions un aspect accidentel. Les coulures – héritage malpropre de Jackson Pollock – étaient peu judicieuses. Il avait du talent, certes, mais le talent ne fait pas l'artiste. Ses Haïtiens et ses Haïtiennes étaient peints dans des tons chocolat et non en noir ; je ne l'aurais peut-être pas remarqué sans la présence des peintures haïtiennes sur le mur opposé où là, les personnages étaient véritablement noirs.

Je fus étonné par la qualité de la douzaine de toiles haïtiennes qu'avait rassemblées Gloria. Il y avait même un Marcel des débuts, vers 1900, si modestement différent des primitifs contemporains avec leurs rouges et leurs jaunes agressifs qu'il en devenait fascinant. Le sujet était typiquement haïtien : une trentaine d'individus participant à une cérémonie vaudou, avec au centre, une chèvre cocasse qui semblait s'ennuyer, mais le tableau était peint dans les tons gris, noir et blanc, sans aucune couleur primaire. Marcel, si j'avais bonne mémoire, fut un des premiers primitifs ; il peignait avec des plumes de poulets car il n'avait pas les moyens d'acheter des pinceaux. Ce tableau ne coûtait que 1 500 dollars et celui qui l'achèterait ferait une bonne affaire...

— James ! (Gloria m'agrippa l'épaule.) Je veux te présenter Herb Westcott. Herb, voici Mr. Figueras.

— Enchanté, dis-je. Gloria, où as-tu déniché ce Marcel ?

— Plus tard, répondit-elle. Bavarde avec Herb.

Elle pivota sur ses talons, son grand bras droit constellé de taches de rousseur tendu vers un vieil homme vacillant aux joues fardées.

Westcott tripotait sa barbe clairsemée.

— Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnu, Mr. Figueras. Gloria m'a dit que vous veniez, mais... je croyais que vous portiez la barbe...

— C'est la photo de ma chronique. Je devrais sans doute changer de photo, mais celle-ci est assez réussie et je n'en ai pas d'autre. J'ai gardé la barbe presque un an avant de la raser. Vous ne devriez pas tirer comme ça sur la vôtre, Mr. Westcott...

Il s'empessa de baisser la main, honteux.

— J'ai fait des calculs, Mr. Westcott, et j'ai découvert qu'une barbe me permettrait de vivre environ six semaines de plus, je veux parler des six semaines passées à se raser dans une vie, sept semaines si vous utilisez un rasoir électrique. Mais le jeu n'en valait pas la chandelle. Comme vous, je ne pouvais pas m'empêcher de la tripoter toute la journée et le cou me démangeait en permanence. Le secret, paraît-il, c'est de ne jamais toucher sa barbe. Si vous avez déjà pris cette mauvaise habitude, Mr. Westcott, votre barbe est condamnée.

— Je vois, dit-il timidement. Merci du conseil.

— Ne vous en faites pas, ajoutai-je, vous êtes sans doute mieux sans barbe.

— C'est ce que m'a dit Gloria. (Il me prit mon verre vide.) Laissez-moi aller vous chercher à boire. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Eddy est au courant.

Je me retournai pour examiner de nouveau le Marcel. J'avais envie de partir. La petite salle au plafond bas me semblait encore plus petite maintenant qu'elle commençait à se remplir d'individus au verbe haut, et je n'avais pas envie de discuter avec Westcott de sa peinture. Voilà pourquoi j'avais embrayé sur le sujet de la barbe. Ses toiles manquaient d'originalité ; il le savait sans que je le lui dise. Toute l'exposition, y compris le Marcel, méritait à peine quelques lignes dans ma chronique, (je roulai le catalogue et le glissai dans ma poche revolver), à moins que j'aie absolument besoin d'un bouche-trou pour réussir à pondre une chronique de deux mille mots.

Gloria se trouvait près du bar, en compagnie d'une douzaine d'invités assoiffés. Le pauvre Westcott qui payait l'alcool rôdait autour d'eux en essayant d'attirer l'attention d'Eddy. J'en profitai pour me faufiler dans le hall et m'éclipser. Je me retrouvai dans Worth Avenue à la tombée de la nuit, sur le chemin de mon appartement. Si Mr. Cassidy tenait à me voir, il n'avait qu'à demander mon numéro à Gloria et m'appeler pour fixer un rendez-vous.

Le crépuscule ne dure jamais très longtemps en Floride. Le temps que je regagne mon immeuble en stuc ocreux d'avant la Dépression, somptueuse demeure des années vingt, aujourd'hui divisée en petits appartements, j'étais tellement déprimé que j'avais mal à la tête. J'ôtai ma veste, m'assis sur un banc en béton sous un tamaris dans le patio et allumai une cigarette. Le vent de l'océan était chaud et doux. Quelques oiseaux retardataires qui essayaient de trouver un endroit pour se jucher dans l'arbre surpeuplé au-dessus de ma tête lançaient des gazouillements furieux. J'étais rempli d'un sentiment de vide jusqu'aux yeux, mais pas au point de déborder. La vieille Mrs.. Weissberg qui habite au N° 2 s'approchait en boitant sur le chemin dallé qui menait au banc. Pour éviter d'avoir à lui parler, je me levai brusquement et grimpai l'escalier. Je me fis chauffer un plat mexicain dans le four pendant trente minutes, j'en mangeai la moitié, et j'allai me coucher. Je plongeai aussitôt dans un sommeil sans rêves.

Gloria me réveilla en me secouant et alluma la lampe à côté du lit escamotable. Elle était entrée grâce à la clé que je cachais dans le pot de géranium sur le perron. Elle avait sans doute vu Berenice se servir de cette clé, ou bien elle l'avait entendue en parler. Je regardai Gloria en clignant des paupières, aveuglé par la lumière soudaine, essayant de reprendre mes esprits. Mon cœur continuait à palpiter, mais l'angoisse d'être réveillé dans le noir s'estompait peu à peu.

— Excuse-moi, James, dit vivement Gloria, mais j'ai frappé à la porte et tu n'as pas répondu. Tu devrais installer une sonnette, tu sais.

— Essaie le téléphone la prochaine fois. Je me lève presque toujours pour répondre, au cas où ce serait quelque chose sans importance.

Je n'essayais pas de masquer mon irritation.

Mes cigarettes étaient dans mon pantalon, qui, lui, était suspendu sur le dossier de la chaise près de la table basse. Je dormais nu, recouvert d'un simple drap, mais comme j'étais furieux et que j'avais sacrément besoin d'une cigarette, je repoussai le drap, me levai et fouillai dans les poches de mon pantalon à la recherche de mon paquet. J'allumai une cigarette et jetai l'allumette dans le cendrier en grès sur la table basse.

— C'est très important pour moi, James. Mr. Cassidy est venu à la galerie, mais tu étais déjà parti. Il m'a demandé où tu étais ; j'ai répondu que tu avais mal à la tête et que tu étais rentré.

— C'est la vérité.

Gloria n'était nullement gênée par ma nudité, mais moi je commençais à me sentir mal à l'aise, à poil au milieu de la pièce, une cigarette à la main, entretenant une conversation idiote. Gloria approchait de la cinquantaine ; elle avait été mariée pendant six mois à un quincaillier d'Atlanta, ce n'était donc pas la première fois qu'elle voyait un homme dans le plus simple appareil. Néanmoins, je pris un peignoir en éponge dans la penderie et l'enfilai.

— Il veut que tu assistes au dîner, James. Et je suis venue te chercher.

— Quelle heure est-il au fait ?

— Onze heures moins vingt environ. (Elle jeta un coup d'œil aux minuscules aiguilles de sa montre en platine.) Pas tout à fait moins le quart.

Je me sentais reposé et pleinement réveillé, bien que je n'aie dormi que deux heures. Ce réveil inattendu et brutal avait fait monter mon taux d'adrénaline.

— Je crois que tu exagères les faits, Gloria. Qu’a dit exactement Mr. Cassidy pour que tu sois à ce point convaincue qu’il souhaite que j’assiste à cette petite réunion ?

Gloria se gratta le nez avec son index décharné et fronça les sourcils.

— Il a dit : “J’espère que la migraine de Mr. Figueras ne l’empêchera pas de venir prendre un verre ce soir” et moi j’ai répondu : “Oh, non ! Il m’a demandé de passer le chercher chez lui. James est impatient de faire votre connaissance.”

— Je vois. Tu as fait toute une affaire d’une petite discussion sans importance. Et maintenant, je dois t’accompagner pour te sortir de ce pétrin.

— Je ne vois pas les choses de cette manière. Il m’a acheté un tableau, James. Un des primitifs, le grand avec l’énorme tas de fruits de toutes sortes. Pour que son cuisinier de couleur l’accroche dans la cuisine.

— Pas de Westcott ?

— Il n’a pas beaucoup aimé la peinture de Herb. Je l’ai senti, même s’il n’a fait aucun commentaire ni dans un sens ni dans l’autre.

— Je crois que si. Acheter un tableau primitif haïtien pour son cuisinier, ça veut tout dire, non ? Faut-il que je me rase ?

Elle caressa mon menton du bout des doigts.

— Non, ça ira. Mais brosse-toi les dents, tu as une haleine épouvantable.

— C’est le plat mexicain que j’ai mangé en rentrant.

J’enfilai un pantalon gris, une chemise blanche, une cravate en cuir marron, des mocassins marron foncé et une veste en seersucker à rayures blanches et grises, décidé à porter dès le lendemain matin ma veste sale chez le teinturier. Je me souviens comme j’étais calme, mon esprit semblait fonctionner à la perfection après seulement deux petites heures de sommeil. Mes muscles étaient détendus. Je marchai d’un pas élastique, comme si j’avais des semelles à coussin d’air. J’étais de bonne humeur, à tel point que je pinçai cette vieille Gloria à travers sa gaine alors que nous quitions l’appartement.

— Voyons, James !

Tandis que nous roulions vers le Royal Palm Towers, une horreur de sept étages en béton, dans la Pontiac blanche de Gloria, je m’aperçus que j’étais impatient de rencontrer Mr. Cassidy et de voir ses tableaux. Il avait certainement quelques toiles dans son appartement, même si sa célèbre collection était à l’abri à Chicago. Je me demandais également pourquoi il avait choisi de s’installer dans le Royal Palm Towers qui donnait sur le lac

Worth et non sur l'Atlantique. Certes, il pouvait apercevoir l'océan depuis son patio en terrasse, mais de loin seulement, et ce n'était pas la même chose que d'habiter directement sur la plage.

Les Towers étaient un mélange informe d'appartements de location, de logements en copropriété, de chambres et de suites d'hôtel. La société qui possédait cet immeuble n'avait rien négligé dans le domaine du profit. Des bureaux à louer occupaient tout l'entresol (Cassidy y possédait également une suite de bureaux) et au rez-de-chaussée, la société louait les espaces à des commerces en tous genres, parmi lesquels une petite galerie d'art. L'exploitation de la cafétéria, du bar et du restaurant était confiée à divers entrepreneurs. La société elle-même n'investissait pas un cent dans les services et prélevait sur tout. Cassidy conservait sans doute son appartement en terrasse car le Royal Palm Towers était un des rares hôtels de Palm Beach qui restait ouvert d'un bout à l'autre de l'année.

Bon nombre de New-Yorkais qui n'aimaient pas la Floride à cause de son climat, appréciaient malgré tout cet État, car ici il n'existait pas d'impôt sur le revenu. À condition de résider pendant une période de six mois et un jour en Floride, ils pouvaient échapper aux impôts sur le revenu de l'État de New York. Une raison ignoble, mais pleine de bon sens, pour installer sa résidence et son siège social en Floride.

— Où as-tu déniché ces primitifs haïtiens ? demandai-je à Gloria.

— Une veuve de Lauderdale me les a vendus. (Elle gloussa.) Pour une bouchée de pain. Son mari venait de mourir et elle vendait tout : la maison, les meubles, sa collection de tableaux... Elle partait vivre dans l'Indiana avec sa fille et ses petits-enfants.

— Tu ne vends pas assez cher le Marcel. Tu pourrais en tirer plus que 1 500 dollars.

— Ça m'étonnerait, et je ne suis pas perdante... il m'a coûté vingt-cinq dollars.

— Tu es une voleuse et une salope.

Gloria pouffa.

— Toi tu es une fripouille. Que s'est-il passé avec Berenice ?

— Elle est repartie dans le Minnesota. Je n'ai pas envie de parler d'elle, Gloria.

— C'est une fille super chouette, James.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas parler d'elle.

Nous prîmes l'ascenseur pour monter jusqu'à l'appartement sur le toit, mais une fois arrivés, la porte ne s'ouvrit pas automatiquement. Une petite vitre sans tain était encastrée dans la porte métallique (c'était une glace de notre côté) ; le serviteur philippin s'assura que nous étions attendus avant de déclencher l'ouverture de la porte de son côté. Il y avait sans doute un bouton de déverrouillage dissimulé à l'intérieur de la cabine d'ascenseur. C'était obligé. Cassidy ne pouvait pas laisser quelqu'un en permanence chez lui juste pour appuyer sur un bouton et le laisser entrer... Mais pourquoi pas ? Les gens très riches ont parfois de curieuses idées.

Ce n'était pas une grande réception. Sept personnes en comptant Mr. Cassidy. Avec Gloria et moi, ça faisait neuf. C'était le genre de soirée où l'on supposait que tout le monde se connaissait et donc, on ne faisait pas les présentations. Il y a beaucoup de soirées de ce type à Palm Beach. Le principe consiste à manger d'abord, et ensuite boire le plus possible avant que le bar ne ferme ou qu'il n'y ait plus d'alcool. Si quelqu'un ressent le besoin d'adresser la parole à un autre invité, il se présente ou bien il commence à lui parler sans donner son nom. Ça ne fait pas une grande différence. Mr. Cassidy, lui, devait connaître tout le monde, ne serait-ce que de vue, afin de décrire au serviteur philippin les personnes autorisées à entrer.

Sloan, le barman (il portait un badge avec son nom sur sa veste blanche), nous servit deux Cutty Sark on the rocks. Je suivis Gloria jusque sur la terrasse où Mr. Cassidy bavardait avec un homme aux cheveux gris, sans aucun doute officier supérieur dans les forces armées. Il portait un costume gris foncé avec des plis très marqués sur le pantalon. Le costume était neuf, ça signifiait qu'il ne le mettait pas souvent. J'en déduisis qu'il portait un uniforme la plupart du temps. Les officiers de la marine et de l'armée gardent un costume huit ou neuf ans. Les plis étaient démodés depuis longtemps et le gris foncé est la couleur de costume préférée des officiers de haut rang. Ils mènent des existences grises et tristes.

— Merci, c'est très gentil, Tom, dit Cassidy en lui tendant la main, manière de congédier l'homme aux cheveux gris.

Je regardai le vétéran se diriger vers l'ascenseur. J'aurais pu, aisément, avoir la preuve que cet homme était un militaire en demandant : "N'est-ce pas le général Smith ?" Mais, dans ce cas précis, je savais que j'avais raison et je ne ressentais pas le besoin d'en avoir la confirmation.

Joseph Cassidy était un homme petit, presque courtaud, avec de larges épaules charnues et un torse puissant. Son gilet chiné était trop petit d'une taille et jurait avec sa veste d'intérieur en velours rouge. Il avait besoin du gilet pour les poches, des poches pour sa montre et sa chaîne, de sa chaîne pour sa clé Phi Beta Kappa. Il avait un visage dur d'Irlandais, de minuscules yeux bleus, avec plusieurs millimètres de blanc autour des iris, et des dents blanches régulières. Ses larges incisives supérieures mordaient légèrement sur son épaisse lèvre inférieure. Son front haut était pelé par le soleil. Il portait une moustache noire taillée de près et ses cheveux noirs qui grisonnaient sur les tempes étaient peignés en arrière et lissés avec de l'eau. Joseph Cassidy était un homme redoutable d'une cinquantaine d'années. Il possédait un maintien autoritaire et un air d'assurance qu'accentuait sa voix grave et sonore. Ses lunettes à monture dorée – identiques à celles que portait Robert McNamara quand il était secrétaire à la Défense – s'adaptaient parfaitement à son visage.

Après avoir fait les présentations, Gloria se dirigea vers la fontaine intérieure pour regarder les carpes. Le bassin était rempli de ces énormes poissons et j'apercevais leurs dos constellés de taches dorées et vermillon d'où j'étais, à environ cinq mètres. De l'eau dégoulinait du bec du griffon en pierre juché sur un piédestal au centre du bassin grouillant de carpes. Le sculpteur, qui possédait sans doute trop de connaissances anatomiques, n'avait pas su se faire à l'idée d'un croisement entre un aigle et un lion. Les sculpteurs du Moyen Âge qui ne connaissaient rien à l'anatomie, n'avaient aucun mal à imaginer les griffons et les gargouilles. Cassidy me prit le bras, saisissant mon coude gauche entre son pouce et son index.

— Venez, Jim, je vais vous montrer quelques tableaux. On vous appelle Jim, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je en dissimulant mon énervement. Je préfère James. Mon père m'a prénommé Jaime, mais comme personne ne semblait capable de le prononcer correctement, j'ai opté pour James. Illégalement, ajoutai-je.

— C'est le même prénom. (Il haussa ses épaules charnues.) Pas besoin de changement légal, James.

Je souris.

— Je ne vous ai pas demandé de conseil juridique, Mr. Cassidy ; soyez gentil de ne pas me le facturer.

— Je n'en ai pas l'intention. J'allais simplement dire que vous n'aviez pas une tête à vous appeler Jaime Figueras.

— Comme le Portoricain type, vous voulez dire ? Le plus curieux, c'est que mes cheveux blonds et mes yeux bleus me viennent de mon père, pas de ma mère. Ma mère était une Irlando-Écossaise aux cheveux noirs et aux yeux noisette.

— Vous n'avez pas non plus d'accent espagnol. Depuis quand vivez-vous aux États-Unis ?

— Depuis l'âge de douze ans. À la mort de mon père, ma mère est revenue s'installer à New York. Elle n'a jamais aimé Porto Rico, de toute façon. Elle était modiste, elle dessinait des modèles de chapeaux pour femme. Impossible de vendre des chapeaux de haute couture aux Portoricaines. Elles se contentent d'une mantille, ou d'un bout de Kleenex rose épinglé dans leurs cheveux pour aller à la messe.

— Je n'ai jamais rencontré de modiste.

— Il n'en reste guère. Ma mère est morte, et de nos jours peu de femmes portent des créations originales, même quand il leur arrive d'acheter un chapeau.

— Est-ce que ça vaut la peine de collectionner les chapeaux ? demanda-t-il tout à coup en humectant sa lèvre supérieure avec le bout de sa langue rose. Les modèles originaux, je veux dire.

Je savais que Mr. Cassidy était un véritable collectionneur et, sachant cela, j'en savais beaucoup plus sur lui qu'il ne l'imaginait. En général, on peut répartir les collectionneurs en trois catégories.

Premièrement, les mécènes-collectionneurs, peu nombreux, qui savent ce qu'ils veulent et qui passent commande à des artistes ou à des artisans. Cette première catégorie a participé, par le passé, à la naissance des styles. Sans une immense demande pour les portraits aux 16^e et 17^e siècles par exemple, il n'y aurait jamais eu de grande école de portraitistes.

Deuxième catégorie : les collectionneurs intermédiaires qui achètent ce qui est à la mode, mais qui collectionnent l'art en vogue parce qu'ils l'aiment sans savoir pourquoi (il reflète leur époque, voilà pourquoi), ou parce qu'on leur a appris à l'aimer.

La troisième catégorie englobe les collectionneurs pour raisons économiques. Ceux-là achètent et vendent pour réaliser des profits. Autrement dit, si l'on veut faire une tautologie, ils sont collectionneurs parce qu'ils sont collectionneurs, mais ils apprécient les œuvres d'art qu'ils possèdent à un moment donné uniquement pour leur valeur actuelle et future.

Le seul trait commun qui unit ces trois types de collectionneurs c'est l'avarice. Ils écrivent petit, ils mettent rarement des points sur les i, et ils sont souvent constipés. Dès qu'ils possèdent quelque chose, *n'importe quoi*, ils ne veulent plus le lâcher.

Le rôle du collectionneur est presque aussi important dans la culture universelle que celui du critique. Sans les collectionneurs, il y aurait très peu d'œuvres d'art dans ce bas monde, et sans les critiques, les collectionneurs ne sauraient pas quoi collectionner. Même les rares collectionneurs qui s'y connaissent en art ne prendront jamais le moindre risque sans l'avis d'un critique. Les collectionneurs et les critiques cohabitent à l'intérieur de cette difficile relation symbiotique. Et les artistes, les pauvres types coincés au milieu, mourraient de faim sans nous.

— Non.

Je secouai la tête. Tandis que nous traversions le salon pour nous rendre dans son bureau, je lui expliquai pourquoi.

— Les chapeaux sont trop faciles à copier. Les modèles originaux, dans les années 20 et 30, étaient chers car on les fabriquait spécialement pour une personne et pour une occasion. Dès qu'un nouveau chapeau apparaissait sur la tête de Norma Shearer, il était copié et fabriqué à la chaîne. La copie, à l'exception peut-être de la matière, ressemblait en tous points à l'original. Certains chapeaux de l'Âge d'Or, à l'époque où les plumes d'aigrette étaient en vogue, vaudraient peut-être la peine d'être collectionnés, et je n'en suis même pas certain, à cause des coûts de restauration, de stockage et d'entretien.

— Je vois. Vous vous êtes intéressé au problème.

— Superficiellement. La mode n'est pas mon domaine... comme vous le savez.

Nous entrâmes dans son bureau meublé de cuir noir, de verre et d'acier. Cassidy s'enfonça dans un fauteuil rembourré à en juger par le bruit, tandis que je regardais les trois tableaux sur le mur vert-pomme. Il y avait un Lichtenstein des débuts (un agrandissement d'une planche de Dick Tracy), un portrait à l'aérographe de Marilyn Monroe, bleu ciel, de la série des Warhol, et un dessin au crayon d'un portrait de jeune fille signé Matisse. Ce dernier était accroché au dessus du bureau en ébène, dans un coin isolé et tranquille. Le dessin était si mauvais que Matisse l'avait certainement signé sous la contrainte. Je m'assis face à Cassidy et posai mon verre vide sur la table basse en bois de rose. Le serviteur philippin apparut avec un autre

verre de whisky sur un plateau, il reprit mon verre vide et me tendit l'autre avec une petite serviette en papier.

— Désirez-vous manger quelque chose, monsieur ?

— Oui. Un sandwich à la dinde avec du pain de mie. Avec de la mayonnaise et des canneberges, s'il vous plaît.

Il acquiesça et ressortit.

— Vous n'aimez pas ce dessin, n'est-ce pas ?

Je haussai les épaules et bus une gorgée de whisky.

— Matisse possédait une certaine tendance à l'avarice, caractéristique des Français aux yeux de beaucoup d'Américains. Quand il allait dans un restaurant, alors qu'il était déjà célèbre, il faisait un croquis sur un carnet, ou sur la nappe parfois, et ensuite, au lieu de payer l'addition, il laissait le dessin sur la table et s'en allait. Le patron qui savait que le dessin valait bien plus que le prix du repas était ravi. Un homme qui a bien mangé et bu quelques bouteilles de vin ne dessine pas toujours très bien, Mr. Cassidy.

Il hocha la tête, savourant cette histoire et regardant son Matisse avec amour. Un mauvais dessin est un mauvais dessin, peu importe qui l'a exécuté. Mais ma petite histoire – elle était authentique – n'avait fait qu'accroître la valeur du Matisse aux yeux de Cassidy. Un individu ordinaire, s'il avait acheté un mauvais Matisse, se sentirait floué. Mais Cassidy n'était pas un individu ordinaire. C'était un collectionneur, et un collectionneur pas ordinaire.

— C'est une histoire intéressante. (Il sourit.) Je n'ai pas grand-chose ici ; je n'ai pas encore choisi les tableaux que j'allais faire venir de Chicago.

C'était une ouverture naturelle et je m'y engouffrai.

— J'aimerais beaucoup voir le catalogue de votre collection, un de ces jours, Mr. Cassidy.

— Il n'existe pas encore, mais j'ai demandé à un spécialiste de l'université de Chicago de s'en charger. Le professeur G.B. Lang. Vous le connaissez ?

— Pas personnellement. Il a écrit une excellente monographie sur Rothko.

— C'est bien lui. Et ça ne me coûte pas un *cent*, excepté les frais d'impression. Un de mes clients fait partie du conseil d'administration de l'université où enseigne le professeur Lang. Par son intermédiaire, je veux parler de mon client, j'ai pu obtenir un emploi du temps réduit pour Lang. Il donne deux cours par semaine et consacre le reste de son temps à la

recherche, autrement dit à la rédaction de mon catalogue. Le professeur Lang est ravi, car ça lui fera une publication supplémentaire à son actif et, s'il fait un travail du tonnerre, l'University of Chicago Press le publiera certainement.

Quand Cassidy souriait, laissant voir ses dents, ses canines creusaient de petites marques dans sa lèvre inférieure. Il me regarda fixement pendant deux longs battements de cœur. Derrière ses lunettes à monture dorée, ses yeux étaient plats et légèrement agrandis. Il se pencha en avant.

— Quand des hommes de bonne volonté s'unissent, on trouve toujours un arrangement qui satisfasse chacun. N'est-ce pas, James ?

— Si ce sont des "hommes de bonne volonté", oui. Mais ma propre expérience m'a amené à penser qu'ils ne couraient pas les rues.

Il se mit à rire comme si j'avais dit quelque chose d'amusant. Le serviteur philippin m'apporta mon sandwich. Je mordis dedans et le rappelai avant qu'il ne sorte.

— Une minute ! Ce n'est pas de la mayonnaise, c'est de la sauce salade.

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez pas de mayonnaise ?

— Non, monsieur. Désirez-vous que je vous apporte autre chose, monsieur ?

— Ça ira.

À sa manière, Joseph Cassidy était aussi célèbre que Lee Bailey. Devant un jury, Cassidy était sans aucun doute un aussi bon avocat, mais il n'était pas aussi éclatant devant la presse en dehors du tribunal ; et il n'acceptait pas d'affaires pour de simples raisons de prestige. C'était un avocat payable d'avance et réglo. Personne n'avait encore écrit la biographie de Cassidy, mais il avait amassé plus d'argent que Bailey. Grâce à sa clairvoyance qui lui faisait acheter les bons peintres au bon moment à des prix ridiculement bas, il pourrait réaliser de gros profits, si un jour il décidait de mettre en vente sa collection.

Le serviteur attendait ; il avait envie de partir et en même temps, il hésitait. Il était embêté, car je ne mangeais pas le sandwich.

— Ferme le bar, Rizal, ordonna Cassidy, et préviens Mrs.. Bentham que je veillerai à ce que Mr. Figueras rentre chez lui sans problèmes. (J'eus droit à son sourire plein de dents.) Ça ne vous ennuie pas de rester un peu, n'est-ce pas, James ?

— Bien sûr que non, Mr. Cassidy.

Du fait de mon éducation très à cheval sur les convenances – en ce qui concerne le respect des civilités – je n’appréciais guère que Mr. Cassidy m’appelle par mon prénom sans ma permission. Mais je savais qu’il ne s’agissait pas de condescendance de sa part. Il essayait simplement de me mettre à l’aise. Malgré tout, bien que cette idée m’effleura, je ne pouvais m’abaisser à son niveau et l’appeler Joe. L’absence de formalité est déjà trop répandue aux États-Unis, et à Palm Beach, pendant la saison, on atteint parfois des sommets de ridicule.

Rizal sortit pour aller fermer le bar, signe que la réception était terminée. Les invités s’en iraient sans saluer leur hôte, et voilà. Non pas par manque de politesse, mais par respect. Si Cassidy était sorti de son bureau pour une longue suite de bonsoirs en règle, ils se seraient adaptés tout aussi facilement à ce nouveau rituel.

Après que Rizal eut refermé la porte du bureau, Cassidy prit un cigare dans son coffret humidificateur, l’alluma et se rassit. Sans m’en offrir.

— James, dit-il avec conviction, j’en sais beaucoup plus sur vous que vous ne l’imaginez. Je manque rarement vos critiques, et je trouve que vos articles sur l’art sont écrits avec énormément de finesse et de perspicacité.

— Merci.

— Je vous parle en toute franchise, James. Je n’ai pas pour habitude de distribuer des compliments excessifs. Un critique de second ordre ne les mérite pas et un critique de premier ordre n’en a pas besoin. Selon moi, vous êtes bien parti pour devenir un des meilleurs jeunes critiques d’Amérique. Et d’après mon enquête, vous êtes suffisamment ambitieux pour être *le meilleur*.

— Si par enquête vous voulez dire que vous avez interrogé Gloria, permettez-moi de vous dire que ce n’est pas le témoin le plus digne de foi. Nous sommes amis depuis plusieurs années et elle a des préjugés favorables...

— Non, pas seulement Gloria, James, bien que je l’aie interrogée elle aussi. J’ai questionné des marchands, certains collectionneurs, et même le professeur Lang. Ça vous intéressera peut-être de savoir que ce dernier est très impressionné par votre travail, et il en connaît plus dans le domaine de l’histoire de l’art et de la critique que je n’en connaîtrai jamais.

— Je n’en suis pas aussi sûr, Mr. Cassidy.

— Il devrait. C’est son métier... et le vôtre. Je suis avocat, pas historien d’art. Je n’envisage même pas d’écrire une préface à mon catalogue, bien

que Lang me l'ait suggéré.

— La plupart des collectionneurs le font.

Il hocha la tête et secoua doucement la main droite afin de ne pas faire tomber la cendre de son cigare.

— Il se trouve que dans le monde de l'art, vous avez la réputation d'être un homme intègre. Et je me suis laissé dire qu'il était impossible de vous corrompre.

— Je ne m'enrichis pas en étant critique d'art, si c'est ce que vous voulez dire.

— Je sais. Je sais également mener des enquêtes. C'est mon métier. Une plaidoirie, c'est 95 % de préparation, et si on prépare bien son travail, c'est très facile d'avoir l'air bon devant un jury. Pour en revenir brièvement à la corruption, laissez-moi vous dire que j'admire votre soi-disant intégrité.

— À vous entendre, j'ai l'impression d'avoir laissé passer l'occasion de rafler un paquet de pognon ou quelque chose dans ce genre. Si je suis passé à côté d'une bonne affaire, je vous assure que je ne suis pas au courant.

— Puisque vous voulez jouer les idiots, je vais vous mettre les points sur les i. Commençons par les tableaux offerts. L'exposition de ce soir par exemple, ce jeune peintre... Westcott. Supposons que vous ayez proposé à Gloria de faire un bon battage autour de Westcott en échange d'une ou deux toiles, que se serait-il passé ?

— Dans le cas de Westcott, elle me les aurait *toutes* données. (Je souris.) Mais vous ne parlez plus d'intégrité, Mr. Cassidy. Là, vous parlez de ma profession. Je n'ai jamais accepté un seul tableau. Les murs de mon appartement dans le Village sont totalement nus, excepté les motifs fortuits de la peinture qui s'écaille. Si jamais j'acceptais un tableau, juste un seul, que je pourrais revendre deux ou trois cents dollars, tout le monde saurait que je touche des pots-de-vin. À partir de ce jour-là, je serais définitivement grillé comme critique. Une bonne critique contre de l'argent, une méthode qui se pratique encore à Paris, a bien failli causer la mort de la critique d'art en France.

« Il existe des brebis galeuses, bien évidemment, et les gens de la profession les connaissent. Les choses étant ce qu'elles sont, je ne peux même pas accepter des objets d'arts offerts par des amis artistes en toute légalité, même quand je sais que cela ne m'engage à rien. Les contraintes surgiraient par mégarde. Le simple fait d'avoir accepté ce cadeau pourrait influencer sur mon opinion si jamais je devais rendre compte du travail de cet

artiste. De même, je n'achète jamais d'œuvres d'art. Pourtant, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'acheter des choses que même moi je pouvais m'offrir. Mais si je possédais un tableau, voyez-vous, je pourrais avoir la tentation de surestimer les qualités réelles de l'artiste – c'est une *possibilité*, je ne sais pas si je le ferais – afin de faire monter la cote de mon tableau. Je ne prétends pas pour autant être totalement objectif. C'est impossible. Je m'efforce simplement de le rester la plupart du temps, ça me permet de m'emballer et d'être complètement subjectif quand je découvre quelque chose qui me fait craquer.

Je vidai mon verre et le reposai un peu trop violemment sans le vouloir. En levant la tête, j'aperçus un sourire sur le visage d'Irlandais de Cassidy. Peut-être m'avait-il appâté, mais ce n'était pas la première fois que je subissais ce genre d'investigations. En Amérique, les gens pensent tout naturellement qu'un critique qui écrit un article élogieux sur un artiste a reçu un pot-devin, surtout quand ils ne connaissent rien à l'art. Mais Cassidy n'était pas un imbécile.

— Vous savez tout cela, Mr. Cassidy, alors ne m'adressez pas des compliments immérités pour mon intégrité. J'aime l'argent comme tout le monde, et j'en gagnais davantage quand j'enseignais l'histoire de l'art au CCNY^[1]. Je suis ambitieux, c'est exact, mais je cours après la célébrité, pas l'argent. Quand j'aurai acquis une bonne réputation en tant que critique, je gagnerai plus d'argent, mais jamais une fortune. Ce n'est pas le but du jeu. Le truc – ce n'est pas évident – c'est de gagner sa vie comme critique d'art, ou si vous préférez, comme expert. Si vous me demandez d'authentifier une peinture, je vous réclamerai des honoraires. Avec plaisir. Si vous sollicitez mon avis pour vos futures acquisitions de tableaux, je vous ferai des suggestions sans rien vous réclamer en échange. (Je tendis mon verre vide.) À part un verre de whisky. À moins que le bar ne soit fermé pour moi aussi ?

— Je vais chercher la bouteille.

Cassidy quitta le bureau et revint presque aussitôt avec une bouteille de Cutty Sark entamée et un seau en plastique contenant des glaçons. Je m'en versai une double dose sur deux glaçons et allumai une cigarette. Cassidy s'empara d'un bloc de feuilles jaunes sur son bureau, se rassit et dévissa le capuchon d'un stylo à plume.

— Je n'ai aucun tableau à vous faire authentifier, James. Et je n'ai pas l'intention de solliciter votre avis pour constituer ma collection. Mais

puisque vous faites des propositions, qu'avez-vous en tête ?

Je décidai de lui parler de ma marotte.

— *Entartete Kunst*. L'art dégénéré.

— Comment écrivez-vous ça ?

Je lui épelai et il le nota sur le bloc.

— C'était le terme utilisé par le parti hitlérien pour condamner l'art moderne. À cette époque, Hitler était dans un trip ethnique ; la ligne officielle prônait l'art populaire, l'art du peuple. L'art moderne, avec son point de vue individualiste et subjectif, était assimilé à l'anarchie politique et culturelle, et Hitler ordonna sa suppression. Quitte à utiliser la force. À l'époque, comme aujourd'hui, personne ne savait véritablement ce qu'était l'art moderne ; il devint donc nécessaire d'organiser une exposition d'"art dégénéré" afin que les membres du parti, dans toute l'Allemagne, sachent ce qu'ils étaient censés interdire. Ainsi, en juillet 37, s'ouvrit à Munich une exposition d'art moderne. Réservée aux adultes pour ne pas pervertir les enfants, cette exposition fut baptisée *Entartete Kunst*. Elle devait servir d'exemple, d'avertissement, aux artistes et à tous ceux qui pourraient se laisser séduire par cette forme d'art. Après Munich, l'exposition voyagea à travers toute l'Allemagne.

Je me penchai en avant.

— Écoutez un peu les noms des peintres exposés : Otto Dix, Emil Nolde, Franz Marc, Paul Klee, Kandisky, Max Beckmann, et bien d'autres. Je possède un exemplaire du catalogue original à New York, il est enfermé dans le tiroir de mon bureau au journal.

— Ces peintures vaudraient une fortune aujourd'hui.

— Ces artistes appartiennent tous à l'histoire de l'art désormais et n'importe quel tableau de... Marc, disons, vaut très cher. Mais supposez que vous possédiez *tous* les tableaux de cette exposition. Tous les musées allemands furent "purifiés". C'est le terme qu'ils employaient : "purifiés". Les toiles des peintres représentés dans cette exposition, si le musée en possédait, furent confisquées. Certaines furent détruites, d'autres cachées, certaines sont sorties clandestinement d'Allemagne. Mais posséder les tableaux de l'exposition itinérante *originale*, et je dis qu'il est *possible* de se les procurer...

Cassidy raya les deux mots inscrits sur son bloc et secoua la tête.

— Je ne pourrais jamais réussir un truc pareil tout seul. Il faudrait rassembler plusieurs personnes pour réunir la somme et... non ça ne

vaudrait pas le coup à mon avis. D'autres idées ?

— Oui, mais vous ne m'avez pas invité pour me demander mes idées sur les collections de tableaux.

— Vous avez raison. Au fond, James, vous et moi sommes des hommes honnêtes et, chacun à notre manière, nous sommes tout aussi ambitieux. Une action malhonnête ne rend pas une personne malhonnête, quand c'est la seule qu'elle accomplit. Je parle d'une action *légèrement* malhonnête. Une petite chose sans importance. Supposons, James, qu'on vous donne l'occasion d'interviewer... (il marqua une pause, s'humecta les lèvres avec sa langue)... Jacques Debierue ?

— Ça me fournirait tout simplement le plus formidable de tous les scoops ! Mais Debierue vit en France et il n'a accordé que trois interviews en quarante ans, non, quatre, et aucune depuis que sa maison a brûlé il y a un an environ.

— Autrement dit, ricana Cassidy, vous seriez fou de joie si vous pouviez admirer ses dernières œuvres et bavarder avec lui en tête à tête.

— L'expression fou de joie ne convient pas. Extatique n'est pas assez fort. Maintenant que Duchamp est mort, Debierue est le dernier grand représentant de l'art moderne.

— Je sais. Écoutez-moi. Si je vous disais que je peux m'arranger pour vous faire rencontrer Debierue ?

— Je ne vous croirais pas.

— Mais si c'était vrai – et je vous dis maintenant que *c'est* vrai – que feriez-vous pour moi en échange ?

J'avais la bouche et la gorge sèches tout à coup. J'inclinai le seau à glace en plastique et versai de l'eau glacée dans mon verre vide. Je bus une gorgée, elle semblait presque chaude.

— Vous avez une idée malhonnête en tête. N'est-ce pas ce que vous avez laissé entendre il y a un instant ?

— Non. Pas malhonnête pour vous. Malhonnête pour moi. Mais, de toute façon, Debierue m'est redevable, si je veux voir les choses sous cet angle. Je ne veux pas d'argent, je veux un de ses tableaux.

Je me mis à rire.

— Vous n'êtes pas le seul ! Personne, aucun musée, ne possède un Debierue. Vous seriez le seul collectionneur au monde à en avoir un ! À ma connaissance, seuls quatre critiques ont eu le privilège de voir ses œuvres. Ainsi qu'un domestique ou deux, peut-être, je n'en sais rien, peut-être

certaines de ses maîtresses, il y a quelques années, quand il était encore en âge d'avoir des maîtresses. Mais personne d'autre...

— Je sais. Et je veux un tableau. En échange de l'interview, je veux que vous voliez une toile pour moi.

J'éclatai de rire.

— Oui, c'est ça, et ensuite, je n'ai plus qu'à la rapporter clandestinement de France. Exact ?

— Faux. Je ne vous en dirai pas plus avant de connaître votre réponse. Oui ou non. En échange de l'interview de Debierue, vous volez un de ses tableaux et vous me le donnez. Pas de tableau, pas d'interview. Réfléchissez.

— C'est une hypothèse ?

— Non. C'est une réalité.

— J'accepte. C'est-à-dire que je volerai un tableau s'il y a des tableaux à voler. D'après ce qu'on sait, tout ce qu'il possédait est parti en fumée avec sa maison. Et s'il n'a rien peint depuis, eh bien...

— Il a peint. Je le sais.

— Marché conclu. Seulement, je n'ai pas les moyens de m'offrir le billet aller et retour pour la France, même sur un avion-cargo.

— Topez là.

Nous nous levâmes pour échanger une poignée de main solennelle. J'avais les paumes moites, et lui aussi, mais nous serrâmes l'un et l'autre de toutes nos forces. Il prit l'humidificateur et m'offrit un cigare. Je secouai la tête et me rassis. Je commençai à me servir un autre whisky, puis me ravisai ; je n'en avais pas besoin. J'avais déjà la tête qui tournait. Mon cœur palpitait comme si j'avais avalé une demi-douzaine de Dexedrines.

Cassidy rit, un grognement plus qu'un rire.

— Debierue vit ici en Floride, à une cinquantaine de kilomètres au sud par la State Road 7. Voilà ma soi-disant action malhonnête, James. Je viens de trahir la confiance d'un client. C'est indigne d'un avocat, vous le savez. Mais au point où j'en suis, je peux continuer.

« Les dispositions pour faire venir Debierue en Floride ont été prises il y a plus de huit mois, et j'ai servi d'intermédiaire. Son départ de France a été organisé par un cabinet d'avocats parisien qui m'a contacté ; je me suis occupé de cette affaire gratuitement, et je ne le regrette pas. J'ai loué la maison – un bail d'un an – j'ai engagé une Noire pour faire son ménage une fois par semaine, je lui ai acheté tout son matériel de peinture chez Rex Art

à Coral Gables, et je l'ai accueilli à l'aéroport. Tout, quoi. Il n'a pas un sou, comme vous le savez.

— C'est vous qui subvenez à ses besoins ?

— Non, non. L'argent vient des "Amis de Debierue". Vous êtes...

— Je leur envoie cinq dollars par an. (Je grimaçai.) C'est déductible des impôts, si je gagne assez d'argent un jour pour l'inclure parmi tous mes dons.

— Exact Les "Amis" de Paris, par l'intermédiaire du cabinet d'avocats, m'envoient plus ou moins régulièrement de petites sommes. Je fais en sorte que le vieil homme puisse payer ses factures et je lui donne de l'argent de poche. Il n'a pas de gros besoins. La maison ne coûte pas cher du fait de son emplacement pourri. Elle a été bâtie par un type qui a pris sa retraite pour élever des poulets. Au bout de six mois d'essai, comme il n'y connaissait rien du tout à la volaille, il est retourné à Detroit. Ça faisait deux ans qu'il essayait de vendre cette maison, il était sacrément content quand je lui ai offert un an de loyer d'avance. (Cassidy sourit.) J'ai même choisi le nom d'emprunt de Debierue : Eugene V. Debs. Alors, qu'en dites-vous ?

— Superbe !

— Mieux que ça. Debierue n'a jamais entendu parler d'Eugene Debs. Voilà, vous savez tout.

— Pas tout à fait. Comment a-t-il pu entrer aux États-Unis sans que la presse le sache ?

— Facile. De Paris à Madrid. De Madrid à Porto Rico, en passant la douane à San Juan, puis direction Miami. Il est entré avec un visa d'étudiant. Qui pourrait suspecter un vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans muni d'un visa d'étudiant ? Debierue est un nom assez répandu en France. Il y a une soixantaine d'avions en provenance des Caraïbes qui atterrissent à l'aéroport international de Miami le dimanche. C'est l'aéroport le plus animé au monde.

Je hochai la tête.

— Le plus laid également. Donc, il vit ici en Floride depuis huit mois ?

— Pas exactement. Comme je vous l'ai dit, les négociations ont débuté il y a huit mois, mais il m'a fallu du temps pour tout organiser. Le plus drôle, c'est que Debierue sera vraiment étudiant. Je vous ai parlé de mes contacts à l'université de Chicago... eh bien, dès septembre, le vieux peintre suivra douze heures d'enseignement universitaire, par correspondance, depuis Chicago.

— Dans quelle matière ?

— Comptabilité et gestion. J'ai un jeune garçon qui travaille pour moi qui se chargera d'expédier en quatrième vitesse ces cours par correspondance tout en faisant autre chose, et grâce à lui, notre ami Debierue obtiendra certainement un A de moyenne. Avec un visa d'étudiant, vous devez valider douze heures par semestre pour rester dans ce pays. Tant que vous obtenez de bons résultats à l'université, vous pouvez y demeurer aussi longtemps que vous le souhaitez.

— Je sais. Mais pourquoi moi ? Pourquoi ne pas voler vous-même le tableau à Debierue ?

— Il saurait que c'est moi, voilà pourquoi. Après que je l'ai installé, il m'a dit que je ne devais pas venir le voir. Pour des raisons de discrétion. J'y suis quand même allé deux ou trois fois et je l'ai harcelé pour avoir un tableau. La dernière fois, il s'est mis en colère pour de bon et la porte de son atelier est verrouillée en permanence. Je *veux* un tableau de Debierue. N'importe lequel, je m'en fiche ; et je me fiche que personne ne le sache. *Moi* je le saurai et ça me suffit. Pour le moment. Évidemment, si vous réussissez à obtenir une très bonne interview – ça c'est votre problème – si vous rendez compte de ses dernières œuvres – il ne lui reste plus beaucoup d'années à vivre – alors je pourrai exposer mon tableau au grand jour. N'est-ce pas ?

— Je comprends. Vous aurez réussi le plus beau coup de collectionneur de la décennie... mais moi, qu'est-ce que je deviens ?

— Vous serez gagnant, quoi qu'il arrive. Je vous l'ai dit, je me suis renseigné à votre sujet. Vous êtes ambitieux, et vous serez le premier, et aussi le *seul*, critique américain à obtenir une interview exclusive du grand Jacques Debierue. Lorsque vous lui aurez volé un tableau, vous pouvez être certain qu'il ne recevra plus personne.

— Quand doit avoir lieu l'interview ?

— À vous de décider. (Il nota l'adresse sur le bloc de feuilles jaunes et me dessina la State Road 7 et l'embranchement qui y menait à partir de Boynton Beach.) Si jamais vous dépassez l'embranchement, et vous avez des chances de louper la route qui conduit chez Debierue car c'est un chemin de terre et on ne voit pas la maison depuis la nationale, vous comprendrez que vous êtes allé trop loin quand vous apercevrez le drive-in au bout d'un kilomètre. Dans ce cas, vous n'avez plus qu'à faire demi-tour.

— Debierue est prévenu de ma visite ?

— Non. C’est votre problème.

— Pourquoi est-il venu habiter en Floride ?

— Posez-lui la question. C’est vous le journaliste.

— Il pourrait me claquer la porte au nez.

— Peut-être. Nous avons conclu un marché, c’est tout. Je connais mon métier, vous devriez connaître le vôtre. D’autres questions ?

— Pas pour vous.

— Parfait. (Il se leva, signe brutal que notre entretien était terminé.)
Quand pensez-vous y aller ?

— Ça me regarde.

Je souris et lui tendis la main.

Nous échangeâmes une nouvelle poignée de main. Cassidy me proposa aimablement de m’appeler un taxi. Me renvoyer chez moi en taxi et à mes frais, c’était sa façon à lui de “veiller à ce que je rentre sans problèmes.”

Je déclinai son offre et repris l’ascenseur. Afin de m’éclaircir les idées, je décidai de parcourir à pied les quelques blocs qui me séparaient de chez moi. Alors que je marchais dans les rues calmes, dans la douce chaleur de la nuit, une voiture de police de Palm Beach me fila discrètement le train jusqu’à mon domicile, en prenant soin de garder ses distances. Je n’étais pas suspect. Les flics voulaient simplement s’assurer que je rentrais sans encombres. Palm Beach est certainement, avec Hobe Sound, la ville la plus sûre des États-Unis.

Maintenant que je me retrouvais seul, j’étais tellement excité que j’avais du mal à réfléchir posément. Le dadaïsme en premier, et le surréalisme ensuite, étaient mes deux courants artistiques préférés. Du fait de ma passion pour ces deux mouvements à l’époque où je vivais à Paris, je connaissais la scène artistique parisienne des années 20 bien mieux, à de nombreux égards, que la plupart des personnes qui y avaient participé. Et Debierue... Jacques Debierue ! Debierue était la figure centrale, le symbole de la frontière – si on pouvait tracer une frontière – entre le dadaïsme et le surréalisme ! Vu mon état d’exaltation, je savais que je ne réussirais pas à dormir. J’allais me faire du café et jeter quelques notes de mémoire sur Debierue afin de préparer l’interview. Demain, me dis-je, *demain* !

Je tournai la clé dans la serrure et ouvris la porte, surpris de trouver de la lumière. La lumière tamisée provenait de la salle de bains. Se découpant dans l’encadrement de la porte de la salle de bains, vêtue d’une courte

chemise de nuit gris-bleu, je découvris ma professeur de lycée à la crinière fauve. Ses longues jambes fuselées tremblaient au niveau des genoux.

— Je... je suis revenue, James, sanglota Berenice.

Je hochai la tête, abasourdi, et j'écartai les bras pour qu'elle puisse se jeter dedans. Lorsqu'elle sera calmée, songeai-je, je lui demanderai de faire le café. Berenice le fait beaucoup mieux que moi.

5

— Debierue n'est pas un artiste facile à cerner, expliquai-je à Berenice autour d'une tasse de café. *No pido nunca a nadie* résume assez bien le code moral qui a guidé Debierue toute sa vie. Traduit, cela signifie : "Je n'ai jamais rien demandé à personne."

— Je crois que c'est la première fois que je t'entends parler espagnol, James.

— Et sans doute la dernière. Il ne m'a pas fallu longtemps pour abandonner l'espagnol quand nous avons débarqué à New York en venant de San Juan. Dès que j'ai pigé ce qu'on pensait des Portoricains ici, je me suis débarrassé également de mon accent espagnol. Mais la phrase espagnole *No pido nunca a nadie* sonne mieux, car la double négation ne s'annule pas comme en anglais. Et c'est là toute l'histoire de la vie de Debierue : une double action négative l'une après l'autre jusqu'à ce que, à force de ne vouloir impressionner personne, il finisse par impressionner tout le monde.

— Mais pourquoi as-tu renoncé à parler espagnol ?

— Pour me prouver, j'imagine, qu'un Portoricain n'est pas seulement égal aux autres, il est infiniment supérieur. De plus, mon père aurait fait la même chose.

— Mais ton père est mort, tu m'as dit...

— Exact. Il est mort quand j'avais douze ans, mais techniquement parlant, je n'ai jamais eu de père. Vois-tu, ma mère et lui se sont séparés quand je n'avais pas encore un an. Ils n'ont pas divorcé, car ils étaient catholiques, bien que ma mère ait conclu des arrangements plus ou moins officiels avec l'église pour qu'ils puissent vivre séparés. Nous n'avions pas de problème d'argent. Mon père a subvenu à nos besoins jusqu'à sa mort ;

ensuite nous sommes venus nous installer à New York, ma mère et moi, avec l'argent de l'assurance-vie et de la vente de notre maison de San Juan.

— Tu le voyais quand même de temps en temps, non ?

— Non. Jamais. Pas après leur séparation, sauf en photo évidemment. C'est pour ça que c'était si dur, Berenice. Je n'ai eu qu'un père imaginaire, un père que j'ai dû m'inventer, et c'était ce qu'on pourrait appeler *un hombre duro*, un homme sévère.

— Tu veux dire que tu t'es volontairement serré la vis ?

— Ce n'est pas aussi simple. Un gamin qui n'a pas de père pour s'occuper de lui ne développe pas de surmoi, et si tu ne possèdes pas de surmoi naturellement, tu dois t'en inventer un...

— C'est idiot. Le surmoi n'est qu'un terme de jargon pour désigner la conscience, et tout le monde possède une conscience.

— Pense ce que tu veux, Berenice ; mais Fromm et Rollo May ne partageraient pas ton point de vue.

— Tu as bien une conscience, non ?

— Exact. Une conscience intellectuelle, du moins, sinon émotionnelle, car j'ai eu l'intelligence de créer un père imaginaire.

— Parfois, je ne te comprends pas, James.

— Parce que tu es comme la petite vieille dans le roman de Hemingway, *Mort dans l'après-midi*.

— Je ne l'ai pas lu. C'est le livre qu'il a écrit sur la tauromachie, non ?

— Non. C'est un livre sur Hemingway. En parlant de la tauromachie, il nous parle de lui. On apprend beaucoup de choses sur la tauromachie dans *Mort dans l'après-midi*, mais tout ce que tu apprends sur la vie et la mort parle de Hemingway.

— Et la petite vieille... ?

— La petite vieille dans *Mort dans l'après-midi* ne cesse de poser des questions hors de propos. Par conséquent, elle n'apprend pas grand-chose sur la corrida ni sur Ernest Hemingway et vers la fin du livre, Hemingway doit se débarrasser d'elle.

— Je ne suis pas une petite vieille. Je suis une jeune femme et je peux apprendre. Et si je veux mieux te comprendre, il faut que j'écoute ce que tu as à dire sur l'art, car pour toi c'est une question de vie ou de mort.

— On peut dire ça.

— Je le dis.

— Veux-tu que je te parle de Jacques Debierue ?

— Oui, j'aimerais beaucoup que tu me parles de lui.

— Dans ce cas, je commencerai sans le cadre référentiel d'ensemble et je te donnerai les détails nécessaires au fur et à mesure. J'ai dit que j'allais commencer... Je vois, tu n'as pas de questions pertinentes à poser et tu as décidé de rester muette en attendant. Parfait. Tu comprendras mon excitation à l'idée de rencontrer Jacques Debierue quand je t'aurai dit qu'à ma connaissance, j'ai lu tout ce qui avait été écrit à son sujet. L'éventail est large, mais le point de vue est étroit.

« Seuls quatre critiques, tous Européens, ont réellement vu et commenté son travail. Je serai le premier critique américain à pouvoir admirer ses œuvres, des peintures originales que personne n'a encore jamais vues. Pour la première fois dans ma carrière de critique, je verrai les plus récents tableaux surréalistes nihilistes du peintre le plus célèbre au monde. Je pourrai ensuite porter un jugement et le comparer avec les opinions des critiques qui ont écrit sur ses œuvres antérieures. J'aurai une vue d'ensemble de l'évolution – ou de la possible régression – de Debierue et de son support historique, ou mieux, de son absence de support, comme je le crois.

« Les facteurs accidentels qui ont hissé Debierue vers la célébrité durant le cours de l'histoire de l'art contemporain sont étonnants. Son combat silencieux et permanent contre d'improbables forces supérieures peut paraître aisé en apparence, mais tel ne fut pas le cas. L'hostilité de masse envers toute innovation est omniprésente, surtout dans le domaine de l'art. Comme tu le sais, des centaines de livres sont remplis d'exégèses sur les impressionnistes, les expressionnistes, les suprématistes, les cubistes, les futuristes, les dadaïstes et les surréalistes du début du siècle. Tous les grands novateurs ont été étudiés dans le détail, mais de nombreux autres peintres sont demeurés inconnus. Des mouvements artistiques de moindre envergure se sont formés et ont disparu sans qu'on en parle. Combien ? Nul ne le sait.

« Moi, je me suis intéressé à tous ces mouvements mineurs pendant mon année passée en Europe. C'était un moyen de me faire une réputation, vois-tu. Si j'avais pu mettre la main sur un de ces mouvements, un mouvement essentiel, mais oublié, de l'histoire de l'art, j'aurais pu débiter immédiatement ma carrière de critique au lieu de donner des cours d'initiation à l'art à des comptables de CCNY qui s'en foutaient.

« Durant et après la Première Guerre mondiale, Paris bouillonnait d'innovations dans le domaine de l'art. Pas un jour ne passait sans qu'un

nouveau groupe ne se forme, sans qu'on ne rédige un nouveau manifeste, auquel succédaient des polémiques, des bagarres à coups de poing et des dissolutions. Trois peintres se retrouvaient dans un café, ils discutaient aimablement entre eux jusqu'à minuit, et décidaient de former leur propre groupe dissident. Puis, tandis que le vin et les controverses coulaient à flot le restant de la nuit, alors qu'ils griffonnaient un nouveau manifeste, l'aube venue ils se détestaient.

« Le teint blême de colère et de fatigue, ils regagnaient leurs ateliers dans la lumière de nacre du petit matin, leur nouveau mouvement déjà relégué aux oubliettes avant même d'avoir existé.

« Quelques-uns de ces mouvements moins importants duraient malgré tout plusieurs jours, voire plusieurs semaines, après un concert éparpillé de publicité dans la presse, mais la plupart mouraient dans l'anonymat sans motif apparent. Les mouvements plus chanceux, ceux dont on parlait beaucoup, ont tenu suffisamment longtemps pour influencer assez d'imitateurs et s'installer solidement dans l'histoire de l'art. Le cubisme, par exemple, un terme qui plaisait au public cultivé, fut un de ces mouvements.

« Paris, bien entendu, était le centre du vortex au début des années 20, mais ces incursions dans des formes artistiques nouvelles et excitantes n'étaient nullement le privilège de la capitale française. Durant mon année passée en France, alors que j'essayais de repérer, sans succès, les preuves tangibles de l'existence de ces mouvements mineurs, mes voyages annexes à Bruxelles et en Allemagne se révélèrent encore plus excitants.

« À Bruxelles, les frères Grimm, Hal et Hans, qui s'étaient baptisés les "Grimmistes" passèrent plusieurs mois dans des mines obscures à récolter des blocs de charbon aux formes expressives. Ils les exposèrent ensuite comme des sculptures "naturelles" sur des coussins de satin blanc. En l'espace de deux jours, des Belges grelottant avaient chapardé les morceaux de charbon et l'exposition ferma ses portes. Les Belges sont un peuple pratique, et l'hiver de 1919 fut très froid. À leur manière, les frères Grimm avaient donné naissance au "Found Art".

— James, quand tu dis que tu n'as pas de surmoi, ni de conscience, ça signifie que tu n'as jamais fait de mauvaise action ? Une chose que tu as regrettée ensuite ?

— Si. Une fois. Je connaissais un maître assistant à l'université de Columbia, un anthropologue, dont l'épouse venait de mourir. Il l'avait fait

incinérer et avait acheté une magnifique urne à cinq cents dollars pour conserver ses cendres. Il la gardait sur son bureau chez lui en guise de *memento mori*. Comme tu le sais, les anthropologues sont passionnés par les rituels, les cérémonies mortuaires, les poteries... ce genre de choses. Sa femme était morte de la tuberculose.

« Je n'ai pas connu sa première épouse, mais j'ai fait la connaissance de la seconde, qui était une de ses étudiantes. Les hommes, comme les femmes, sont souvent attirés par le même genre de personne quand ils se remarient.

— C'est faux ! Je n'ai jamais connu quelqu'un dans ton genre avant...

— Mais tu n'as jamais été mariée, Berenice. Et moi je te parle d'un veuf qui s'est remarié. Son nom t'importe peu, mais il s'agissait du Dr. Hank Goldhagen. Enfin, toujours est-il que sa seconde femme souffrait elle aussi d'infections respiratoires. Parfois, quand ils se disputaient, Hank désignait l'urne contenant les cendres et s'exclamait : « Ma première épouse dans cette urne est une meilleure femme et une meilleure épouse que toi à cet instant ! »

— C'est affreux !

— N'est-ce pas ? Je me demande parfois ce qu'elle lui disait pour provoquer cette méchanceté. Leur mariage a fait long feu. À la suite d'un week-end de ski dans le New Hampshire, Claire contracta une pneumonie lombaire et elle en mourut. Pour faire faire des économies à Hank, je lui conseillai de mettre les cendres de Claire dans la même urne que sa première épouse.

— Mais pourquoi...

— Il y avait largement la place dans l'urne, et pourquoi pas ? À quoi bon acheter une seconde urne aussi chère ? S'il achetait une urne meilleur marché, ses amis auraient l'impression qu'il aimait moins Claire que sa première épouse. Mais ma suggestion pleine de bon sens s'est retournée contre moi. Hank restait planté pendant des heures devant l'urne à se demander s'il devait mélanger les cendres de ses deux femmes, tant et si bien qu'il a fini par perdre la tête. C'était ma faute ; je me suis senti mal pendant des semaines.

— Ce n'est pas une histoire vraie, hein James ?

— Non, ce n'est pas une histoire vraie. Je l'ai inventée pour te faire plaisir parce que j'ai l'impression que tu es une petite vieille qui aime bien les histoires.

— Non, c'est faux... et je n'aime pas ce genre d'histoires !

— J'en arrive à Debierue, et crois-moi, c'est une histoire beaucoup plus intéressante que celle du Dr. Goldhagen et ses deux épouses.

— Excuse-moi de t'avoir interrompu, James. Veux-tu encore du café ?

— Volontiers. Laisse-moi d'abord te parler de la *Scatölögieschule* fondée par Willy Büttner à Berlin durant les années d'après-guerre de l'art politique allemand. La *Scatölögieschule* détient certainement le record d'Europe d'existence éphémère. Elle n'a vécu que huit minutes, pas une de plus. Herr Büttner et les trois autres artistes provocateurs, avec leur idiotie de modèle qui niait sa présence évidente sur chaque toile, furent conduits en prison. Les peintures furent confisquées et plus jamais exposées. D'après la rumeur, ces œuvres ostensiblement pornographiques auraient fini dans la collection privée du général Goering. On suppose qu'elles se trouvent désormais en Russie, mais personne n'en sait rien. Je n'ai jamais pu retrouver un témoin ayant vu les toiles de ses propres yeux, bien que l'exposition ait fait beaucoup de bruit. Une frustration de plus lors de mon séjour en Europe.

« Au début des années 60, la piste était trop refroidie pour découvrir des preuves intéressantes et valides. J'arrivais trop tard. La crise économique en Europe et la deuxième guerre mondiale avaient détruit les preuves. J'ai toujours le sentiment que le manque d'intérêt des critiques pour ces mouvements soi-disant mineurs pourrait représenter une perte incalculable pour l'histoire de l'art. En ce temps-là, comme aujourd'hui, les critiques choisissaient un nombre très limité de peintres pour en faire les représentants de leur époque. Et notre mémoire ne retient que les noms des premiers. N'importe quel journaliste sportif se souvient que Jesse Owens était le coureur le plus rapide aux Jeux Olympiques de 1936, mais il a oublié les noms du second et du troisième qui sont arrivés une fraction de seconde derrière lui.

« Et donc, c'est presque un miracle que Jacques Debierue se soit fait remarquer. Quand tu penses à ce mélange particulier d'espoir et de désillusion des années 20, rien ne semblait le prédestiner, parmi tous les autres artistes de son époque, à devenir célèbre, lui qui était délibérément indifférent à la presse.

« Un peintre, véritable archétype, ne peut à lui seul constituer un mouvement, mais Debierue s'est élevé au-dessus du milieu artistique parisien comme un majeur dressé. Les critiques parisiens avaient honte

d'admettre qu'aucun d'entre eux ne connaissait la date exacte du début de son exposition. Les détails connus de la découverte de Debierue, et son influence sur d'autres peintres, ont été analysés en profondeur par August Hauptmann dans sa monographie intitulée *Debierue*. Ce n'est pas un très gros ouvrage, pour un travail d'universitaire allemand s'entend, mais c'est une étude très bien documentée sur l'apport original de Debierue.

« Il n'existe pas une masse d'ouvrages sur Debierue, comme il en existe sur Pablo Picasso, mais son nom apparaît sans cesse dans les biographies et autobiographies d'autres peintres modernes célèbres, généralement dans des circonstances étranges. L'apparition fréquente de ce nom n'a rien d'étonnant. Avant d'appartenir au monde de l'art, Debierue le fréquentait déjà. Étant donné qu'il encadrait leurs tableaux, il connaissait personnellement la plupart des grands peintres des années de guerre et d'après-guerre.

— Il était encadreur ?

— Oui, au début. Miró, De Chirico, Man Ray, Pierre Roy, et bien d'autres peintres venaient le trouver dans son minuscule atelier d'encadrement. Debierue leur faisait crédit, et jusqu'au jour où ils ont commencé à gagner de l'argent grâce à leurs œuvres, ils avaient sacrément besoin de crédit. Le nom de Debierue est mentionné dans toutes les études sur les mouvements artistiques importants de l'après-guerre car il était présent, et il connaissait tous les artistes impliqués. Mais son seul point commun avec d'autres novateurs c'est qu'il avait le droit de se présenter comme le père du surréalisme nihiliste. Debierue, soit dit en passant, n'a jamais utilisé ce terme pour désigner son travail.

« Le critique et essayiste suisse, Franz Moricand, fut le premier à employer ce terme pour qualifier les œuvres de Debierue. Et cette appellation est restée. Le terme apparaît pour la première fois dans l'essai de Moricand intitulé *Stellt er nur ?* publié au Mercure de France. Cet article n'était pas particulièrement profond, mais les autres critiques se sont empressés de s'approprier le terme de surréalisme nihiliste. On avait besoin, vois-tu, d'une passerelle appropriée et descriptive pour tracer une ligne de séparation nette entre le dadaïsme et le surréalisme. Les deux mouvements ont essayé à différentes périodes de s'approprier Debierue, mais il n'a jamais appartenu à aucun camp. Le dadaïsme et le surréalisme se fondent tous les deux sur de puissants préceptes philosophiques, et nul ne connaît les tendances de Debierue.

« Le hasard joue un rôle primordial dans la découverte et la reconnaissance d'un artiste, mais ce que beaucoup de critiques contemporains refusent d'admettre, c'est que les nombreux amis artistes de Debierue se sont acquittés de leurs dettes en envoyant les gens voir l'exposition de Debierue. Dans son minuscule atelier de Montmartre il avait encadré des tas de tableaux au prix du matériel simplement et d'autres gratuitement, pour des jeunes peintres dont les toiles se vendaient très cher quelques mois plus tard. Ces « folles cargaisons » d'Américains, comme disait Fitzgerald, qui venaient en France durant cette période de prospérité, avaient toujours plus de cinquante dollars en poche. Ils achetaient beaucoup de tableaux, et les peintres à succès n'oublièrent pas leurs obligations envers Debierue.

« Malgré l'ouvrage de Hauptmann, une aura de mystère entoure toujours la première et unique exposition de Debierue. Aucune invitation ne fut envoyée, il n'y eut ni affiches ni publicités dans les journaux. Il n'avait même pas prévenu ses amis. Un jour, on ignore toujours la date exacte, une petite carte rédigée à la main est apparue dans la vitrine de son atelier d'encadrement. « Jacques Debierue. *No. One*. Exposition à la demande uniquement. » C'était écrit : N majuscule-o-point. O majuscule-n-e.

— Pourquoi n'a-t-il pas écrit *Numéro un* en français ?

— Très bonne question, Berenice. Personne ne connaît la réponse. Le fait qu'il ait choisi *No. One* au lieu de *Numéro un* a peut-être incité Samuel Beckett à écrire en français plutôt qu'en anglais, comme l'a prétendu le critique Leon Mindlin. Mais toutes les personnes concernées s'accordent à penser que c'était une ruse de la part de Debierue à une époque où les touristes américains commençaient à débarquer à Paris sans très bien parler le français. Le fait de baptiser une toile d'un numéro, entre parenthèses, est une autre innovation dans le domaine de l'art à porter au crédit de Debierue. Rothko qui se sert exclusivement de chiffres pour désigner ses toiles, a reconnu en privé sa dette envers Debierue. Ce détail a son importance car plusieurs historiens d'art considèrent à tort Rothko comme le précurseur de la numérotation des toiles. Debierue ne s'est jamais prononcé sur cette affaire, ni dans un sens ni dans l'autre. De même, il a toujours refusé de commenter ses tableaux.

« Une chose est certaine. *No. One* est postérieur au dadaïsme et antérieur au surréalisme, fournissant ainsi un lien individuel entre les deux principaux courants artistiques de ce siècle. Et le surréalisme nihiliste de Debierue

pourrait un jour apparaître comme le plus important des trois. Rétrospectivement, il nous est facile de voir comment Debierue a gagné les cœurs et les esprits des derniers dadaïstes qui, peu à peu, un par un, abandonnaient le dadaïsme et perdaient leur reconnaissance durement acquise au profit du mouvement surréaliste naissant. Tu comprends, maintenant, pourquoi les surréalistes étaient si désireux de s'approprier Debierue. Mais Debierue est resté solitaire. Il n'a jamais reconnu ni nié son appartenance à aucun mouvement. Son travail parle pour lui, comme est censée le faire toute œuvre d'art.

« *No. One* fut exposé dans une petite pièce totalement vide, une ancienne chambre de bonne, à une volée de marches au-dessus de l'atelier de Debierue. Il avait créé un environnement adapté au tableau. Le visiteur qui demandait à le voir – c'était gratuit – était escorté jusqu'en haut par l'artiste en personne et laissé seul avec le tableau.

« Tout d'abord, tandis que les yeux du visiteur s'habituait à la lumière ténébreuse qui pénétrait dans la chambre à travers une unique fenêtre sale percée en hauteur sur le mur opposé, il ne voyait qu'un cadre surchargé, sans tableau, accroché au mur. Un examen plus attentif à la lueur d'une allumette ou d'un briquet, permettait de remarquer que le cadre doré orné d'enjolivements baroques renfermait une fissure dans le mur en plâtre gris. Le fil de fer et le clou qui avait été enfoncé dans le mur pour retenir à la fois le fil et le cadre étaient apparents eux aussi. À l'intérieur du cadre, le fil de fer qui s'élevait d'environ vingt degrés à son sommet – le clou en l'occurrence – ressemblait, si le spectateur prenait du recul, à une chaîne de montagnes lointaine.

Berenice soupira.

— Je ne comprends pas. Tout ça n'a aucun sens pour moi.

— Exact ! Aucun sens, mais beaucoup de bon sens. Il s'agissait d'une œuvre irrationnelle dans un environnement rationnel. Le surréalisme nihiliste de Debierue, comme le dadaïsme et le surréalisme, est irrationnel. C'est toute la démarche de Dada et de la majorité des autres mouvements d'après-guerre. La déformation, l'irrationnel et la juxtaposition incongrue d'objets divers.

— Comment ont réagi les journalistes ?

— Ce qu'ont écrit les journalistes dans les journaux n'a aucune importance, Berenice. Tu devrais savoir qu'il y a une différence entre un journaliste spécialisé et un critique. Le journaliste considère l'art comme un

produit. Il doit couvrir trois ou quatre expositions par semaine, et il en rend compte d'une manière superficielle, dans le meilleur des cas. Le critique, lui, s'intéresse à l'esthétisme, il cherche à replacer l'œuvre d'art dans un schéma d'ensemble, et même à en tirer un modèle de conduite.

« Ceci étant, qu'ont écrit les critiques au sujet de *No. One* ? Beaucoup de choses. Mais la critique commence par la structure et s'arrête souvent là, surtout chez ces critiques pour qui toute œuvre d'art est autotélique. Autotélique signifie...

— Je sais ce que veut dire autotélique. J'ai étudié la critique littéraire à l'université, et j'ai un diplôme d'anglais.

— OK. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'une œuvre d'art existe par elle-même.

— Exact. Et qu'est-ce que ça implique ?

— C'est tout. Le poème, ou n'importe quoi, doit être considéré en lui-même, sans aucune référence à quoi que ce soit.

— C'est juste, mais ce n'est pas tout. Ça signifie également qu'il ne faut pas tenir compte de l'artiste lui-même dans l'analyse d'une œuvre d'art. Et, bien qu'étant structuraliste, je ne crois pas qu'aucune œuvre – un poème, un tableau, un roman – soit autotélique. La personnalité de l'artiste est présente dans chaque œuvre d'art, et le travail du critique consiste à la mettre en évidence, autant qu'à expliciter la structure et la forme. Prends l'exemple du football professionnel...

— Volontiers. C'est plus intéressant que la peinture.

— Pour toi, oui, mais j'aimerais faire une analogie, si tu permets. Un bon critique est comme un bon commentateur de match de foot à la télé. Nous voyons le même match que lui, mais il nous le décortique, il nous révèle la structure et le schéma de la partie. Il nous explique ce qui ne va pas et ce qui fonctionne bien. Il peut également nous dire ce qui va se produire ensuite. Et, grâce au ralenti, il peut même décomposer l'action dans les moindres détails. Nous faisons la même chose dans le domaine de l'art, parfois, quand nous agrandissons sur diapositives les détails d'un tableau.

— Ton analogie n'explique pas où se situe la « personnalité » dans un match de football.

— Si. C'est le *quarterback* qui a déclenché le jeu. Normalement. Parfois, c'est le coach qui déclenche toutes les actions de jeu en appliquant une nouvelle combinaison à chaque fois. Si le commentateur ne connaît pas le coach, ou même le *quarterback*, dirais-je, s'il ne sait pas ce qu'il a fait avant,

son analyse de la structure du jeu sera incertaine et toutes ses prévisions erronées. Tu me suis ?

— Je te suis.

— Bien. Dans ce cas, tu ne devrais pas avoir trop de mal à comprendre les raisons du succès de *No. One*. Une seule personne à la fois était autorisée à voir le tableau. Mais l'artiste n'avait imposé aucune limite de temps. Certains visiteurs redescendaient immédiatement. D'autres restaient une heure ou plus, faisant rager ceux qui attendaient en bas. Le visiteur moyen se satisfaisait d'un coup d'œil superficiel. Mais d'après Hauptmann, nombreux étaient ceux qui revenaient plusieurs fois.

« Un vieux noble espagnol de Séville se rendit à Paris une demi-douzaine de fois dans le simple but d'admirer *No. One*. Il n'y avait pas de livre d'or, mais on sait très bien qu'un grand nombre de personnes ont défilé dans l'atelier de Debierue pour voir le tableau. Tous les artistes parisiens de l'époque faisaient le pèlerinage, et ils amenaient généralement un ou plusieurs amis. *No. One* reçut un immense écho.

« Des publicités sporadiques dans les journaux, l'intérêt critique provoqué par Debierue dans les revues d'art européennes, et le bouche à oreille, drainèrent un flot continu de visiteurs à l'exposition jusqu'en mai 1925, époque à laquelle il vendit son atelier pour se consacrer uniquement à la peinture.

« Évidemment, un tableau tel que *No. One* prêtait à diverses interprétations contradictoires. La fissure cernée par le cadre, par exemple, se trouvait peut-être dans le mur avant que Debierue n'y accroche le cadre, ou bien elle avait été faite volontairement par l'artiste. C'était là un choix essentiel et subjectif auquel se trouvait confronté chaque critique. Les réponses à cette affirmation préalable débouchaient sur deux axes d'interprétation totalement opposés. Le sens explicite contre le sens implicite fit naître des différends hargneux dans la presse. Pour émettre une opinion, il fallait avoir vu le tableau de ses propres yeux. Et la minuscule galerie devint un lieu de passage obligé pour les journalistes étrangers en visite en France et les étudiants aux beaux-arts.

« La majorité des commentateurs concentraient leurs remarques sur la fissure irrégulière à l'intérieur du cadre. Mais certains considéraient ce détail comme négligeable, car la fissure ne pouvait pas bouger si jamais le cadre devait être déplacé. Ils se trompaient. Un critique doit examiner ce qu'il a devant les yeux, et non pas ce qui pourrait se trouver ailleurs. Et

Debierue n'a plus jamais exposé son tableau après avoir vendu son atelier. Il se dégagea néanmoins un consensus, même parmi ceux qui détestaient franchement ce tableau, pour dire que cette fissure représentait la rupture ultime et inévitable entre l'art académique traditionnel et l'art nouveau du xx^e siècle. En d'autres termes, *No. One* a inauguré ce que Harold Rosenberg a baptisé depuis « la tradition de la nouveauté ».

« Les interprétations freudiennes étaient très en vogue, avec les inévitables connotations sexuelles, mais les divergences les plus profondes opposèrent les dadaïstes aux surréalistes au sujet de l'aspect irrationnel du tableau. La plupart des surréalistes (Buñuel excepté) affirmèrent que Debierue était allé trop loin, ils avaient le sentiment qu'il avait atteint un point de non-retour. Les dadaïstes, dont beaucoup fulminaient contre l'utilisation d'un cadre baroque doré, déclarèrent que Debierue n'avait pas été assez loin dans l'irrationalité pour que son propos soit irrévocablement dénué de sens. Aucun groupe toutefois ne nia l'impact formidable de *No. One* sur la création artistique de l'époque.

« Vers 1925, le surréalisme n'était plus une force artistique aussi puissante, malgré une renaissance dans les années 30 et un rajeunissement au début des années 50. Quant aux derniers dadaïstes, ceux qui n'avaient pas rejoint André Breton, ils étaient largement désorganisés. Malgré tout, l'exposition de Debierue demeura une attraction majeure jusqu'au dernier jour. Suffisamment appréciée des Américains pour que deux agences de voyages l'aient incluse dans leurs visites guidées de Paris.

« Quand le surréalisme nihiliste fut reconnu comme mouvement artistique à part entière, Debierue reçut des propositions pour des conférences. Il les refusa toutes, évidemment...

— Évidemment ? D'habitude, un conférencier est payé, non ?

— Oui, et il aurait même été bien payé. Mais un artiste ne doit pas se mettre en position défensive. Et c'est ce qui arrive à un conférencier. Un critique est censé s'exprimer. Il accueille volontiers les questions, car son métier consiste à expliquer le travail de l'artiste. L'artiste, lui, n'est pas préparé à ce genre de choses et il ne fait qu'affaiblir sa position. De nos jours, certains peintres parcourent le pays pour donner des conférences, avec des paniers pleins de diapositives de leurs œuvres ; ils sont mal à l'aise et incapables de s'exprimer. J'imagine que c'est difficile de résister à l'argent, mais en fin de compte, ils se détruisent eux-mêmes et nient leur

travail. Un artiste créatif n'a pas sa place sur une estrade, et cela vaut pour les poètes et les écrivains autant que pour les peintres.

— Autant pour la rubrique *Lettres de la New York Review of Books*.

— Exact. Du moins pour les poètes et les romanciers. L'écrivain de littérature non romanesque peut donner des conférences. Il a délibérément déclenché une polémique en écrivant son livre, et il a le droit de défendre son point de vue. Mais le travail du peintre parle à sa place, et le critique l'interprète pour ceux qui ne savent pas le déchiffrer.

— Dans ce cas, tu es responsable envers le public, mais aussi envers l'artiste.

— Je sais. C'est ce que je veux t'expliquer. C'est également un défi ; voilà pourquoi je suis si excité à l'idée d'interviewer Debierue. À l'époque où il s'appropriait à quitter Paris, après la vente de son atelier et la fin de son exposition, il a accordé une interview à un journaliste de *Paris Soir*. Il n'a rien dit sur son travail en cours, sauf pour déclarer que le sens de sa peinture était trop personnel, aussi bien pour ses amis proches que pour le public. Aussi avait-il décidé de ne plus montrer aucune de ses futures œuvres au public, ni aux critiques qu'il jugeait incapables d'écrire des choses intelligentes sur sa peinture.

« Autrement dit, pour les critiques "qualifiés" la porte restait entrouverte.

« La villa sur la Riviera était un cadeau anonyme fait à l'artiste ; Debierue l'avait accepté dans l'esprit avec lequel il était offert. Sans contrepartie. Il ne roulait pas sur l'or, mais la vente de son atelier de Montmartre subviendrait à ses besoins pendant plusieurs mois. Le journaliste de *Paris Soir* lui posa alors la question incontournable : « Si vous refusez d'exposer ou de vendre vos toiles, de quoi vivrez-vous ? »

« Ça, répondit Debierue, ce n'est pas mon problème. Un artiste a déjà trop à faire sans s'occuper en plus de ce genre de choses. » Sa maîtresse pendue à son bras, Debierue grimpa dans le taxi qui l'attendait et prit la direction de la gare. Peut-être est-ce la naïveté de sa réponse qui fit naître une inquiétude immédiate parmi les peintres qu'il avait connus et aidés. Toujours est-il qu'une association baptisée *Les Amis de Debierue* fut rapidement créée dans le mois suivant son départ de la capitale. Elle existe toujours.

— Il y avait une association semblable qui s'était formée pour T.S. Eliot, mais elle s'est dissoute. Le but était d'arracher Mr. Eliot à son travail à la banque.

— Je sais. Mais Eliot a repris un autre travail dans l'édition. Debierue, à ma connaissance, n'a jamais refait un autre cadre, excepté pour ses propres toiles. *Les Amis* ont organisé leur premier banquet de charité à Paris, et depuis, grâce à une activité ininterrompue, ils récoltent assez d'argent pour lui envoyer chaque année un petit subside. Les amateurs d'art sont sollicités régulièrement. Moi-même, je verse au moins cinq dollars par an aux *Amis de Debierue* depuis que j'ai quitté l'université.

« Pendant la Seconde Guerre mondiale, Debierue ne fut pas inquiété par les Allemands. Grâce à deux articles qui établissaient un lien entre son œuvre et Nietzsche, il ne fut pas considéré comme un artiste français « dégénéré ». Et apparemment, ils n'ont découvert aucun de ses tableaux en cours pour y chercher des « défauts ».

« Quand la Riviera fut libérée, elle fut immédiatement transformée en lieu de permission pour les troupes américaines. Debierue ne tarda pas à recevoir la visite d'étudiants des beaux-arts en uniforme, qui avaient lu des articles et des ouvrages sur lui à l'université. Ils parlaient de lui dans leurs lettres à leur famille, et avant longtemps, les groupes d'artistes américains organisèrent un pont roulant de vêtements, de nourriture, de matériel de peinture et d'argent destiné à cet avant-poste de la Riviera.

« Debierue a survécu à deux conflits mondiaux et à une douzaine de batailles idéologiques.

« Les trois premières critiques des œuvres de la période Riviera de Debierue, tournées vers le *symbolisme*^[2], se passent d'explication. « Vision », « Oblique » et « Pluie » sont les noms donnés à ses trois premières « périodes », choisis par les trois premiers critiques autorisés à voir ses tableaux. La quatrième période dite « Chironesque » est tellement hermétique qu'elle nécessite quelques explications.

Berenice acquiesça d'un signe de tête.

« Très peu de travaux universitaires ont été consacrés à l'étude de ces quatre importants essais. Très peu d'ouvrages ont été publiés, qu'il s'agisse de livres ou de monographies, telles des recherches approfondies sur chaque période, à la manière dont on a étudié les périodes rose ou bleue de Picasso. C'est compréhensible si l'on considère que le public n'a jamais vu aucune de ces toiles.

« Le critique réputé préfère examiner les originaux, ou au moins des clichés en couleur des œuvres, avant de se faire une opinion. Qu'il exprime son accord ou son désaccord avec le critique qui a vu les œuvres, il se place

sur un terrain dangereux. Malgré tout, chaque nouvel article reçut un écho considérable. Mais les critiques hésitaient à se lancer dans de longs jugements basés uniquement sur des descriptions.

— Je les comprends.

— Cette tendance générale connut toutefois une exception : l'essai de Louis Galt, « Debierue : la période Chironesque » qui parut à l'été 1958 dans *Le Non Objectiviste*. Il fut traduit dans plus d'une douzaine de langues et publié dans différentes revues d'art.

« Galt passait, de son aveu même, pour un puriste dans son approche de l'art non objectif ; c'est pourquoi il publia cet article dans *Le Non Objectiviste* alors qu'il aurait pu le publier dans *Art News* pour une somme dix fois supérieure. Galt était allé jusqu'à traiter Mondrian de « traître » dans un article quand le Hollandais avait abandonné sa palette noir et blanc pour expérimenter la couleur dans ses peintures linéaires. Je n'étais pas d'accord avec lui ; toutefois, il lançait quelques remarques bien senties. Mais avec tous ces bons critiques disponibles, qui tous rêvaient de voir le travail de Debierue après la seconde guerre, on trouva honteux qu'il ait choisi un puriste qui se contenterait de regarder les nouvelles toiles avec un point de vue préconçu.

« L'appellation “Chironesque” fut considérée comme un terme littéraire désobligeant. Il fut très mal accepté par Susan Sontag qui l'écrivit dans *The Partisan Review*. En toute franchise, l'essai de Galt n'était pas irrévérencieux, mais Galt déclarait sans mâcher ses mots que Debierue avait régressé. D'après lui, on remarquait nettement des “créatures bicéphales semblables à des centaures” dans la douzaine de toiles que lui avait montrées Debierue. Galt fut donc contraint de conclure que le “maître” était devenu “professeur” et que le didactisme n'avait pas sa place dans l'art contemporain. Le “point de vue du puriste” évidemment.

— Évidemment, fit Berenice.

— Quoi qu'il en soit, comme Chiron le centaure était le professeur mythique de Hercule et d'autres héros grecs, Galt baptisa cette période « Chironesque ». C'était une allusion pleine de finesse au classicisme que Galt détestait, des éléments qu'il aurait jugés régressifs chez tout peintre moderne.

« Debierue n'a rien dit, évidemment.

Berenice hocha la tête et ferma les yeux.

— L'essai controversé de Galt parut au bon moment. Il relança l'intérêt pour le vieux peintre et les « créatures bicéphales semblables à des centaures » comme l'avait écrit Galt, apparentèrent ses dernières œuvres – en apparence du moins – à l'expressionnisme abstrait. On commença à prendre ses rêves pour des réalités. 1958 ne fut pas une année très excitante sur le plan pictural. Exception faite d'une poignée de peintres new-yorkais baptisés les « peintres de Sidney Janis » du nom de leur marchand, la soi-disant École de New York traversait une phase de transition. Et Debierue faisait figure de nouveauté, bien entendu, car les gens avaient si peu entendu parler de lui ces dernières années.

Berenice piqua du nez.

« Un marchand de New York envoya à Debierue une offre de cinquante mille dollars pour n'importe quel tableau Chironesque, sans même le voir. Debierue répondit en envoyant un câblogramme vierge, avec juste sa signature. Le marchand tira profit de cette publicité en faisant un agrandissement de son offre et de la réponse de Debierue qu'il exposa à la devanture de sa galerie de la 57^e rue. D'autres marchands qui copièrent et surenchérent sur la première offre ne reçurent aucune réponse.

« Comment je vais me débrouiller, je l'ignore, Berenice. Je sais seulement que je suis bien décidé à être le premier critique à voir les tableaux américains de Debierue et j'ai déjà décidé de baptiser ça sa « période américaine » !

Mais je parlais tout seul. Je constatai avec un certain agacement que Berenice s'était endormie.

6

Malgré sa taille, et c'était une grande femme, Berenice, recroquevillée dans le sommeil, paraissait vulnérable et même fragile. Ses cils blonds démesurément longs balayaient ses joues rondes et empourprées ; son visage d'enfant, détendu et sans maquillage, la rajeunissait de plusieurs années. Toutefois, ses seins lourds et son gros cul rond que laissait voir sa nuisette diaphane relevée au-dessus de ses hanches, semblaient d'une maturité incongrue par contraste avec son visage innocent et ses cheveux emmêlés à la Alice au pays des merveilles. Alors que je l'observais du coin

de l'œil avec un intérêt ambivalent, une fragile bulle de salive se forma exactement au centre de ses lèvres boudeuses légèrement entrouvertes.

J'avais endormi Berenice avec mon récit décousu sur Jacques Debierue. Dans un bâillement agacé et involontaire de ma part, je me demandai ce qu'elle avait compris de Debierue avant de sombrer pour de bon. Elle s'était montrée attentive, bien sûr, comme chaque fois que je lui parlais, mais elle n'avait pas posé une seule question sérieuse. D'ailleurs ça ne changeait pas grand chose. Berenice portait un intérêt minimum à l'art, et à tout ce qui touchait la pensée abstraite en général, et pendant un moment j'avais soupçonné que le faible intérêt qu'elle parvenait à afficher de temps à autre était feint en grande partie. Un effort pour me plaire.

Excepté son intérêt collant pour moi en tant que personne, ou personnalité, et pour nos pulsions sexuelles assorties, j'étais curieux de savoir si autre chose l'avait jamais stimulée intellectuellement. Pour une femme qui possédait un diplôme d'anglais et qui enseignait cette matière (forcément, elle était professeur dans un lycée), elle manquait étonnamment d'esprit de pénétration sur l'essence de la littérature.

Nul ne pouvait l'accuser, non plus, d'être cultivée. Ses connaissances en littérature (j'avais tenté, deux ou trois fois, de l'interroger) se limitaient à des banalités rabâchées qu'elle avait retenues de ses cours d'anglais à l'université. Elle avait une excellente mémoire pour les intrigues et les noms des personnages, mais ça s'arrêtait là.

J'en conclus que c'était sans doute une médiocre enseignante. Avec une telle nature accommodante et paresseuse, la discipline ne devait pas être son fort. Il est vrai qu'elle rencontrait sans doute peu de problèmes de discipline dans une ville comme Duluth où les adolescents étaient tous de futurs Républicains bien élevés. Il n'aurait fallu que quelques minutes à des lycéens new-yorkais pour faire éclater en sanglots une gentille fille comme Berenice.

Mais qu'en savais-je ? Rien. En position de force, face à des enfants, peut-être inspirait-elle la peur, la terreur et l'angoisse. Elle ne parlait jamais de son travail et, si ça se trouve, c'était une spécialiste de la grammaire et un véritable crack en classe.

La personnalité d'une femme amoureuse est terriblement trompeuse.

Feignait-elle la sensiblerie comme tout le reste ? Elle avait pleuré pour de bon le soir où Timmy Fraser avait chanté *My Funny Valentine* au Red Pirate Lounge, étirant la chanson pendant dix bonnes minutes dans son style

mélancolique. La femme qui n'est pas capable de percevoir toute la méchanceté sous-entendue dans les chansons de Lorenz Hart des années 30 a du porridge à la place du cerveau. Une fois, elle m'a raconté qu'elle avait pleuré pendant deux jours à cause du suicide de Madame Bovary. Logique. Flaubert a bien mérité ces larmes, mais elle n'avait pas su pénétrer le style du roman, elle n'avait pas analysé la façon dont Flaubert l'avait manœuvrée sur le plan émotionnel pour lui arracher des larmes avec la mort de cette pauvre femme malade.

Sachant cela, et après réflexion, je découvris que je savais très peu de choses d'elle en vérité ; je ne pouvais pas raisonnablement m'attendre à ce que Berenice se passionne pour Jacques Debierue. D'une manière floue et abstraite, j'étais amoureux d'elle. En même temps, je ne savais pas quoi en faire. Elle m'avait permis d'apaiser une partie de l'excitation qui m'habitait, mais il était deux heures du matin et une journée chargée m'attendait demain. Très chargée. Peut-être que si je savais l'utiliser, Berenice pourrait être un atout. Ne serait-ce pas un avantage que d'être accompagné d'une jolie femme pour rendre visite à Debierue ? Il n'allait tout de même pas claquer la porte au visage d'une femme si désirable. Un Français ? Jamais...

La bulle de salive se gonfla soudain lorsqu'elle expira et éclata sans bruit. Berenice gémit dans son sommeil et chercha, en gigotant, à trouver une position plus confortable dans le fauteuil. Impossible. Ses longues jambes repliées sous son postérieur, c'était déjà un miracle qu'elle ait pu s'endormir.

Conscient de ce que j'étais en train de faire, je cessai brusquement de rationaliser et j'enfonçai mon index tendu dans le ventre souple mais plat de Berenice.

— Réveille-toi, chère auditrice, dis-je sans méchanceté.

— Je ne dormais pas, mentit-elle. J'ai simplement fermé les yeux une seconde pour les reposer.

— Je sais. J'ai oublié de te demander où tu étais ces deux derniers jours ? Ses yeux s'agrandirent.

— Ici.

— Non, pas aujourd'hui.

— Oh, tu veux dire aujourd'hui ?

— Oui. Aujourd'hui.

— J'étais chez Gloria. Franchement, j'avais tellement le cafard à rester assise ici seule à attendre ton retour que je l'ai appelée. Elle est venue me chercher et m'a conduite chez elle.

— Je m'en doutais. Gloria a essayé de me tirer les vers du nez au téléphone quand je suis rentré. J'ai bien senti que son rire sonnait faux, mais je me demandais pourquoi. Si tu n'avais pas l'intention de retourner à Duluth, pourquoi as-tu emporté tes affaires et laissé ce curieux mot ?

— J'ai essayé de partir, sincèrement, mais je n'ai pas pu ! (Ses yeux se mouillèrent de larmes.) Je veux rester avec toi, James... tu ne veux pas de moi ?

Il fallait que je devance ses larmes. Pourquoi les femmes ne peuvent-elles apprendre à dire "Au revoir" comme les hommes ?

— On verra, baby, on verra. Allons nous coucher. Nous reparlerons de tout ça demain matin, ou tout à l'heure plus exactement.

Berenice se leva docilement, croisa les bras et, d'un large geste plein de grâce, elle ôta sa chemise de nuit. Parfaitement réveillée maintenant, elle m'adressa un sourire malicieux et rampa sur le lit escamotable en remuant son magnifique derrière. Je souris. Elle m'amusait quand elle essayait de jouer à l'effarouchée, elle qui était si robuste. Je me déshabillai lentement et me glissai à ses côtés. Le climatiseur, qui n'était pas assez puissant pour rafraîchir convenablement l'appartement, peinait bruyamment. Généralement, je parvenais à faire abstraction de ce bruit, mais ce soir, il me gênait.

J'étais un peu parti, énervé à cause des quatre tasses de café noir, et surexcité par ma capacité à me remémorer, si aisément, les détails de la carrière de Debierue. Trois, non, quatre jours s'étaient écoulés depuis la dernière fois, pourtant, je n'avais pas envie de sexe curieusement. Faire l'amour maintenant signifierait recommencer une chose sur laquelle j'avais apposé le mot "fin", c'était peut-être cela la raison. Ou bien mes sentiments confus envers Berenice alors que m'attendait un avenir – si tout se passait bien – dans lequel il n'y avait pas de place pour une femme qui s'intéressait à moi en tant qu'individu. Toute relation entre un homme et une femme basée uniquement sur le corps et la personnalité ne peut conduire qu'au désastre.

C'était une prémonition, ou une sorte d'instinct de survie cognitif. J'aurais dû prendre garde. Mais à deux heures du matin, l'esprit ébranlé par des préoccupations intellectuelles, j'étais physiquement incapable de

rassembler assez d'agressivité pour jeter Berenice à la porte avec sa valise. Elle était si affectueuse, trop affectueuse.

Cette prémonition naissante, ou je ne sais quoi, d'un désastre, plongea mon corps ainsi que mon esprit dans un état d'inertie flasque. Berenice était perplexe, je m'en doute. Voyant qu'aucun de ses trucs habituels ne fonctionnait, elle me passa sur le corps tout à coup et se leva pour éteindre le lampadaire. Hormis la minuscule lumière rouge de la cafetière électrique, qui n'était pas un œil rouge indiscret et sinistre, mais qui me rappelait que le café était chaud même si moi je ne l'étais pas, la pièce était aussi sombre que mes pensées. Nous n'avions jamais fait l'amour dans le noir. Pour Berenice je ne sais pas, mais jamais dans toute mon existence il ne m'était venu une idée aussi curieuse. C'est trop impersonnel de faire l'amour dans le noir. Votre partenaire pourrait être n'importe qui. *N'importe qui.*

Comment Berenice avait-elle compris cela, je l'ignore, mais la ruse fonctionna. Alors qu'elle balançait sa tête d'avant en arrière, fouettant ma poitrine, puis mon ventre avec ses cheveux longs, tous mes doutes se dissipèrent. Et comme cette femme invisible était devenue n'importe quelle femme, qu'elle n'était plus un problème nommé Berenice Hollis, la douleur du désir entraîna une érection et je la chevauchai sauvagement. Sauvagement pour moi, car je suis généralement très méthodique dans mes rapports sexuels ; je sais ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Me faire flageller par des cheveux longs constituait pour moi une expérience nouvelle, et je récompensai Berenice par la meilleure séance de baise qu'elle ait jamais connue. Elle jouit lorsque je la pénétrai, puis deux fois encore, et une troisième fois en même temps que moi. Elle me mordit si fort l'épaule pour s'empêcher de gémir (elle sait combien ça m'énerve de l'entendre pousser des petits cris d'animal) qu'elle laissa l'empreinte de ses dents dans ma peau.

Euphorique, soulagé de ma tension, l'idée de renvoyer cette robuste et merveilleuse femme dans le Minnesota me devint intolérable. Elle alluma le lampadaire et fouilla dans sa valise à la recherche de ses produits de douche.

— Suspends ton ensemble en lin jaune pour le défroisser, dis-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en s'exécutant malgré tout. Il n'est pas froissé.

— Je veux que tu le portes demain. Je t'emmène avec moi.

— Où va-t-on ? On va s'amuser ?

— On va rendre visite à monsieur Debierue, soupirai-je. J’essaierai de t’expliquer encore une fois demain, avec des monosyllabes.

La lumière allumée, Berenice Hollis redevenait un problème.

— Mais on s’amusera quand même, hein ?

— Bien sûr, répondis-je d’une voix triste. On va s’amuser.

Je fermai les yeux tandis qu’elle disparaissait dans la salle de bains. Je me souviens vaguement qu’elle me lava avec un gant de toilette chaud, mais je dormais à poings fermés avant qu’elle ait terminé.

1. CCNY : College of the City of New York.

2. En français dans le texte.

Deuxième partie

Si une chose existe,
elle est incompréhensible

OceanofPDF.com

L'appartement était sens dessus dessous, comme si une petite tornade s'était déchaînée pendant quelques minutes, mais Berenice, avec son ensemble en lin jaune citron, sa minijupe moulante, était splendide. À ma demande, elle avait mis des bas, assez fins pour faire ressortir la couleur terre de sienne de ses jambes bien bronzées. La jupe était si courte que lorsqu'elle s'asseyait ou se penchait, les pressions métalliques blanches qui retenaient ses bas apparaissaient sournoisement, la rendant aussi sexy qu'un dessin de Varga.

En guise de corsage, elle portait autour du cou une fine écharpe bleue et rouge dont les deux bouts étaient glissés en diagonale sous les revers de la veste droite croisée. Peu de femmes oseraient porter un tailleur à la coupe aussi stricte, mais les formes carrées de la veste amplifiaient la rondeur de la silhouette opulente de Berenice. À l'aide d'un crépon, elle avait relevé ses cheveux ; le monticule de cheveux fauve veinés de mèches décolorées par le soleil, amassés sur le dessus de sa tête, ajouté à ses traits enfantins, lui conférait un air angélique.

Son rouge à lèvres tirait un peu trop sur l'orange, selon moi, mais cette légère imperfection était peut-être la touche indispensable qui la rendait si belle dans l'ensemble.

Je m'étais douché et rasé avant que Berenice n'envahisse la salle de bains pendant une heure, et j'avais soigneusement taillé aux ciseaux mes favoris de Don espagnol. Malgré cela, j'avais l'air terriblement négligé aux côtés de Berenice avec mon jean et ma veste de combat à manches courtes, surtout quand elle enfila une paire de gants blancs. Il faisait trop chaud dehors pour mettre une veste et j'avais besoin des nombreuses poches de ma veste de combat pour transporter tout mon attirail.

J'avais trois stylos, un carnet, mon portefeuille et mes clés, un mouchoir, deux paquets de Kool, et mon briquet Dunhill strié (un des rares luxes que je m'étais offerts à l'époque où je percevais un salaire régulier d'enseignant), un minuscule Kodak Bantam dans ma poche droite de pantalon, de la monnaie, une loupe de poche dans un étui en cuir, une pince à ongles, un morceau de jade froid et collant de quatre centimètres. Exception faite du Kodak bien dissimulé, chargé avec une pellicule couleur,

je trimbalais trop de saloperies, mais c'était devenu une habitude et j'aurais eu du mal à m'en passer.

Nous nous étions levés tard et avions pris notre petit déjeuner sans nous presser. Une fois habillé, j'avais noté quelques questions dans mon carnet. Je n'aurais pas besoin de m'y référer, mais le simple fait de les écrire noir sur blanc m'avait permis de les mémoriser – une vieille technique de journaliste qui avait fait ses preuves ; et je ne me séparais jamais de mon Polaroid chargé avec une pellicule noir et blanc, et une pellicule de rechange. Les photographes professionnels se moquent du Polaroid du Dr. Edwin H. Land, mais moi j'étais un spécialiste du Polaroid et je prenais rarement plus de deux ou trois clichés avant d'obtenir ce que je désirais. L'expérience m'avait appris également que les gens approuveront sans discuter presque tous les clichés qu'ils peuvent voir, mais ils refuseront de laisser publier des photos qu'ils n'ont pas vues.

À treize heures trente nous étions prêts à partir. Je précédai Berenice dans l'escalier et dans la lumière aveuglante de l'ahurissant soleil de Floride. Le taux d'humidité était proche des 90 %, bien que la température n'atteigne pas les 35 degrés. Plus loin vers le sud, on apercevait des nimbus menaçants, mais le ciel était clair et bleu au-dessus de Palm Beach. Il ne pleut pas toujours en Floride du Sud quand l'humidité atteint les 100 %, bien que, techniquement, il devrait pleuvoir, mais étant donné que nous prenions la direction du ciel noir au-dessus de Boynton Beach, je décidai de ne pas abaisser la capote de la voiture. À l'intérieur, sur les sièges en similicuir brûlants, on étouffait.

À peine avons-nous franchi le pont qui permet d'accéder à West Palm que Berenice me désigna un toit orange vif et dit :

- Arrêtons-nous au Howard Johnson.
- Pourquoi faire ? On a pris le petit déjeuner il y a une heure.
- J'ai envie de pisser, voilà pourquoi.
- Je t'avais dit de faire avant de partir.
- J'ai fait, mais il faut que j'y retourne.

La chaleur était en partie responsable, mais d'un coup de volant brutal, je pénétrai sur le parking en songeant avec fureur qu'il n'était pas trop tard. Je pouvais appeler un taxi et renvoyer Berenice à la maison.

Mais une fois dans les profondeurs, à la fraîcheur caverneuse, installé dans un box, je commandai deux ice-cream sodas au chocolat et j'attendis, les sodas et Berenice, en fumant une Kool. Le service était assuré par des

employés saisonniers, et Berenice me rejoignit bien avant que n'arrivent nos sodas. Elle prit ma cigarette dans le cendrier, tira une longue bouffée, reposa la cigarette à l'endroit exact où elle l'avait prise, et garda la fumée dans ses poumons comme un plongeur sous-marin qui tente de battre le record de plongée en apnée, avant d'exhaler ce qui restait de fumée. J'avais remarqué durant mes trois jours passés à Miami, sans Berenice, que ses soi-disant efforts pour arrêter de fumer faisaient partir en fumée trois paquets par jour, au lieu de mes deux paquets habituels. Elle avait simplement cessé d'acheter des cigarettes et d'en avoir sur elle. À la place, elle fumait les miennes, ou bien elle tirait de longues bouffées de la cigarette que j'étais en train de fumer. Elle détestait les cigarettes mentholées, du moins le prétendait-elle, mais pas assez visiblement, pour s'abstenir d'en fumer.

— Si tu veux une cigarette, dis-je en poussant vers elle le paquet, prends-en une. Quand tu tires comme ça sur la mienne d'au moins un demi-centimètre, je la finis avec un sentiment d'insatisfaction car je n'ai pas eu la ration de nicotine à laquelle je suis habitué. Et donc, comme je me sens floué d'un demi-centimètre, j'en allume une autre, et je m'aperçois ensuite qu'une cigarette entière, fumée juste après celle que je viens de finir, c'est trop. Je l'éteins, je la remets dans le paquet, et quand j'ai de nouveau envie de fumer et que je rallume le mégot, le goût est trop fort et ça ne me fait toujours pas une cigarette entière. Si je jette la cigarette après seulement une ou deux bouffées, c'est du gaspillage, et...

Berenice posa sa main fraîche sur la mienne. Elle avait de petites rides au coin de ses yeux bleu barbeau innocents. Ses lèvres boudeuses se pincèrent en un sourire fugitif.

— Qu'est-ce qui te tracasse, James ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. J'ai pris un amphé avec ma troisième tasse de café, et un amphé mélangé à trop de café me rend bavard. Comme je te l'ai dit hier soir, Berenice, c'est une occasion unique pour moi. Et je suis inquiet, voilà tout.

Elle secoua la tête. Le sourire réapparut et disparut si vite que je faillis ne pas le remarquer.

— Non, James, tu m'as tellement parlé de ce peintre hier soir que je ne savais plus où j'en étais, tu m'as enlisée dans les détails en quelque sorte. Soit il manque quelque chose, soit tu ne m'as pas tout dit.

— Tu t'es endormie, bon sang !

— Non, c'est faux. Vers la fin peut-être. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment ce peintre, ce Debierue, peut-il être si célèbre alors que personne n'a jamais vu ses tableaux. Ça n'a aucun sens.

— Comment ça, personne n'a vu ses tableaux ? Des milliers de gens ont vu sa première exposition, et ses œuvres ultérieures ont été analysées par Mazzeo, Charonne, Reinsberg et Galt, qui tous ont étudié ses peintures. Ces hommes comptent parmi les plus grands critiques de ce siècle, bon sang !

Berenice secoua la tête en faisant la moue.

— Je ne parle pas d'eux, ni même de toi – si tu réussis à voir ce qu'il a peint depuis qu'il habite en Floride. Je parle du public, des gens qui envahissent les musées pour admirer une exposition itinérante de Van Gogh et qui achètent toutes sortes de reproductions et ainsi de suite. J'ai vu des dizaines de tableaux de Van Gogh dans des livres et des magazines bien avant d'admirer une toile originale. Voilà ce que j'entends par célèbre. Comment pourrais-je être impressionnée par la réputation de Debierue alors que je n'ai jamais vu aucun de ses tableaux et que je ne peux pas juger par moi-même de sa valeur ?

On nous apporta nos ice-cream sodas. Je ne voulais pas vexer Berenice, mais j'y fus contraint par son ignorance.

— Écoute, baby, tu n'es pas qualifiée pour juger par toi-même. Alors tais-toi et bois ton ice-cream soda comme une gentille fille ; je vais essayer de t'expliquer. As-tu déjà étudié la cétologie ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est ?

— L'étude scientifique des baleines. Un cétologue est un individu qui étudie les baleines ; il peut y consacrer sa vie entière, tout comme j'ai consacré la mienne, jusqu'à maintenant, à l'étude de l'art, tout comme les critiques qui ont publié des écrits sur Debierue. Bon, supposons que tu lises dans un numéro de *Scientific American* un article sur les baleines écrit par un cétologue de renom...

— Il existe des cétologues de renom ?

— Forcément. Je ne pourrais pas te débiter une liste de noms, ce n'est pas mon domaine. Mais je n'ai pas terminé. Bon, tu lis cet article d'un cétologue dans le *Scientific American* où il affirme que le bébé cachalot se présente par la queue.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'un bébé cachalot, contrairement aux autres mammifères, naît la queue en premier.

— Comment le sais-tu ?

— Je lis beaucoup. Mais la démonstration resterait valable si le cétologue affirmait que le bébé se présentait par la tête. Voici où je veux en venir : l'article étant écrit par un cétologue et publié dans le *Scientific American*, tu ne mettras pas en doute la parole du spécialiste. Tu ne vas pas prendre une saloperie de bateau et sillonner toutes les mers du globe pour essayer de dénicher une baleine enceinte, pas vrai ? Juste histoire de vérifier si un bébé baleine se présente par la queue ou la tête à la naissance ?

Berenice gloussa.

— Tu es adorable quand tu prends l'air sérieux. Non... je ne pense pas, mais il me semble que l'art devrait être destiné à tout le monde, pas uniquement à ces critiques dont tu m'as parlé.

Je reposai ma cuillère et m'essuyai la bouche avec la serviette en papier.

— Les baleines aussi sont à tout le monde, ma belle. Mais tout le monde ne consacre pas sa vie entière à les étudier. C'est là la grande différence que tu n'as pas l'air de saisir.

— D'accord. (Elle haussa les épaules.) Je persiste à penser que tu ne m'as pas tout dit.

Je souris.

— C'est exact. En échange de l'adresse de Debierue, je dois rendre un service à Mr. Cassidy...

— L'avocat qui t'a parlé de Debierue ?

J'acquiesçai.

— Ouais. Et ce que je vais te dire est "strictement confidentiel" comme dirait Cassidy. Ça doit rester entre toi et Mr. Cassidy et ces ice-cream sodas.

— Tu peux me faire confiance, James. (Son visage s'adoucit.) Tu peux remettre ta vie entre mes mains.

— Je sais. En un sens, il s'agit bien de ma vie. Mr. Cassidy m'a confié un renseignement confidentiel – l'adresse de Debierue – et en retour, il me suffit de voler un tableau pour lui.

— Voler un tableau ? Il n'a pas les moyens de l'acheter ? Il est suffisamment riche...

— Debierue ne vend pas ses tableaux. Je te l'ai déjà expliqué. Si Cassidy a un tableau de lui, même volé, il sera le seul collectionneur au monde à posséder un Debierue. Tu comprends ?

— À quoi ça lui servira ? Si c'est un tableau volé, Debierue peut le récupérer en prévenant la police.

— Debierue ne saura pas que c'est Cassidy qui l'a ; personne ne le saura... jusqu'à la mort de Debierue du moins. Le tableau prendra encore plus de valeur.

— Comment espères-tu voler un tableau sans que Debierue sache que c'est toi ?

— Je ne sais pas encore. J'improvise pour l'instant. Ça ne sera pas forcément un tableau. Si Debierue travaille la céramique, je pourrai glisser discrètement un objet dans ma poche pendant que tu détournes son attention. Peut-être qu'il y a des dessins qui traînent. Mr. Cassidy se contenterait d'un dessin. À vrai dire, il serait même ravi. Tant que j'ignore ce qu'a produit Debierue, je ne peux faire aucun plan.

— Mais tu veux que je t'aide, c'est ça ?

— Oui, si tu es d'accord. Il ne peut pas nous surveiller tous les deux en même temps, et c'est un homme âgé. Dès que l'occasion se présentera, et elle finira bien par se présenter, je te ferai un signal et je faucherai quelque chose.

— C'est très risqué, James. De plus, dès que nous serons repartis, il comprendra que c'est toi qui as volé le tableau... ou je ne sais quoi.

Je secouai la tête.

— Non. Il n'en saura rien. Il aura des soupçons, mais il ne pourra rien prouver. S'il m'accuse, je nierai tout ; d'ailleurs ça n'ira jamais jusque-là. Pendant ce temps-là, Mr. Cassidy aura caché le tableau, le morceau de sculpture, le dessin, n'importe quoi, dans un endroit où Dieu lui-même ne pourrait pas le trouver. Tu comprends ?

— Te rends-tu compte, James, dit-elle d'un ton quelque peu compassé, que si jamais tu te fais prendre en train de voler un tableau, à n'importe qui, c'est la fin de ta carrière ?

— Pas vraiment, et certainement pas dans ce cas précis. L'œuvre de Debierue, comme tu l'as fait remarquer au sujet de Van Gogh, appartient au monde – et si jamais j'étais jugé pour ce genre de délit – ce qui n'arrivera pas – les amateurs et les revues d'art organiseraient un fond de soutien qui me ferait passer pour un *White Panther*. Quoi qu'il en soit, voilà mon plan... et j'essaierai d'obtenir en plus une interview, évidemment.

— Ce n'est pas un plan.

— Exact. Mais maintenant que tu sais ce que je dois faire, tu auras peut-être une idée une fois que nous serons sur place. Surtout, n'essaye pas de

voler quoi que ce soit. Je m'en chargerai au moment opportun. Il faut que j'obtienne mon interview avant toute chose.

— Je comprends.

La pluie nous rattrapa avant d'arriver à Lake Worth.

C'était une pluie torrentielle et je voyais à peine la route. Pour ne pas mouiller son ensemble, Berenice dut remonter sa vitre ; il faisait trop chaud pour que je remonte également la mienne. Conclusion, j'avais l'épaule et le bras gauches trempés, mais compte tenu de l'humidité, j'aurais été tout aussi mouillé à l'intérieur de la voiture avec la vitre fermée. Finalement, la pluie devint si violente que je dus m'arrêter sur le bas-côté à Lake Worth et attendre une accalmie.

Berenice plissait le front.

— Combien pèse un bébé baleine à la naissance ? demanda-t-elle.

— Une tonne. Et il mesure presque cinq mètres.

J'allumai une cigarette et la tendis à Berenice. Elle secoua la tête et me la rendit. J'aspirai une longue bouffée.

— Une tonne, ajoutai-je d'un ton solennel, ça fait mille kilos.

— Je sais combien pèse une tonne ! s'emporta-t-elle. Espèce de... espèce de sale intello !

Je ne pus me retenir. J'éclatai de rire, gâchant ainsi ma plaisanterie.

2

J'aurais pu emprunter directement la State Road 7 en la prenant à l'ouest de West Palm Beach, mais comme l'ancienne route à deux voies était surtout fréquentée par les poids lourds qui fondaient vers Hialeah pour pénétrer dans Miami par-derrière, je restai sur l'U.S.1 jusqu'à Boynton Beach avant de chercher à rejoindre la nationale. Je me perdis pendant quelques minutes et tournai plusieurs fois en rond, là où on avait tracé de nouvelles routes goudronnées pour faire un embranchement improprement baptisé "Terrasses des pins de l'océan" (à des kilomètres de l'océan, sans pins, sans terrasses), mais lorsque j'atteignis enfin la nationale, elle venait d'être refaite et il y avait moins de poids lourds que je le craignais.

Dieu merci, la pluie avait cessé.

Le plan de Cassidy, bien que rudimentaire, était suffisamment clair, ce qui ne m'avait pas empêché de passer comme une flèche devant

l'embranchement menant chez Debierue et de me retrouver au Dixie Drive-in avant même de m'en apercevoir. Le chemin privé, mélange de terre et de graviers, qui conduisait à la maison-atelier de Debierue était parfaitement visible depuis l'autoroute, sur le côté droit, à environ trois cents mètres avant l'entrée du drive-in, mais je ne l'avais pas vu. J'exécutai un demi-tour sur le parking désert du drive-in et cette fois, en sens inverse, je n'eus aucun mal à repérer l'embranchement.

Des touffes d'herbe épaisses avaient repris possession des profondes ornières du chemin et je roulai lentement en première. La route bosselée, rarement fréquentée, traversait en ligne droite une plantation de pins en regain sur environ un kilomètre avant de dessiner une boucle sigmoïde afin de contourner deux mares puantes d'eau noire stagnante. Sur la droite, des enclos à poulets abandonnés s'enfonçaient dans une jungle de verdure, les mauvaises herbes avaient poussé le long des clôtures métalliques affaissées. Les portes en bois brut des poulaillers avaient pris une couleur gris sale sous les assauts des intempéries, la plupart des toits s'étaient effondrés. La route étroite s'achevait devant une porte en pin décortiqué ouverte. Je pénétrai dans la zone clôturée, avec son jardin non entretenu envahi d'une épaisse couche d'herbe qui ressemblait à un gigantesque tapis de bain marron, et m'arrêtai devant la véranda vitrée de la maison.

Curieusement, je fus impressionné en découvrant pour la première fois le vieux peintre. Je coupai le moteur et, tandis qu'il refroidissait en poursuivant son tic-tac, je restai assis à regarder Debierue. Je dis "curieusement", car en tant qu'individu, il n'avait rien d'impressionnant.

Il ressemblait à ces milliers, que dis-je, à ces dizaines de milliers de retraités bronzés de Floride qu'on voit pêcher sur les ponts, tituber sur les terrains de golf et traîner des pieds sur les terrains de palets des maisons de repos et des jardins publics. Il portait même l'uniforme. Casquette de base-ball kaki, bermuda blanc en jean, tennis en toile bleue, et le classique polo blanc à manches courtes et col ouvert. L'inévitable petit crocodile vert était brodé sur la poche gauche, un emblème si répandu en Floride que n'importe quel comique de Miami Beach pouvait faire rire avec une plaisanterie du type : "On a attrapé un crocodile dans les Glades l'autre jour, il portait une chemise blanche avec un petit homme brodé sur la poche..."

Mais, à la différence de ces milliers de vieux qui s'étaient retirés en Floride dans l'attente d'une mort chaude et ensoleillée, des hommes qui avaient gagné leurs retraites équivoques en tenant des magasins de

chaussures, en dirigeant des usines d'ampoules électriques à Amarillo, en fabriquant des préservatifs à Newark, en jouant les directeurs commerciaux stressés dans les dix États de l'ouest, Debierue, lui, avait servi, et continuait à servir le maître le plus sévère de tous, l'autodiscipline de l'artiste.

Nullement déconcerté, apparemment, par l'arrivée d'une voiture décapotable déglinguée et inconnue dans son jardin, Debierue restait assis bien droit dans son fauteuil de jardin en toile verte et aluminium à l'entrée de la véranda, profitant du soleil de cette fin d'après-midi. Je constatai avec plaisir qu'il avait laissé repousser sa barbe blanche (pendant plusieurs années il s'était rasé barbe et moustache), même si elle n'était plus aussi longue et melvillienne que sur les photos du vieil artiste prises dans les années 20.

Physiquement, Debierue était asthénique. De longs membres, un long corps, mince, des genoux et des coudes noueux. Son grand âge avait voûté ses épaules frêles, évidemment, et une bedaine débordait sous sa ceinture. Sa peau bronzée, bien que ridée, lui donnait une apparence de bonne santé, presque de robustesse. Ses yeux bleus perçants étaient vifs et clairs ; son grand nez crochu ne présentait pas ces minuscules veines rouges qu'on trouve généralement chez les retraités âgés de Floride. Ses lèvres pleines et sensuelles dessinaient un O dodu couleur de raisin, un cercle sombre entouré de poils blancs. Son regard bleu, avec lequel il soutint le mien, était indifférent, poli, franc et distant, mais durant notre longue et pénible confrontation muette, je discernai une certaine méfiance dans ses yeux perçants de vieillard.

En tant que critique, j'avais appris très tôt combien il était imprudent d'accorder trop d'importance aux premières impressions, mais sous son regard fixe et intense, je sentais – je savais – que je me trouvais en présence d'un géant, ce qui, en retour, me donnait le sentiment d'être un violeur, un criminel. Et si, à cet instant, il m'avait désigné la porte en silence – sans même dire "Fichez le camp !" – je serais reparti sans prononcer le moindre mot.

Mais tel ne fut pas le cas.

Berenice, les mains croisées sur son sac à main en peau de chamois posé sur ses genoux restait assise, immobile ; elle ne bougerait pas jusqu'à ce que je descende de voiture et que je fasse le tour pour venir lui ouvrir la portière.

Je n'étais pas invité, j'étais un visiteur inattendu ; c'était donc à moi de briser la mer de glace qui nous séparait. Avec appréhension, balançant avec deux doigts l'appareil photo au bout de sa lanière, je descendis de voiture et saluai d'un signe de tête poli.

— Bonjour, monsieur Debierue, dis-je en français en m'efforçant de prendre une voix rauque, comme Jean Gabin. Enfin, je vous rencontre !

Visiblement, il n'avait pas entendu parler français (et le mien n'était pas trop mauvais) depuis longtemps. Debierue sourit. Quel magnifique et chaleureux sourire ! Il avait un sourire si doux, si sincère, si suggestif que mon cœur se tordit de douleur tout à coup. C'était un sourire capable d'ébranler l'univers. Sa bouche décatie, les lèvres pourpres et tout le reste, devenait belle quand il souriait. Il lui manquait plusieurs dents, en haut et en bas, et celles qui restaient donnaient à sa bouche charnue l'aspect d'un potiron de Halloween. Mais cette brusque métamorphose, de la résignation mélancolique à la joie rajeunie et immodérée, modifia son apparence tout entière. Les traits creusés et tombants de son visage se tordirent en des arabesques tourbillonnantes et ascendantes. Il se leva avec raideur de son fauteuil tandis que je m'approchais, et agita son long index dans ma direction en signe de faux reproche.

— Ah, monsieur Figueras ! Vous avez rasé votre barbe. Il faut la laisser repousser sans tarder !

De l'entendre m'accueillir ainsi par mon nom me fit venir les larmes aux yeux. Il me secoua la main à l'européenne, un coup en haut, un coup en bas. Ses longs doigts en spatule étaient chauds et secs.

— Vous... vous me connaissez ? dis-je sans feindre mon étonnement.

J'eus droit au premier d'une série de haussements d'épaules authentiquement français.

— Vous ou un autre... répondit-il mystérieusement. C'est aussi bien que ce soit vous. Je connais bien votre travail, naturellement, monsieur Figueras.

Je déglutis comme un collégien intimidé, confus, ne sachant que dire ; puis je remarquai qu'il regardait par-dessus mon épaule en direction de Berenice.

— Oh ! dis-je en contournant rapidement la voiture pour aider Berenice à sortir. Monsieur Debierue, je vous présente mon amie, mademoiselle Hollis.

Berenice me foudroya du regard en m'entendant prononcer son nom Hollie, sans le s.

— Hollis, Mr. Debierue, rectifia-t-elle en anglais. Berenice Hollis. Ravie de faire votre connaissance, monsieur.

Debierue lui fit un baisemain, et j'eus le sentiment (peut-être ma sensibilité était-elle exacerbée) qu'il était légèrement mal à l'aise, ou bien déconcerté par sa présence. Il se demandait – et je ne voyais aucun moyen élégant d'éclairer sa lanterne – si Berenice était juste une amie, ma maîtresse, ma secrétaire, ou bien un amateur d'art nanti. Je décidai de ne rien dire. Il pourrait se rendre compte par lui-même, à sa façon de me regarder et de me prendre le bras parfois, que nous entretenions des relations intimes. Mieux valait ne pas insister.

Le vieil homme parlait un anglais satisfaisant, malgré un accent très prononcé, et alors que nous devisions en français par ce magnifique après-midi de la fin avril, lui ou moi traduisions ou adressions parfois une remarque à Berenice en anglais.

— Je suis un de ces journalistes obscurs qui ont la prétention de critiquer les œuvres d'art, dis-je modestement avec un sourire nerveux, mais Debierue m'arrêta d'un geste de la main.

— Non, non. (Il secoua la tête.) Pas obscur, monsieur Figueras. Je connais bien votre travail. L'article que vous avez écrit sur ce peintre californien...

Il fronça les sourcils.

— Vint ? Ray Vint ?

— Oui, voilà. La petite mouche. C'était très amusant. (Il ricana en y repensant.) Ne vous sentez pas coupable, monsieur Figueras. (Il haussa les épaules.) Le véritable artiste ne peut se cacher éternellement, si ce n'était pas vous, un autre serait venu. Allez ! Entrez ! Je vais vous préparer un jus d'orange bien frais, du surgelé.

J'étais flatté de voir qu'en plus de mon nom, il connaissait mon travail, *un* article du moins – je réprimai mon enthousiasme – écrit en anglais qui plus est et, à ma connaissance, jamais traduit en français. Mais pourquoi avait-il mentionné plus particulièrement cet article sur Vint ? Ray Vint était un peintre abstrait dont les toiles se vendaient plus ou moins bien, ceci pour une bonne dizaine de raisons que je n'évoquerai pas ici. Toutefois, Vint était un excellent homme de métier et il pouvait avoir autant de commandes de portraits qu'il le souhaitait, beaucoup plus à vrai dire, qu'il ne désirait en peindre. Mais il avait besoin de l'argent que lui rapportaient ces portraits pour travailler sur ses tableaux abstraits. Mais comme il détestait peindre

ces portraits, il détestait les gens qui posaient pour lui et lui offraient de grosses sommes d'argent en échange d'une ressemblance flatteuse. Alors il se "vengeait" de ses modèles en les affublant d'une petite mouche.

Dans la peinture médiévale, et même à l'époque de la Renaissance, on peignait une mouche sur le corps crucifié de Jésus-Christ : la mouche sur le corps du Christ était un symbole de rédemption, car la mouche représentait le péché et Jésus était sans péché. Toutefois, une mouche peinte sur la personne d'un laïc signifiait le péché *sans* rédemption, autrement dit : "Cette personne ira en Enfer !" Ray Vint peignait une mouche en trompe-l'œil sur chaque portrait.

Parfois, ses clients ne semblaient pas s'en apercevoir avant plusieurs jours, et quand ils remarquaient la mouche, ils ignoraient sa signification. Généralement, ils étaient ravis. La mouche devenait un sujet de conversation quand ils montraient le tableau à leurs amis : "Vous ne remarquez rien de bizarre ?"

Les artistes, évidemment, quand ils voyaient la mouche, riaient intérieurement, mais ils se gardaient bien d'expliquer aux acheteurs la signification réelle de la marque de fabrique de Vint. J'avais hésité à évoquer la vengeance symbolique de Vint quand j'avais écrit mon article sur lui, de peur de compromettre son moyen de subsistance. Finalement, j'avais décidé de tout révéler, car c'était là une facette de la personnalité de Vint qui éclairait la nature froide de ses tableaux abstraits.

Tandis que j'entraînais Berenice à l'intérieur de la maison dans le sillage de Debierue, en la tenant par le coude, j'en vins à m'interroger sur la remarque désinvolte du vieux peintre et son petit ricanement sec. Un ricanement, contrairement à un sourire impulsif ou à un éclat de rire sincère, est difficile à interpréter. Qu'un ricanement soit amical ou hostile, ce n'est jamais qu'une forme nerveuse de ponctuation. Mais son allusion à une anecdote, ou un article particulier, parmi les milliers que j'avais écrits, le symbole de la mouche qui plus est, faisait battre la boule d'angoisse au creux de mon estomac. Le fait qu'il ait lu mon article sur Vint (qui n'était pas un travail alimentaire, car je n'écris jamais d'articles alimentaires, mais certainement pas un de mes meilleurs articles ; il se trouve que la peinture de Vint ne méritait pas une analyse en profondeur) pouvait représenter un obstacle pour moi.

Nul ne savait, car Debierue n'avait jamais fait le moindre commentaire, ce que le vieil homme avait pensé de l'article de Galt et de son

interprétation “Chironesque” fantaisiste, mais des journalistes jouissant d’une réputation bien supérieure à la mienne avaient été éconduits par la suite lorsqu’ils avaient sollicité des interviews. Après l’article de Galt, Debierue avait toutes les raisons de se méfier des critiques.

Que Galt soit damné, songeai-je avec amertume. Puis j’aperçus le cadre baroque doré sur le mur et le montrai du doigt.

— N’est-ce pas le célèbre *No. One* ?

Debierue fit la moue et haussa les épaules.

— C’était, répondit-il d’un ton désinvolte avant d’entrer dans la cuisine.

Il me suffit d’examiner le tableau pour comprendre ce qu’il voulait dire, évidemment. Il n’y avait pas de fissure dans le mur derrière le cadre. Sans la fissure, hors de son environnement originel, ce n’était plus le légendaire *No. One*. Mon exultation n’en était pas moins grande. C’était une chose que je n’aurais jamais espéré voir de ma vie. Berenice, après avoir jeté un rapide coup d’œil au cadre vide, s’assit dans un fauteuil Sears-Danish et me réclama une cigarette.

Je secouai la tête avec agacement.

— Il faut d’abord demander la permission.

Un comptoir-bar étroit encastré dans le mur séparait la cuisine du living-room. Il n’y avait pas de salle à manger, et le living-room était meublé de manière spartiate. L’éleveur de poulets qui avait bâti cette maison pensait sans doute, comme beaucoup de gens en Floride, utiliser la grande véranda vitrée comme salle à manger. L’ouverture carrée pratiquée dans le mur entre la cuisine et la véranda était là pour le confirmer.

Il n’y avait aucun autre tableau sur les murs ; l’ameublement du living-room se composait de meubles bon marché et austères de chez Sears. Visiblement, Mr. Cassidy n’avait pas engagé d’énormes frais pour meubler la maison de l’illustre visiteur. Pas de chaîne stéréo, pas de radio ni de télévision, ni même de rideaux pour cacher les lattes tristes des stores vénitiens devant les fenêtres. Excepté deux fauteuils danois, une table basse en faux marbre, un canapé noir à deux places, et un lampadaire – le tout regroupé dans un rectangle étroit – l’immense living-room, avec son sol de mosaïque dépourvu de tapis, était totalement nu. Le *Miami Herald* et un numéro luxueux de *Réalités* étaient posés sur la table basse. Deux grands tabourets de bar noirs en fer forgé attendaient devant le comptoir. Debierue prenait donc ses repas sur le bar, ou bien il emportait son plat sous la véranda et il mangeait sur une table de jeu pliante.

Je savais que Mr. Cassidy n'avait pas prévenu Debierue de ma visite, mais si le vieux peintre me demandait comment j'avais réussi à le retrouver, que pouvais-je répondre ? Il n'avait pas paru surpris par mon arrivée soudaine. S'il me posait la question, je lui dirais que mon rédacteur en chef m'avait donné son adresse et m'avait envoyé en reportage. Ces pensées me harcelaient tandis que Debierue préparait le jus d'orange surgelé. Il déposa un broc en aluminium sur la table, ouvrit la boîte congelée à l'aide d'un ouvre-boîtes électrique, et fit trois trajets jusqu'à l'évier pour remplir la boîte vide d'eau du robinet.

Il agissait méthodiquement, avec une grande concentration, versant chaque dose d'eau dans le broc tel un chimiste qui prépare une expérience. À l'aide d'une cuillère à long manche, il remua le mélange, sourit, et nous fit signe de venir nous asseoir au bar. Berenice et moi grimpâmes sur les tabourets tandis qu'il remplissait trois verres à ras bord.

Sans toucher à son verre, il regarda par-dessus mon épaule *No. One* accroché au mur.

— Nous sommes dans le Nouveau Monde, monsieur Figueras ; les murs n'ont pas de fissures dans le Nouveau Monde. Ici, les murs en béton, en brique et en stuc sont construits pour résister aux cyclones. Ma police d'assurance couvre ce risque.

Voilà une phrase excellente qui pourrait me servir d'introduction ou de conclusion à mon article, songeai-je. Je me penchai en avant, prêt à explorer plus avant ses réflexions sur le Nouveau Monde, mais il secoua la tête pour me faire signe de me taire.

— Je ne vous ferai pas remarquer que seul monsieur Cassidy a pu vous envoyer ici, monsieur Figueras. Ça n'a aucune importance maintenant que vous êtes ici, et nous savons bien tous les deux que monsieur Cassidy, comme tous les collectionneurs, est un homme très étrange.

Ravi de changer de sujet, je lui demandai la permission de fumer. Debierue prit une soucoupe dans le placard et la posa entre nous ; il attendit que j'aie allumé la cigarette de Berenice et la mienne pour continuer. D'un geste de la main il refusa la cigarette que je lui offrais.

— Que pourrais-je vous dire, monsieur Figueras, pour vous dissuader d'écrire un article sur moi dans votre revue ?

— Rien, je le crains. J'ai l'impression d'être un fieffé salaud, mais...

— Vous m'en voyez désolé. Mais pourriez-vous m'accorder une faveur ? Êtes-vous à ce point zélé que vous deviez donner mon adresse dans votre

magazine ? J'ai besoin de beaucoup de calme pour travailler, comme tous les artistes. Chaque jour, je dois travailler au moins quatre heures, et de fréquentes interruptions...

— Ce n'est pas un problème, monsieur. Je situerai mon article "Quelque part en Floride". Je comprends ce que vous ressentez. L'article de Galt était terriblement injuste envers vous et je sais...

— Comment le savez-vous ?

À nouveau, ce sourire doux et triste.

— Je connais la position de Galt vis-à-vis de l'art, voilà comment je le sais. Il est obnubilé par une idée fixe. Il place invariablement tout ce qu'il voit dans une perspective hautement subjective, même si ça n'a aucun sens.

— Tout art n'est-il pas subjectif ?

Je souris.

— Exact. Mais Braque n'a-t-il pas dit que le sujet n'était pas l'objet ?

— Peut-être. J'ignore si Braque a dit cela ou si un jeune homme intelligent – un jeune homme dans votre genre, monsieur Figueras – a dit qu'il l'avait dit.

— Je... je ne me souviens pas d'où venait cette citation pour l'instant, répondis-je maladroitement, mais il est censé l'avoir dit. Et s'il ne l'a pas dit... eh bien... le jeu de mots possède une subtile validité pour... l'art de notre temps. Vous ne trouvez pas ?

— Le mot validité ne peut s'appliquer valablement à l'art de notre époque.

J'hésitai. Il me testait. En me lançant dans une entéléchie théorique, j'aurais pu lui répondre aisément, mais je ne voulais pas débattre avec lui. Je haussai les épaules en souriant.

Il me rendit mon sourire.

— Par "validité", reprit-il, voulez-vous dire que l'œil renferme l'action à venir ?

Des rides d'amusement plissaient les coins de ses yeux.

— Pas exactement, monsieur. Le dualisme cartésien, en tant qu'approche de l'esthétisme, n'a plus aucune valeur intrinsèque, et c'est là qu'est l'erreur de Galt. Il n'a jamais été capable de transcender sa formation initiale. Ne pas se montrer globalisateur est le défi le plus ardu que doit relever le critique contemporain. Ne voir que le présent, faire abstraction du passé et de l'avenir, exige une intervention optique. (Je sentais mon visage s'empourprer sous le poids de son regard bleu immobile.) Je ne cherche pas à dénigrer Galt, monsieur, ni à vous donner l'impression que je suis un

meilleur critique. Simplement, j'ai vingt-cinq ans de moins que Galt, et j'ai vu davantage d'œuvres contemporaines que lui...

— Ne soyez pas si nerveux, monsieur Figueras. *Debemos dar preferencia al hablar del español ?*

— Non. Quand je parle espagnol, je pense en espagnol, et je préfère penser en anglais et parler en français...

— De quoi parlez-vous ? demanda Berenice en sirotant son jus d'orange.

— De la différence entre l'espagnol, l'anglais et le français, répondis-je.

— Je déteste l'espagnol, dit Berenice avec un clin d'œil. Il y a trop de mots pour parler du courage ; on finit par se poser des questions sur le véritable courage du caractère espagnol.

— Quant au français, déclara Debierue en anglais, il y a trop de mots pour parler de l'amour. (Il se pencha pour me toucher les cheveux.) Vous avez de jolis cheveux blonds bouclés ; elle ne devrait pas vous taquiner comme ça. Allez, buvez votre jus d'orange.

Son geste paternel soulagea ma tension intérieure ; je compris alors que le vieux peintre essayait de me faciliter les choses. Quoi qu'il en soit, son acceptation désinvolte à la fois de ma présence et de ma profession avait dissipé mon sentiment de culpabilité. L'admiration mêlée de crainte que m'inspirait le vieil artiste s'effaçait elle aussi. Je demeurais fortement impressionné malgré tout, et je sentais que notre conversation était bien partie.

Un journaliste qui se sent impressionné en présence du génie ou du talent est incapable de fonctionner d'une manière critique. Je respectais suffisamment Debierue, toutefois, pour rester sur mes gardes, sachant que je n'avais pas devant moi un être naïf, qu'il avait survécu seul pendant toutes ces années en gardant un silence, sinon arrogant, tout au moins distant, et une indifférence étudiée envers les journalistes. Debierue comprenait, je pense, que j'étais de son côté et que je choisirais toujours le point de vue de l'artiste plutôt que celui d'un public insensible. Il avait lu mes critiques et il se souvenait de mon nom. Je pouvais donc supposer qu'il savait que j'étais aussi impartial que peut l'être un critique d'art. Pour réussir à voir ses tableaux, ce qui était la raison principale de cette odyssée, je devais maintenant gagner sa confiance absolue. Je devais me prémunir contre ma tendance à argumenter. Et ne pas l'appâter dans le simple but d'obtenir quelques opinions sensationnelles sur l'art.

— Je suis curieux de savoir pour quelle raison vous avez immigré en Floride, monsieur Debierue.

— J'ai failli ne pas venir. J'avais envie de soleil pour mes vieux os. Quand plus de cinquante années de travail sont parties en fumée... Vous êtes au courant pour l'incendie ?

— Oui.

— Un accident providentiel. Cela m'a donné l'occasion de tout recommencer. L'artiste qui peut repartir à zéro à mon âge est un homme chanceux. Et donc je me suis tourné vers le Nouveau Monde ; le Nouveau Monde pour un nouveau départ. Au début, je penchais plutôt pour Tahiti, mais je savais que d'une manière ou d'une autre on associerait mon nom à Gauguin. (Il secoua la tête d'un air triste.) C'est inévitable. Ces comparaisons n'auraient aucun sens, mais personne ne s'en serait privé. Et sur ma petite île, je craignais qu'un bus rempli de touristes américains passe chaque jour devant mon atelier pour me regarder. Alors je me suis dit : l'Amérique du Sud ? Non, il y a toujours des problèmes là-bas. La Floride m'est apparue comme l'endroit idéal. Mais je ne suis pas venu tout de suite. J'avais entendu parler de la guerre en Floride, et j'ai connu assez de guerres dans ma vie.

— La guerre ? fis-je, perplexe. Vous voulez parler du Vietnam ?

— Non, non, la guerre des Séminoles. En Europe, tout le monde sait que les Indiens Séminoles de Floride sont en guerre contre les États-Unis. Ce n'est pas exact ?

— Si, je crois, mais sur un plan technique uniquement. Les Séminoles représentent en réalité une très petite nation indienne. Et ce n'est pas une véritable guerre. Les Indiens ont omis de signer un traité de paix avec les États-Unis, voilà tout. Parfois, on assiste à un petit embrasement juridique quand un comté de Floride essaye d'obliger un enfant indien à aller à l'école alors qu'il refuse d'y aller, même si aujourd'hui beaucoup d'Indiens vont à l'école de leur plein gré. Mais voilà des années qu'il n'y a pas eu d'incidents accompagnés de coups de feu. Les Indiens séminoles ont compris qu'ils s'en étaient mieux tirés que d'autres tribus indiennes, sur un plan juridique, en ne signant pas de traité.

Le peintre hocha la tête.

— Oui, c'est en effet ce que m'a dit Mr. Cassidy, mais je lui ai écrit plusieurs lettres d'abord pour m'en assurer. (Il pinça les lèvres d'un air grave et regarda le dessus du comptoir.) Je finirai ma vie en Floride. Je le

sais. C'est difficile pour un Français de quitter la France quand il sait qu'il ne la reverra plus jamais. D'autres pays à travers le monde auraient été heureux de m'accueillir, monsieur Figueras. La Grèce, l'Italie. Le monde est trop bon avec moi. J'ai toujours eu beaucoup d'excellents amis, des amis que je ne connais pas. Ils m'écrivent des lettres, des gentilles lettres venues des quatre coins du monde.

J'acquiesçai pour montrer que je comprenais. Il était parfaitement normal que des étrangers de tous les pays écrivent à Debierue, bien que cette idée ne m'ait jamais effleuré. La même chose s'était produite avec Schopenhauer à la fin de sa vie ; il était aussi heureux que Debierue de recevoir ces lettres. Tout artiste véritablement révolutionnaire porteur d'idées originales qui vit suffisamment longtemps ne sera pas seulement reconnu dans le monde entier, il sera également admiré, sinon vénéré, pour son obstination tenace, même par ceux qui détestent tout ce qu'il défend.

Mais il existait une différence de taille entre le vieux philosophe allemand et le vieux peintre français. Schopenhauer avait reçu ce flot de félicitations pour ses anniversaires, vers les soixante-dix ans, comme un hommage grandement mérité, une justification. Debierue, en revanche, bien que reconnaissant, semblait dérouté, et même mortifié par les lettres qu'il recevait.

— Mais je ne regrette pas d'être venu vivre en Floride, monsieur Figueras. Votre soleil me fait du bien.

— Est-il bon pour votre travail aussi ?

Il me regarda dans les yeux.

— Un artiste peut travailler n'importe où. N'est-ce pas ?

Je m'éclaircis la voix afin d'en venir au point crucial.

— Monsieur Debierue, je respecte énormément votre position sur l'art et l'intimité. À vrai dire, le simple fait d'être assis là et de bavarder avec vous en buvant votre jus d'orange...

— Jus d'orange surgelé, précisa-t-il.

— ... est déjà un honneur. Un immense honneur. Je connais votre répugnance à montrer votre travail au public et aux critiques, et je ne peux vous en blâmer. Toutefois, vous avez permis en de rares occasions à quelques critiques éminents d'examiner et de rendre compte de votre travail. Si j'ai bien compris, vous ne vivez en Floride que depuis quelques mois, et j'ignore si vous avez eu le temps d'achever des toiles que vous

accepteriez de montrer à un critique américain. Mais si tel est le cas, je considérerais cela comme un privilège...

— Êtes-vous peintre, monsieur Figueras ?

— Non, monsieur. J'ai suivi suffisamment de cours de dessins au collège pour savoir que je ne pourrai jamais devenir peintre. Mon talent, si j'en possède un, c'est l'écriture, et je suis davantage un artisan qu'un artiste, à mon grand regret. Mais en tant que critique, je suis véritablement un excellent artisan. Pour être franc, outre le plaisir personnel que j'aurais à voir vos toiles américaines, un article de fond en exclusivité pour mon magazine ajouterait un fleuron à ma couronne. Les ventes du magazine décolleraient, et ce serait pour moi l'assurance de débouchés très lucratifs dans d'autres revues d'art. Comme vous le savez, un seul cliché d'une seule de vos toiles serait un scoop suffisant pour nous assurer à tous les deux une couverture médiatique internationale...

— Faites-vous de la sculpture ? Ou des collages ? De la céramique ?

— Non, monsieur. (J'essayais de ne pas laisser transparaître ma contrariété.) Rien de tout ça. Je suis d'une très grande maladresse dès qu'il s'agit de faire quelque chose avec mes mains.

— Je ne comprends pas, monsieur Figueras. Vos critiques sont pleines de sensibilité. Je ne comprends pas pourquoi vous ne peignez pas ou...

— À une époque, j'en ai souffert, mais je m'en suis remis. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, croyez-moi. Hélas, je ne savais pas assez bien dessiner, trop maladroit, je suppose. Si je ne possédais pas un don assez développé pour l'écriture, j'aurais sans doute beaucoup de mal à gagner ma vie.

— Il faut que j'aille aux toilettes, monsieur Debierue, déclara timidement Berenice.

— Certainement. (Debierue contourna le bar et désigna le bout du couloir.) La porte tout au fond.

Je descendis de mon tabouret en même temps que Berenice et jetai un œil dans le couloir par-dessus l'épaule de Debierue. Berenice s'ennuyait sans aucun doute, mais sans doute avait-elle envie aussi d'aller aux chiottes. Au bout du petit couloir, deux autres portes se faisaient face, outre la porte des toilettes droit devant. Une des portes était munie d'un cadenas, l'autre pas. La porte cadénassée, avec son gros morillon, était sans doute celle de l'atelier de Debierue, autrefois la chambre du propriétaire.

Je sortis le Polaroid de sa sacoche en cuir et vérifiai qu'il y avait une ampoule de flash neuve dans le réflecteur.

— Cet appareil photo est si simple à manipuler, dis-je, qu'un enfant de huit ans peut faire de bonnes photos presque à tous les coups. Vous voyez comme c'est simple. (Je ris.) Pourtant, avant de savoir me servir de ce satané appareil, j'ai gâché dix rouleaux de films. C'est ridicule, je sais. Quant à la dactylographie que j'ai dû apprendre, j'étais tout aussi maladroit. J'ai suivi deux fois des cours de dactylo, mais je n'ai jamais pu maîtriser le clavier de la machine. (Je levai mes pouces et mes index.) J'en suis réduit à taper mes articles avec ces quatre doigts. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai renoncé à peindre. C'était trop frustrant, j'ai préféré abandonner avant de subir des dégâts émotionnels.

Debierue me regarda d'un air perplexe en grattant son nez crochu avec un long doigt.

— J'imagine que je dois vous paraître un peu stupide, dis-je pour m'excuser.

— Non, non. Les critiques, tous les critiques, excitent ma curiosité, monsieur Figueras.

— C'est très simple. Je passe pour un spécialiste, ou du moins une autorité, dans le domaine de l'art et de l'enfant d'âge préscolaire. Et cela peut se résumer ainsi : la majeure partie de l'activité moteur s'acquiert avant l'âge de cinq ans. Un enfant d'âge préscolaire ne peut apprendre les choses qu'en les faisant. Et si vous avez une mère qui fait tout à votre place, des petites choses comme par exemple lacer vos chaussures, vous brosser les dents, vous donner à manger, et ainsi de suite, vous ne les faites pas vous-même. Vers cinq ou six ans, quand vous êtes obligé de vous débrouiller seul, à l'école par exemple, il est trop tard pour maîtriser cette dextérité et ce contrôle moteur qui seront indispensables au peintre plus tard. Les mères trop attentives, les mères qui sont aux petits soins pour leurs enfants, tuent sans le savoir les futurs artistes.

— Avez-vous publié cette théorie ?

J'acquiesçai.

— Oui. Un petit ouvrage intitulé *L'Art et l'Enfant d'âge préscolaire* ; je vous en enverrai un exemplaire. Il explique en partie pourquoi des individus qui ont des dispositions psychologiques pour devenir peintres produisent des œuvres si médiocres. Mais ce n'est pas une théorie, c'est un fait. Je souligne un point souvent négligé : ces individus ne sont pas

irréremédiablement perdus pour l'art. Si on arrive à détecter leur problème, on peut les réorienter vers d'autres activités artistiques qui ne réclament pas une grande dextérité.

— Par exemple ?

Debierue semblait véritablement intéressé.

— Écrire des poèmes, composer de la musique électronique. Ou même l'architecture. Le regretté Addison Mizner qui était incapable de tracer un trait droit dans le sable avec un bâton pointu est devenu un architecte de premier plan en Floride du sud. Ses immeubles de Palm Beach – ceux qui restent – sont joliment dessinés, et son influence sur l'architecture en Floride fut considérable, surtout ici sur la côte est.

Je m'arrêtai avant de me laisser emporter. Debierue essayait de m'avoir, moi ! C'était une des plus vieilles astuces du métier, et voilà que j'étais en train de tomber dans le panneau comme le plus inexpérimenté des jeunes journalistes. Rien de plus facile pour une personne qui a l'habitude des interviews de tout apprendre des goûts de son intervieweur. Ensuite, il lui suffit de le gaver de questions et au bout du compte, l'intervieweur se retrouvera avec une interview de lui-même ! Naïvement satisfait de cette longue et agréable conversation, l'intervieweur quittera l'interviewé dans un état d'esprit euphorique, pour découvrir un peu plus tard, quand il se retrouvera devant sa machine à écrire, dépité, qu'il n'a rien à raconter.

J'entendis le bruit de la chasse d'eau. Debierue attendait poliment que je continue, mais je me contentai de remuer le jus d'orange dans mon verre et le vidai lentement jusqu'à ce que Berenice nous rejoigne, puis je m'excusai en prétextant à mon tour l'envie d'aller aux toilettes.

J'avais pris mon appareil photo évidemment, et je m'empressai d'ouvrir la porte sur la gauche du couloir, en face de la porte cadénassée. Je la refermai sans bruit derrière moi et embrassai la pièce d'un rapide coup d'œil. Si un tableau de Debierue était accroché au mur, je le photographierais. Mais il n'y avait qu'un seul tableau au mur : une reproduction de Prisunic dans un cadre noir bon marché de *Trail's End*, le vieil Indien assis sur son cheval fourbu. Dans les années 30, presque chaque foyer des classes populaires en Amérique possédait une reproduction de *Trail's End*, mais je ne m'attendais pas à en trouver une dans la chambre de Debierue. Soit Cassidy, dans son avarice, l'avait accrochée au mur, soit elle avait été laissée là par le propriétaire de la maison. Ça n'expliquait pas comment Debierue pouvait supporter ce tableau banal, à moins, peut-être,

qu'il ne s'amuse de l'ironie contenue dans cette reproduction. Oui, c'était certainement l'explication.

La chambre était austère. Un lit à une place avec des draps vert pomme, sans couvre-lit, une commode en pin brut, une table de chevet en fer forgé avec une plaque de carrelage blanc sur le dessus et un fauteuil Charles Eames en plastique rouge à côté du lit constituaient l'inventaire. Une ampoule pendait au plafond, sans abat-jour. Debierue était un nihiliste et un stoïcien aussi bien dans sa vie quotidienne que dans son art ; j'éprouvai malgré tout une vague de compassion pour le vieux peintre. C'est une honte, songeai-je, que ce grand homme ait si peu de confort matériel à son âge. Inutile de faire coulisser la porte de la penderie ou d'ouvrir les tiroirs de la commode pour fouiller parmi ses vêtements.

Nerveux, j'allai pisser dans les toilettes et me lavai les mains dans le lavabo. J'ouvris l'armoire de toilette pour voir ce qu'elle renfermait comme médicaments. Si Debierue souffrait d'une maladie ou d'un problème quelconque, les médicaments qu'il prenait pourraient me fournir un indice précieux, et ça vaudrait peut-être la peine d'en parler dans mon article. Excepté de l'Elixophyllin-K-1 (un expectorant qui facilite la respiration des personnes atteintes d'asthme, d'emphysème ou de bronchite), de trois pains d'Emulave (une sorte de "savon sans savon" pour les gens à la peau sèche – j'avais déjà remarqué que le peintre avait les mains sèches) l'armoire de toilette ne contenait rien de sensationnel. Un coupe-choux à manche de nacre, un bol avec du savon à barbe et un blaireau, une bouteille de Scope, un tube de dentifrice Stripe à demi vide, une brosse à dents en plastique vert du Dr. West, un flacon de cent aspirines Bayer, et c'était tout. Pas même un peigne, bien que Debierue, avec son crâne lisse comme une boule de billard, n'en ait pas l'usage. Pour ce qui est des armoires à pharmacie en Amérique, celle-ci était sans doute – les chambres de motel exceptées – l'armoire à pharmacie la moins remplie que j'aie jamais vue.

Je retournai dans le living-room, juste à temps pour entendre Berenice demander :

— Vous ne vous sentez pas trop seul ici, monsieur Debierue, si loin de tout ?

Il sourit, lui tapota la main et secoua la tête.

— C'est le sort de l'artiste que d'être seul, répondis-je à sa place. Mais le peintre a son travail à accomplir, c'est une immense compensation.

— Je sais, dit Berenice, mais cette maison est à des millions de kilomètres de nulle part. Vous devriez acheter une voiture, monsieur Debierue. Comme ça, vous pourriez aller à Dania le soir ; voir des matchs de pelote basque, des trucs comme ça.

— Non, non, protesta-t-il sans cesser de lui tapoter la main. Je suis trop vieux maintenant pour apprendre à conduire.

— Vous pourriez accueillir des élèves, proposa Berenice avec enthousiasme. J’imagine qu’ils seraient nombreux à vouloir travailler avec vous dans votre atelier ! Et je parie qu’ils viendraient de partout en voiture... (Elle se tourna vers moi.) Pas vrai, James ?

Debierue éclata de rire, et je l’imitai, riant surtout de l’expression comique de Berenice – mélange de colère et de perplexité – car nous nous moquions d’elle. Pour n’importe quel peintre d’égale stature, Picasso par exemple, l’hypothèse d’un élève travaillant avec le maître était plausible. Dans le cas de Debierue qui ne montrait ses toiles à personne, l’idée était absurde. Debierue m’avait fait dévier de mon sujet. Il était temps de revenir aux choses sérieuses.

J’enlaçai affectueusement la taille de Berenice et la serrai contre moi pour lui signifier de se taire.

— Vous n’avez pas répondu à ma question tout à l’heure, monsieur Debierue, dis-je d’un ton posé. Vous avez été très aimable avec moi – avec nous – bien que nous ayons troublé votre intimité. Mais j’aimerais beaucoup voir votre travail actuel...

Il poussa un soupir.

— Je suis désolé, monsieur Figueras. Vous êtes venu pour rien. Voyez-vous, dit-il en haussant les épaules, je n’ai rien à vous montrer.

— Rien du tout ? Pas même un dessin ?

Les coins de sa bouche s’affaissèrent d’un air morose.

— Les choses que j’ai réalisées depuis mon arrivée en Floride ne sont pas dignes de votre attention.

— Pourquoi ne pas me laisser en juger ?

Son demi-sourire forcé était empreint de lassitude, mais ses traits se raidirent dans un masque de dignité perceptible.

— L’artiste seul est l’ultime juge de son travail, monsieur Figueras.

Je me sentis rougir.

— Je vous en prie, ne vous méprenez pas, répondis-je précipitamment. Ce n’est pas ce que je voulais dire. Loin de moi l’idée de porter un regard

critique sur votre travail. Je voulais simplement dire que je préférerais décider moi-même si j'avais envie de le voir ou pas. Et j'en ai très envie. Ce serait un honneur.

— Je regrette, mais je suis contraint de refuser. Vous êtes critique d'art et vous ne pouvez pas vous en empêcher. Pour vous, voir un tableau, c'est porter un jugement. Je me moque de votre jugement. Je peins pour Debierue. Parfois je suis content de moi, parfois mécontent. Entendre un jeune homme tel que vous me dire : "Ah ! monsieur Debierue, ici dans ce coin, une touche de terre de sienne pourrait renforcer le poids visuel" ou bien "j'aime la texture tactile, mais je vois un trou dans la composition d'ensemble..." (Il émit un ricanement sec.) Je suis obligé de refuser, monsieur Figueras.

— Vous me rabaissez, monsieur, dis-je. Je sais qu'il existe des critiques semblables à ceux que vous décrivez, mais je n'en fais pas partie.

Mon visage s'enflammait, mais je contrôlais ma voix.

— Dans le cas de ma peinture, une personne c'est déjà beaucoup. Moi. Debierue. Deux personnes, c'est un public bruyant. Mais un spectateur avec un stylo, un critique, c'est comme des milliers de spectateurs. Le surréalisme n'a que faire de votre raisonnement, monsieur Figueras. Et Debierue ne peint pas des "centaures bicéphales".

— Il ne veut pas te montrer ses tableaux, c'est ça ? devina Berenice.

Je secouai la tête. Berenice se retourna vers Debierue et le regarda d'un petit air timide.

— Vous pourriez peut-être me les montrer à moi, monsieur Debierue ?

Le vieux peintre recula de quelques pas et examina sa silhouette d'un œil admiratif.

— Vous avez un pelvis très large, ma chère, vous n'aurez aucun mal à faire beaucoup de beaux bébés.

— Est-ce une manière de me dire non à moi aussi ? me demanda-t-elle.

— Eh oui.

Je haussai les épaules et allumai une cigarette.

Comme je le supposais, la critique de Galt avait déplu à Debierue. J'aurais pu le supplier, mais cela me répugnait. S'il voyait les choses sous cet angle, inutile d'insister. Dans un sens, il avait raison à mon sujet. J'aurais été incapable de regarder son travail sans porter de jugement. Et même si je ne m'étais permis aucune remarque désobligeante, peu importe mon opinion, favorable ou défavorable, mon visage n'aurait pas manqué de

trahir mon sentiment. Si Debierue pensait sincèrement que ses tableaux ne valaient pas la peine d'être montrés (bien que ses qualités de critique soient certainement inférieures aux miennes), j'en étais réduit à le croire sur parole. J'avais presque envie de pleurer. C'était une des plus grosses déceptions de ma vie.

— Une autre fois, peut-être, monsieur Debierue, dis-je.

— Oui, peut-être.

Pensif, il gratta son nez crochu en me dévisageant. Sans insolence, mais avec intensité. Il jeta un regard en direction du couloir qui conduisait à son atelier cadenassé, se tourna de nouveau vers moi, sourit à Berenice et tira sur sa lèvre inférieure d'un air songeur. Il s'attendait sans doute à me voir insister et maintenant, il ne savait plus très bien s'il devait se réjouir ou au contraire se désoler de mon absence de protestation..

— Dites-moi, monsieur Figueras. On m'a qualifié de surréaliste nihiliste, mais je n'ai jamais compris pourquoi. Voyez-vous beaucoup de désordre ici dans ma petite maison ?

— Non, monsieur. (Je regardai autour de moi.) Loin de là.

Pour un artiste, cette absence de désordre était des plus inhabituelles. Les peintres, dans leur ensemble, vivent au milieu du fouillis. Ils accumulent un tas de choses. Une vieille planche avec des spirales concentriques, une pierre à la forme bizarre, des enchevêtrements de fil, des coquillages, et toutes sortes d'objets qui possèdent, à leurs yeux, des couleurs et des formes intéressantes. Un bout de bois, par exemple, peut se couvrir d'une épaisse patine de poussière pendant des années avant qu'un sculpteur ne finisse par détecter la forme contenue dans cet objet et ne la libère dans une sculpture.

Les peintres sont encore plus désordonnés, très souvent, que les sculpteurs. Ils accrochent des dessins dans tous les coins. Des carnets remplis de croquis sont disséminés au hasard ; ils encombrent leur appartement de toutes sortes de cochonneries sans valeur. Ils ont besoin de toutes ces choses pour se stimuler visuellement et trouver d'éventuelles idées. Ce fouillis ne se limite pas à leur atelier. Généralement, il envahit la totalité de leur habitat quotidien, y compris la cuisine et la salle de bains.

Un surréaliste comme Debierue qui s'intéressait aux juxtapositions incongrues aurait besoin normalement d'un grand nombre d'objets hétéroclites dans sa maison-atelier afin de stimuler son inconscient. Mais Debierue constituait une anomalie parmi les peintres. Mon expérience des

autres peintres ne pouvait en aucun cas s'appliquer à lui. En outre, je n'avais pas visité – pas encore – son atelier...

— Comme vous pouvez le constater, je suis un vieil homme propre et ordonné. J'ai toujours été comme ça, même étant jeune. Alors, peut-être qu'après tout je n'ai rien d'un surréaliste. Qu'en pensez-vous ?

Les profondes rides d'amusement qui entouraient ses yeux bleus se creusèrent lorsqu'il sourit.

— C'est un terme relatif, répondis-je poliment. Une étiquette pratique. "Supraréaliste" ou "Sousréaliste" auraient pu convenir tout aussi bien. Le terme "Dada" lui-même n'était qu'un mot fourre-tout au départ, mais la devise "Dada fait mal", lorsqu'elle était véritablement appliquée ou vécue dans son expression plastique, a beaucoup compté pour moi. À vrai dire, elle compte encore, mais j'ai toujours considéré le mot "surréalisme" comme un terme impropre.

— Debierue n'aime pas les étiquettes. Debierue est Debierue. Marcel Duchamp, que j'admirais beaucoup, n'aimait pas les étiquettes lui non plus. Vous souvenez-vous de sa réaction le jour où un jeune journaliste lui demanda l'autorisation d'écrire sa biographie ?

— Non.

— Quand le journaliste lui posa des questions sur sa vie privée, Duchamp ne répondit pas. Il n'eut pas besoin de réfléchir. Il vida tous les tiroirs de son bureau sur le sol et quitta la pièce.

— Un acte existentiel.

Je ne connaissais pas cette anecdote.

— Encore une étiquette, monsieur Figueras ? (Il fit claquer sa langue.) Le sol était jonché de cochonneries, des petites choses accumulées dans les tiroirs pendant des années sans raison. Des photos instantanées, des petits messages qu'on reçoit ou qu'on note pour soi. Des vieilles lettres d'amis, d'ennemis, de femmes. Des gribouillis. De jolis timbres oblitérés qu'on garde parce qu'ils sont exotiques peut-être. Des billets de théâtre.

Il haussa les épaules.

— On dirait mon bureau à New York, dis-je.

— C'était la biographie de Duchamp. Le jeune journaliste malin ramassa tout et repartit. Il colla tous les objets dans un grand livre qu'il intitula *Biographie de Marcel Duchamp* et la vendit pour un joli paquet de dollars à un riche juif texan.

— C’est curieux que je n’en aie jamais entendu parler. Je croyais savoir pratiquement tout ce qu’il y avait à savoir sur Marcel Duchamp...

— Comme le jeune homme qui “écrit” la biographie de l’artiste à partir des bricoles accumulées dans un bureau.

— Quoi qu’il en soit, j’aimerais beaucoup jeter un œil sur ce livre. Le moindre fragment d’information sur Duchamp a de l’importance, car il nous aide à comprendre son œuvre.

Debierue haussa les épaules.

— Ce livre n’existe pas. C’est une histoire apocryphe, je l’ai inventée et je l’ai répandue auprès de quelques amis il y a bien longtemps pour voir ce qui arriverait. Et comme c’est une chose qu’aurait pu faire effectivement Marcel Duchamp, beaucoup de gens y ont cru, comme vous étiez disposé à y croire vous-même. Les débris hétéroclites de la vie d’un artiste ne peuvent expliquer l’individu, pas plus qu’ils n’expliquent le travail de l’artiste. La véritable vision de l’artiste vient d’ici.

Il se tapota le front.

Le visage de Debierue était dépourvu de toute expression maintenant, et j’étais incapable de savoir s’il était sérieux, s’il plaisantait, ou s’il devenait hostile. Il se tourna vers Berenice et sourit. Il prit sa main droite entre les siennes et lui parla en anglais.

— Pour un homme qui a une femme et des enfants, peut-être qu’une courte biographie, un témoignage, pour qu’ils se souviennent de lui... mais le vieux Debierue n’a pas de femme, ni d’enfants, ni de parents encore vivants pour souhaiter un tel livre. L’artiste digne de ce nom, ma chère, a bien trop le sens des responsabilités pour se marier et fonder une famille.

— Et pour tomber amoureux ? demanda Berenice d’une voix douce.

— Non. L’artiste a besoin d’amour.

Je me raclai la gorge.

— La famille de l’artiste c’est le monde entier, monsieur Debierue. Des milliers d’amateurs d’art à travers le monde aimeraient lire votre biographie. Ceux qui vous écrivent, pour commencer, et ceux qui...

Il me tapota le bras.

— Soyons amis. Ce n’est pas gentil de parler dans le vide d’un air si sérieux. Il se fait tard, vous allez rester dîner avec moi tous les deux, s’il vous plaît.

— Merci infiniment. Nous acceptons avec plaisir votre invitation.

Il avait brutalement changé de sujet, mais plus je prolongeais l'entretien, plus j'avais des chances d'obtenir des renseignements sur le vieil homme. Non ?

— Très bien ! (Il frotta ses mains sèches l'une contre l'autre.) Je vais commencer par allumer le four électrique. Je n'ai pas de menu à vous proposer, mais vous avez le choix malgré tout. J'ai le plat télévision à la dinde. Très bon. Le steak Salisbury télévision. Très bon aussi. Mais peut-être, monsieur Figueras, préférerez-vous le dîner patio télévision ? Enchilada, tamale, riz à l'espagnol et haricots.

— Non, répondis-je, je crois que je prendrai la dinde.

— Moi, je préfère le steak Salisbury, dit Berenice. Mais laissez-moi vous aider...

— Non. Debierue prendra de la dinde lui aussi !

Il sourit d'un air joyeux et se dirigea vers le four. Changeant brusquement d'avis, il fit demi-tour, marcha jusqu'au placard d'où il sortit une boîte de fourchettes et de cuillères à pique-nique en plastique jaune. Le tiroir renfermait quatre sets de table collants en plastique jaune eux aussi. Il tendit les sets et la boîte de couverts en plastique à Berenice et lui demanda de dresser le couvert sur la table de jeu sous la véranda.

Pour l'instant, songeai-je avec amertume, tandis que j'observais d'un œil morne cette frénétique activité domestique, hormis quelques remarques anecdotiques d'un intérêt très limité, on ne peut pas dire que j'avais soutiré des renseignements sensationnels au vieil artiste. Dans le meilleur des cas, il en avait appris davantage sur moi que je n'en avais appris sur lui. Il avait refusé de me montrer son travail, et à peine avait-il commencé à entrouvrir ce qui promettait d'être un coffre rempli de merveilles qu'il avait refermé brutalement le couvercle. C'était un vieillard déroutant, aucun doute, et je n'arrivais pas à déterminer s'il était plus ou moins sénile (non, pas ça), s'il cherchait à me rabaisser pour une raison mystérieuse, ou je ne sais quoi...

Debierue s'affairait. Tandis qu'il ôtait les couvercles des repas télévision en aluminium qu'il avait sortis du freezer du réfrigérateur Kentone de couleur mauve, il chantait une rengaine française d'une voix fêlée de fausset.

Il avait beau se dénigrer, fausse modestie ou pas, c'était bien le plus grand surréaliste nihiliste au monde. Voilà pourquoi je n'arrivais à rien avec lui. J'essayais de lui parler comme à un individu normal. Un artiste qui s'est retiré du monde pendant les trois-quarts de sa vie ne peut-être qu'un

surréaliste ou un fou. Or, Debierue était aussi sain d'esprit que tous les autres artistes que j'avais rencontrés. Le fait même qu'il nie être un surréaliste prouvait justement que c'en était un. Pouvait-il être autre chose ? C'était la raison d'être de l'irrationalité intentionnelle du surréalisme. La clé. Mais la clé de quoi ?

Comment un individu pouvait-il vivre seul comme lui, sans téléphone, sans télévision, sans radio, pendant des mois d'affilée sans perdre la boule ? Même Schweitzer, quand il s'était exilé en Afrique, avait emporté un orgue et il s'était entouré de Noirs malades et parasites...

De ces réflexions désespérées, mon esprit prosaïque tira une des idées les plus originales que j'aie jamais eues, une idée si simple et évidente qu'elle faillit m'échapper. Ma pensée était encore floue, mais je m'y accrochai. Berenice disposa trois chaises en toile autour de la table sous le porche. Lorsqu'elle revint dans le living-room, je la saisis par le poignet.

— Je vais faire une chose bizarre, murmurai-je. Surtout, ne dis rien, quoi qu'il arrive. C'est compris ?

Elle acquiesça ; ses yeux bleus s'écrouillèrent.

Debierue sortit de la cuisine et tapota sur le cadran de ma montre.

— Des fois, je n'entends pas très bien le minuteur du four, soyez gentil de surveiller le temps de cuisson. Dans trente-cinq minutes, quand vous direz "c'est bon", le dîner sera prêt ! (Il gratifia Berenice de son sourire de citrouille évidée.) C'est si facile. Le plat télévision est une plus belle invention pour les femmes que la télévision elle-même. N'est-ce pas, ma chère ?

— Oh ! assurément, répondit gaiement Berenice.

— Écoutez voir, monsieur Debierue, dis-je en prenant mon Polaroid sur le bar. Je sais que c'est beaucoup demander, à vos yeux du moins, mais j'ai apporté cet appareil Polaroid ; vous pouvez voir les clichés au bout d'une dizaine de secondes. En attendant que le dîner soit prêt, permettez-moi de prendre quelques photos de vous, jusqu'à ce qu'il y en ait une qui vous convienne ; vous pourrez déchirer les autres. Vous êtes d'accord ?

— Une photo en dix secondes seulement ?

— Oui, c'est tout. Quinze secondes peut-être à l'intérieur si l'on veut un peu plus de contraste.

Il fronça légèrement les sourcils en tirant sur sa moustache blanche.

— Je n'ai pas taillé ma barbe...

— C'est sans importance. Ça ne se voit pas sur une photo en noir et blanc, l'assurai-je imprudemment.

Il hésita. Son regard était méfiant, mais je le sentais fléchir.

— Dois-je mettre une cravate ?

— Non, pas pour une photo décontractée, dis-je avant qu'il ne change d'avis.

Le prenant par le bras, je le conduisis devant la table basse. Je pris le numéro du *Miami Herald*, le feuilletai à la recherche des petites annonces, dépliai le journal et lui fourrai entre les mains.

— Voilà, comme ça. Ouvrez le journal et faites semblant de le lire. Vous pouvez sourire si vous en avez envie, mais ce n'est pas une obligation.

Légèrement intimidé, le vieil homme suivit mes directives simples. Après avoir fait le point sur lui et réglé l'appareil sur la position "sombre", je lui demandai de baisser un peu les bras pour être sûr qu'on voie bien son visage et sa barbe sur la photo. Le bandeau du *Miami Herald* et des petites annonces apparaissaient tous les deux dans le viseur. Je m'approchai et lui pris la main.

— Maintenant, dis-je, ne bougez plus et surtout ne levez pas la tête pour me regarder. Je vais prendre la photo.

C'était le moment ou jamais de saisir ma chance préméditée ; je savais que je n'aurais pas d'autre occasion. Je feignis une toux bruyante afin de couvrir le petit déclic de mon Dunhill et je mis le feu en bas du journal. Une seconde plus tard, deux mètres plus loin, je regardais à travers le viseur. Le flash se déclencha et j'attendis une fraction de seconde pour déclencher l'obturateur, quand les flammes dévorèrent le journal et que Debierue le lâcha avec un cri d'étonnement. Berenice qui avait observé la scène avec des yeux exorbités, la main droite plaquée sur la bouche, se précipita en poussant des cris aigus pour piétiner le journal enflammé. Je vins à son secours ; quelques secondes suffirent à étouffer les flammes sur le sol de mosaïque.

Je m'attendais à une réaction de colère de la part de Debierue, mais il était simplement hébété.

— Pourquoi avez-vous mis le feu au journal ? demanda-t-il avec douceur. Je ne comprends pas.

Il regarda autour de lui d'un air ébahi, tandis que les morceaux de journal carbonisés emportés par la légère brise qui soufflait à travers la porte à jalousie voltigeaient sur le sol immaculé.

Je levai l'index en souriant.

— Attendez. Donnez-moi dix secondes et vous allez voir.

L'excitation me rendait fébrile, mais je pris mon temps pour tirer délicatement la bande de papier qui déclenchait le processus de développement et, pour ne rien laisser au hasard, je gardai les yeux fixés sur la trotteuse de ma montre afin de laisser agir le révélateur pendant douze secondes très exactement.

Excité comme un gosse, le vieil artiste vint se coller contre moi tandis que j'ouvrais le dos de l'appareil pour extraire la photo. Quand je retournai la photo sur le comptoir, son éclat de rire discordant et joyeux me fit sursauter.

— N'y touchez pas ! m'écriai-je en faisant glisser la photo hors de portée de ses doigts avides. Je dois d'abord la fixer.

Je redressai la photo sur le bord du comptoir et la badigeonnai de huit coups de fixateur collant. C'était la meilleure photo, la plus réussie incontestablement, que j'aie jamais prise.

Parfaitement cadré, le vieil homme affichait son beau sourire malin et contagieux. Il semblait lire les petites annonces du *Herald* comme s'il s'en fichait totalement. Son visage était empreint d'une grande sérénité, ses rides profondes se découpaient avec netteté, aussi noires que de l'encre de Chine. Il ignorait que le journal était en train de brûler au moment où j'avais pris la photo, mais tous ceux qui verraient le cliché ne pourraient le deviner. Toute la partie inférieure du journal était enflammée. Aucun mannequin professionnel n'aurait pu poser en connaissance de cause avec entre les mains un journal en train de brûler sans qu'un infime tiraillement d'inquiétude n'apparaisse sur son visage. Mais le vieux peintre, avec ses jambes décharnées qu'on apercevait sous les flammes, son visage affable et innocent et son merveilleux sourire qui rayonnait à travers sa barbe blanche duveteuse, semblait aussi détendu qu'un homme qui vient de passer un après-midi paisible aux bains turcs.

Debierue me regarda fixer la photo, sans cesser toutefois de tendre la main avec impatience. Je la protégeai avec mon bras pour lui laisser le temps de sécher.

— Laissez-moi voir, dit-il comme un enfant.

— Si vous y touchez maintenant, expliquai-je patiemment, vous allez mettre vos empreintes et la photo sera fichue.

— Très bien, monsieur Figueras, fit-il avec bonhomie. Je veux cette photo. C'est la "surréalité"^[1] la plus formidable que j'aie jamais vue !

Son exubérance n'avait d'égale que la mienne.

— D'accord, je vous la donne, dis-je joyeusement. Dès mon retour à New York, je vous en enverrai cinquante exemplaires si vous voulez, plus un exemplaire pour chacun de vos amis sur votre liste d'adresses.

3

Dès que Debierue m'accorda l'autorisation de conserver et de publier cette photo, je m'empressai d'aller chercher dans la boîte à gants de ma voiture un des formulaires types d'autorisation de publier de notre magazine. Ce formulaire ronéotypé (les magazines à fort tirage les font imprimer) n'est qu'un simple accord de publication entre le sujet photographié et le magazine destiné à protéger les deux parties. Il n'y a rien de sournois dans une autorisation de ce type. Debierue savait lire l'anglais, bien évidemment, mais les tournures juridiques employées dans le document m'obligèrent à lui expliquer en détail les termes de ce fichu contrat avant qu'il n'accepte de le signer. Debierue n'était ni stupide ni entêté. Il croyait naïvement que son accord verbal suffisait.

Du fait de cette discussion, le repas fut prêt avant même qu'on s'en aperçoive. J'avais oublié de regarder ma montre ; ce fut Berenice qui entendit et reconnut la sonnerie discrète du minuteur du four.

C'était presque agréable sous la véranda vitrée. Une brise légère se leva, et malgré la chaleur du vent, nous étions relativement bien, assis à la nuit tombante, autour de la table de jeu éclairée par des bougies, pour déguster nos pitoyables repas télé.

Ces plats avaient été achetés par l'employée noire qui venait chaque mercredi s'occuper du linge sale du vieil homme et faire son ménage. Elle lui faisait également ses courses pour toute la semaine. Nul doute qu'en achetant ces repas télé bon marché, elle se sucrait sur l'argent des commissions. Je m'abstins de le faire remarquer à Debierue, mais je discutai avec lui des différentes marques (la grande illusion des marques), et dressai une liste brève des produits surgelés auxquels il pouvait se fier. Il croyait à tort que les aliments surgelés étaient meilleurs, d'une certaine façon, que les produits frais. Berenice entreprit, sans enthousiasme, de le

persuader du contraire, mais quand elle me vit secouer la tête, elle embraya sur le sujet des vins locaux. Debierue se méfiait des vins californiens, alors j'ajoutai quelques crus de la Napa Valley à ma liste de produits surgelés, et il promit de les goûter. Hormis l'eau du robinet, comme les vins français étaient trop chers, il ne buvait que du jus d'orange surgelé.

La Gold Coast, sur une trentaine de kilomètres à l'intérieur des terres, de Jupiter au sud de l'État jusqu'à Key Largo, possède un climat tropical, et non *subtropical* comme beaucoup de gens le croient à tort. Le climat tropical résulte de la chaleur du Gulf Stream qui passe à moins de dix kilomètres des côtes. Il y a très peu de différence entre le climat de Miami et celui de Saïgon. La maison de Debierue, construite sur un banc de sable, avec un marais et les Everglades en guise de jardin, était d'une humidité déprimante. Après avoir mangé la dinde sèche, j'avais l'impression d'avoir la bouche déshydratée, et j'avais beau boire, je n'arrivais pas à irriguer ma gorge. Alors que je me versais un autre verre de jus d'orange (mon quatrième), je sentis naître une certaine inquiétude ou impatience chez le vieil homme. À force d'être invité dans les dîners, j'ai appris à discerner les signes de lassitude chez mes hôtes.

Le ciel s'était assombri, passant du bleu ecchymose au violet gentiane ; il était à peine plus de six heures et demie, beaucoup trop tôt pour qu'il aille se coucher, mais même Berenice qui ne possédait pas un grand sens de l'observation, remarqua la soudaine nervosité du vieux peintre. Elle me fit un clin d'œil de l'autre côté de la table, tapota sa montre d'un air entendu, et m'adressa un bref haussement d'épaules comique. J'acquiesçai et reculai ma chaise.

— Ce fut un plaisir, monsieur Debierue, ce dîner aux chandelles, mentis-je poliment. Malheureusement, je suis attendu ce soir à Palm Beach ; nous devons repartir.

— Bien sûr, répondit-il en se levant. Mais je vous en prie, restez assis encore quelques instants. Je suis déjà en retard pour me préparer. Je dois aller au cinéma ce soir. Je dois aller au cinéma tous les soirs, ajouta-t-il en guise d'explication. Et il faut que je me change.

— Au cinéma ? répétai-je bêtement.

Son visage s'éclaira et il se frotta vivement les mains.

— Oui, peut-être que vous ne l'avez pas aperçu en venant... le Dixie drive-in Movie Theater... (Il indiqua la direction générale du drive-in.) Ce soir, ils passent trois films ; deux avec les Bowery Boys et une histoire de

loup-garou. Et avant les grands films, il y a toujours deux, parfois trois dessins animés. Le premier long métrage de ce soir s'intitule *Les Bowery Boys contre Frankenstein*, épatant hein ? Si vous aviez la gentillesse de m'y conduire...

— Certainement, répondis-je aussitôt. Je serai ravi de vous y emmener en voiture.

— Le plus amusant (Debierue gloussa à l'évocation de ce souvenir), c'était mon ignorance. Au début que j'étais ici, je me promenais un soir et j'ai vu les voitures rentrer dans le cinéma. Ignorant des coutumes américaines, je croyais qu'il fallait posséder une voiture pour entrer au cinéma. C'était la première fois de ma vie que je voyais un drive-in, alors je me suis dit : "Pourquoi ne pas aller voir le directeur et lui demander la permission d'entrer ?" J'ai discuté avec le directeur, M. Albert Price. Il m'a laissé entrer et il m'a même donné la carte d'or de membre du troisième âge.

Debierue sortit, non sans mal, son portefeuille de sa poche revolver et exhiba avec fierté la carte qui lui accordait un rabais de 15 % sur le prix du ticket. La carte était établie au nom de Eugene V. Debs.

— C'est très gentil, dit Berenice avec un sourire.

— Mr. Price est un homme très gentil, dit Debierue en rangeant soigneusement la carte dans son portefeuille en vachette. Il y a de très bonnes places devant le snack-bar. Les parents qui viennent en voiture envoient parfois leurs enfants s'asseoir là ; ces places sont également destinées aux spectateurs qui n'ont pas de voiture, comme me l'a expliqué Mr. Price. Plus loin sur la droite, il y a le toboggan et de petites balançoires, l'aire de jeux pour les enfants qui en ont assez de regarder les films. J'aime les enfants – je suis français – mais les plus petits commencent à faire trop de bruit en jouant quand les dessins animés sont terminés. C'est bon pour les parents qui sont dans leurs voitures avec les haut-parleurs, mais pas pour moi. Il y a trop de bruit. Mr. Price et moi sommes devenus de bons amis et chaque soir, il me garde un siège avec des écouteurs spéciaux. Avec ça, j'entends juste le film et je n'entends plus les enfants.

Je souris.

— Vous comprenez l'anglais américain comme le parlent les Bowery Boys ?

— Non, pas toujours, répondit-il avec gravité. Mais ça n'a pas d'importance. Ces Bowery Boys sont de merveilleux comédiens, des

acteurs surréalistes, vous ne trouvez pas ? J'aime bien Mr. Huntz. Il est très drôle. La semaine dernière, ils ont passé trois films le même soir avec le couple bourgeois dans leur nouvelle maison, Papa et Maman Kettle. Je les aime beaucoup ceux-là, John Wayne aussi. (Il secoua les doigts comme s'il s'était brûlé grièvement sur une cuisinière.) Oh ! oh ! C'est un sacré dur lui, hein ?

— Oui, sans aucun doute. Une fois de plus, vous me surprenez, monsieur Debierue. J'étais loin de me douter que vous étiez un fan de cinéma.

— C'est agréable d'aller au cinéma le soir. (Il haussa les épaules.) Et j'aime bien les cornets de glace avec des raisins secs. Vous aimez ça, vous, les glaces avec des raisins, monsieur Figueras ?

— Ça fait longtemps que je n'en ai pas mangé.

— C'est délicieux. Quinze cents au snack-bar.

— Ça vous fait un sacré trajet à pied jusque là-bas et retour tous les soirs, monsieur Debierue. Puisque vous n'avez jamais vu tous ces vieux films, pourquoi n'achetez-vous pas une télévision ? Ils en passent au moins une demi-douzaine chaque soir et...

— Non, répondit-il avec fermeté, ce n'est pas un bon conseil. Mr. Price m'a expliqué que la télévision faisait mal aux yeux. Le petit écran donne des migraines au bout d'une heure ou deux.

Je m'apprêtais à réfuter cette affirmation, mais je me ravisai et allumai une cigarette. Debierue s'excusa et disparut dans sa chambre. J'écrasai ma cigarette dans l'ersatz de sauce aux canneberges du plat télévision. J'avais la bouche trop sèche pour fumer.

— Tu as des tranquillisants dans ton sac ?

— Non, mais je crois que j'ai un Ritalin.

Berenice dénoua les lanières de son sac et chercha sa boîte à pilules.

— OK. Donne-moi également deux Excidrines pendant que tu y es.

— Je n'ai que du Bufferin.

J'avalai deux Bufferin ainsi que la minuscule pilule de Ritalin et fis passer le tout avec le reste de mon jus d'orange.

— On dirait que les choses vont finir par s'arranger pour nous tout compte fait, murmurai-je.

— Que veux-tu dire ?

— À ton avis ?

Berenice posa sur moi son regard vide qui avait le don de m'exaspérer.

— Je n'en sais rien.

— Laisse tomber. On en reparlera plus tard.

Debierue revint au bout de quelques minutes, vêtu de son “uniforme” de cinéphile. Il avait troqué son polo à manches courtes contre une chemise de soirée à manches longues boutonnée au col et aux poignets. Un pantalon de coutil blanc avait remplacé le short ; il avait rentré les revers dans ses chaussettes blanches et fixé le tout à l’aide de pinces à vélo. Avec ses tennis blanches et son béret bleu marine, il ressemblait au plus vieux membre d’un club de tennis très fermé. Dans la main gauche, il tenait une paire de gants de soudeur en coton. C’était un accoutrement pour le moins insolite mais pratique pour quelqu’un qui est décidé à rester assis pendant six heures dans un drive-in infesté de moustiques.

Debierue verrouilla la porte d’entrée et déposa la clé dans un pot de terre rouge contenant un azalée assoiffé ; il nous suivit jusqu’à la voiture. Berenice prit place entre nous deux, et tandis que je roulais prudemment sur le chemin herbeux pour rejoindre la route, le vieil homme et elle débattirent des moustiques et des meilleurs moyens de les combattre. Son cher Mr. Price possédait un énorme pulvérisateur de fumée monté sur un camion qui faisait le tour du cinéma avant le début de la projection et pendant l’entracte. Debierue devait néanmoins prendre ses gants, car les moustiques se montraient agressifs sur le chemin du retour. Berenice lui recommanda une bombe insecticide nommée Festrol. J’étais écœuré par la banalité de leur conversation. Debierue ne pensait plus qu’à son cinéma, il était trop tard pour lui poser quelques dernières questions sur son travail.

Je me garai dans l’allée à proximité du guichet et fis signe à une voiture de passer. Je tendis à Debierue une de mes cartes de visite professionnelles avec l’adresse et le numéro de téléphone du magazine à New York, et réussis à lui glisser un dernier mot : s’il changeait d’avis au sujet de ses tableaux, il pouvait m’appeler en PCV à n’importe quel moment. Il acquiesça d’un air impatient et, sans jeter un œil à la carte, il la glissa dans sa poche de chemise. Nous échangeâmes une poignée de main, un coup en haut, un coup en bas, Berenice déposa un baiser sur sa barbe, et il descendit de voiture. Le temps que je fasse demi-tour, il avait disparu dans l’obscurité du cinéma. La musique et le rire dément d’un pic-vert emplirent la nuit tout à coup, alors que je m’engageais sur la nationale. Berenice poussa un soupir.

— Qu’y a-t-il ?

— Rien, je réfléchissais. Nous l'avons retardé ; il va être obligé d'attendre l'entracte pour s'offrir son cornet de glace.

— Ouais. C'est dur.

4

Je m'engageai sur le chemin privé de Debierue, m'arrêtai et éteignis les phares. Avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, je me tournai vers Berenice.

— Je vais t'expliquer une chose. Ensuite, si tu as des questions, tu n'as qu'à les poser. Je vais aller jeter un œil sur les toiles de Debierue. Il a dit qu'il en avait peint quelques-unes, et maintenant que je sais qu'il y a des tableaux dans son atelier, je ne peux pas repartir sans en prendre un pour Mr. Cassidy.

— Pourquoi ? Il ne sait pas que ces toiles existent.

— J'ai conclu un marché. Et même si je décide de ne pas prendre de toile, ce qui m'étonnerait, il faut quand même que je les voie. Si tu n'es pas capable de comprendre ça, c'est que tu ne me comprends pas.

— Je comprends, mais c'est dangereux...

— Debierue est au cinéma, il n'y a aucun risque. Il a caché la clé de la maison dans le pot de fleurs sous la véranda. Tu l'as vu faire comme moi, non ?

— Mais la porte de l'atelier est fermée et...

— Je ne veux pas te mêler davantage à cette histoire. Mais je te demande de rester ici au bord de la route, au cas où. Debierue pourrait repenser à la clé et décider soudain de rentrer. Ça m'étonnerait fort, mais au cas où il reviendrait, tu n'as qu'à prendre tes jambes à ton cou pour venir me prévenir. On fichera le camp. OK ?

— Je ne vais pas rester toute seule ici dans le noir ! J'ai peur et il y a plein de moustiques. Je veux t'accompagner !

— Nous perdons du temps. Écoute, que je joue les cambrioleurs, c'est une chose, toi c'est différent... tu es enseignante. Tu n'as rien à craindre en restant ici, quant aux moustiques je suis désolé. Mais si tu as vraiment peur, je te conduis à la première station-service. Tu pourras t'enfermer dans les toilettes pour dames jusqu'à ce que je vienne te chercher.

— Je n'ai pas envie de m'enfermer dans...

— Descends. Je suis pressé d'en finir.

— Laisse-moi tes cigarettes.

Je lui donnai mon paquet à demi entamé et gardai le paquet plein. Berenice descendit de voiture à contrecœur.

— Tu en as pour longtemps ?

— Je n'en sais rien. Ça dépend du nombre de tableaux que je dois examiner.

— Ne fais pas ça, James. Je t'en supplie, ne fais pas ça !

— Pourquoi, bon Dieu ?

— Parce que Debierue ne veut pas, voilà pourquoi !

— Ce n'est pas une raison.

— Je... je ne serai peut-être plus là quand tu reviendras, James.

— Tant mieux ! Comme ça je pourrai dire que tu n'étais pas avec moi ce soir si jamais je me fais prendre et tu n'auras pas d'ennuis.

Tous feux éteints, je m'enfonçai sur le chemin ; je rallumai les phares dès que je fus à l'abri des pins, après le premier tournant. Je n'avais aucune raison valable de laisser Berenice de côté, si ce n'est que je ne voulais pas d'elle. En fait, je n'avais pas de raison rationnelle. Elle avait l'air plutôt pitoyable parmi les herbes hautes sur le bord de la route. Peut-être que je craignais de l'avoir dans les pattes ou de l'entendre jacasser. Quelque chose... Peut-être que quelque chose dans mon inconscient me mettait en garde contre ce que j'allais découvrir. Je m'arrêtai devant la maison. Un instant, j'envisageai de faire demi-tour. Au lieu de cela, je descendis de voiture en laissant les phares allumés.

Dans le ciel nettoyé par la pluie, les quelques étoiles visibles paraissaient encore plus lointaines dans le vide sidéral. La lune n'était pas encore levée, la nuit était d'un noir d'encre. Dans le marais derrière la maison, un alligator mâle solitaire poussait son grondement érotique. Quel environnement piteux et isolé pour un artiste ! J'étais content que le vieux peintre ait un endroit où aller chaque soir, et pas seulement parce que ça me facilitait la tâche. Si je devais vivre seul ici, je serais impatient moi aussi d'aller voir les Bowery Boys et trois dessins animés en couleur.

De toute évidence, Debierue avait l'habitude de "cacher" la clé quand il sortait, sans doute craignait-il de la perdre en allant ou en revenant du drive-in chaque soir. Je doutais qu'il s'imagine que je puisse retourner chez lui en son absence pour me servir illégalement de sa clé. Mais en fait, je n'en savais rien. Mon sentiment de culpabilité, s'il existait, était léger. Je ne me sentais pas plus coupable qu'un cambrioleur professionnel. Un cambrioleur

doit gagner sa vie, et pour voler, il doit d'abord s'introduire par effraction dans la maison où se trouvent les objets dont il veut s'emparer. Je ne voulais aucun mal au vieil artiste. De toute façon, je ne prendrais qu'un seul tableau, Debierue pouvait le refaire. Excepté les impressions visuelles de sa peinture sur mon esprit, et quelques photos, je n'emporterais rien d'autre. Je n'avais aucune raison de me sentir coupable.

Alors comment expliquer cette sécheresse buccale, la stase de ma circulation sanguine, la raideur de mes muscles autour de mon estomac, et l'accélération notable de mon rythme respiratoire ? Ces signes d'angoisse étaient ridicules. Le vieil homme était installé au drive-in avec une paire d'écouteurs collés sur les oreilles, et même s'il me surprenait à l'intérieur de sa maison, le pire qu'il pouvait faire, c'était d'exprimer son désarroi. Il ne pouvait pas me faire mal et je doute qu'il me dénonce à la police. Mais je n'étais qu'un amateur. Jamais je n'étais entré chez quelqu'un par effraction ; j'en conclus que mon angoisse provenait de ce sentiment mélodramatique d'être embarqué dans une aventure romantique. Mais après avoir déverrouillé la porte d'entrée et l'avoir laissée s'ouvrir toute seule vers l'intérieur, je dus rassembler une bonne dose de courage avant d'obliger ma main à se glisser à l'intérieur pour abaisser l'interrupteur du living-room.

La lumière qui filtrait à travers la fenêtre me suffirait à regagner la voiture. J'allai éteindre les phares et me hâtai de regagner la maison muni d'un démonte-pneu et d'un marteau, que j'avais récupérés dans le coffre. Mais ces outils s'avérèrent inutiles.

Le seul obstacle entre moi et l'atelier était le gros cadenas Yale sur la porte. Une fois brisé, Debierue comprendrait forcément que j'étais revenu en son absence. Mais si le vieil artiste craignait de perdre la clé de sa maison, il était peu probable qu'il emporte avec lui au cinéma la clé du cadenas de son atelier.

Allumant les lumières au gré de mes recherches, je me livrai à une inspection rapide et infructueuse de la cuisine avant de me rendre dans la chambre. Deux clés attachées par un petit fil de cuivre étaient posées bien en évidence sur le dessus de la commode. J'ouvris le cadenas, la porte de l'atelier, et abaissai la rangée d'interrupteurs sur le mur. Après quelques clignotements bleu-blanc hésitants, la pièce sans fenêtre, semblable à une boîte, s'illumina d'un éclat intense et glacé. Une douzaine de tubes au néon étaient fixés au plafond par groupes parallèles de trois (deux bleu-blanc et

un jaune). Sous cette lumière froide, je remarquai tout d'abord les récents travaux de maçonnerie à l'emplacement où se trouvaient autrefois deux fenêtres, en dépit de la couche récente d'émail blanc qui recouvrait les murs.

Clignant des yeux pour les habituer à l'éclairage intense, je refermai la porte derrière moi. Mon cœur battant était prêt à recevoir le choc de l'inhabituel, de l'unique, du miraculeux dans le domaine des arts plastiques, mais à la place du vin et du poisson, je ne trouvai même pas du pain et de l'eau.

Il y avait bien des toiles, deux douzaines au moins, et toutes ces toiles virginales avaient la même dimension : 50 × 70. Elles étaient empilées dans des rayonnages en plastique blanc contre le mur à l'ouest. Les rayonnages ressemblaient à ceux qu'on trouve très souvent dans les boutiques de fournitures pour artistes. J'examinai l'une après l'autre chacune de ces toiles d'une blancheur étincelante. Aucune n'avait connu le contact de la peinture ou du fusain.

Un bureau tout neuf couleur gris acier était disposé dans le coin sud-ouest de l'atelier, avec une chaise assortie recouverte de tissus gris clair. Sur le bureau reposaient un bocal contenant des crayons taillés et des stylos à bille, un presse-papiers carré en verre (légèrement grossissant) qui maintenait des lettres, et un joli calendrier de bureau (une création Almanacco Artistico Italiano aux couleurs éclatantes réalisée par Alfieri & Lacroix, Milano). Sans la moindre honte, je lus les deux lettres qui se trouvaient sous le presse-papiers. La première, qui émanait d'une agence de coupures de presse parisienne, affirmait que le nom de Debierue était mentionné à deux reprises dans la préface d'une nouvelle collection illustrée sur l'histoire de l'art, mais étant donné que l'ouvrage coûtait très cher, le directeur de l'agence avait écrit à l'éditeur afin de réclamer un exemplaire pour Debierue. Il le lui enverrait dès qu'il le recevrait, s'il le recevait. La lettre s'accompagnait d'un article de *Paris Soir*, le compte rendu anonyme d'une rétrospective Man Ray organisée à Paris ; Debierue y était mentionné, ainsi qu'une douzaine d'autres artistes, des dadaïstes qui avaient connu Man Ray dans les années 20.

Debierue avait répondu au directeur de l'agence d'une écriture cursive renversée, véritables pattes de mouche si microscopiques qu'il avait dû rédiger sa lettre à l'aide du presse-papiers grossissant. Il demandait simplement au directeur de ne pas lui envoyer l'ouvrage s'il recevait un

exemplaire gratuit, et de ne pas l'acheter s'il n'en recevait pas. Excepté le nom de Debierue (les minuscules lettres de bas de casse du "e" au "e" étaient toutes contenues dans un gros "D" majuscule), il n'y avait aucune formule de politesse. Debierue possédait une signature unique. Je pliai la lettre et la glissai dans la poche de poitrine de ma veste de combat.

Je fouillai les tiroirs ouverts du bureau, sans rien trouver qui puisse éveiller mon intérêt, excepté un album de coupures de journaux. L'album de 25 cm sur 30, avec une reliure en carton gris, n'était même pas rempli à moitié ; les coupures de journaux, de la première à la dernière, couvraient une période de dix-huit mois. La plupart des articles les plus anciens concernaient l'incendie qui avait ravagé sa villa ; des récits similaires dans différents journaux. Les coupures plus récentes étaient également plus brèves, comme la simple mention de son nom dans l'article sur Man Ray. Les objets contenus dans les autres tiroirs étaient ceux qu'on s'attend à trouver. Petit matériel de bureau, des timbres, de la colle, des papiers divers dans des enveloppes bulle ; seul élément insolite : l'ordre méticuleux si peu fréquent dans les tiroirs d'un bureau.

Une bibliothèque à deux étagères en imitation noyer à côté du bureau contenait une trentaine de livres. Des livres de poche en majorité, cinq romans policiers de la Série Noire, trois Simenon et deux Chester Himes, les *Pensées* de Pascal, *De Caligari à Hitler*, *Godard par Godard*, un exemplaire dédié du *Proust* de Samuel Beckett, et plusieurs romans en livre de poche d'auteurs français dont je n'avais jamais entendu parler. Les livres reliés avaient tous beaucoup servi. Un énorme dictionnaire français-anglais et un autre français-allemand, un exemplaire en lambeaux de *Heidi* (en allemand), une édition en deux volumes dans un coffret de *Le Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer (également en allemand), *Les Fleurs du mal*, et un exemplaire dédié du *Debierue* d'August Hauptmann. Je refoulai mon envie de voler l'exemplaire dédié du *Proust* de Beckett, le seul livre que je convoitais dans la petite bibliothèque, et je griffonnai la liste des ouvrages dans mon carnet.

Outre les livres, il y avait là plusieurs piles bien ordonnées de magazines d'art, parmi lesquels *Fine Arts : The Americas*, tous classés par ordre chronologique, les numéros les plus récents sur le dessus des piles, le long du mur. Je songeai un instant à feuilleter les revues dans l'espoir d'y trouver des dessins, mais un homme aussi ordonné que Debierue n'avait aucune raison de cacher des croquis entre des pages de magazines.

Au centre de l'atelier se trouvait une table de travail en érable (dans les catalogues d'ameublement, on appelle ça des tables "d'époque coloniale") qui supportait, dans une disposition minutieuse, un pot en terre cuite contenant des pinceaux en poils de chameau tout neufs de différentes tailles, quatre paquets de fusains entourés d'un élastique, quatre bidons d'un litre d'huile de lin et quatre bidons de térébenthine dont aucun n'était ouvert et une longue rangée de gros tubes de peinture à l'huile couvrant presque toutes les couleurs du spectre.

Il y avait au moins une centaine de tubes de peinture à l'huile de couleur et trois tubes de blanc de zinc. Aucun de ces tubes n'avait été ouvert ni pressé. Il y avait également une plaque de verre carrée d'environ 25 × 25, une palette de peintre en chêne patiné, une paire de gants blancs (taille 9 1/2) un double-décimètre en cuivre, un couteau à palette, une boîte non ouverte de crayons de couleur, et une petite pile de chiffons blancs et propres. Il y avait encore d'autres ustensiles d'artiste inutilisés, mais face à cette table de travail si bien rangée, on avait la terrible impression de se trouver dans un magasin de fournitures pour artistes.

Près de la table de travail se trouvait un chevalet en bois brut et un grand tabouret de cuisine en fer blanc émaillé. Une toile vierge de 50 × 70 reposait sur le chevalet. Abasourdi, avec une sensation de nausée au creux de l'estomac, je grimpai sur le tabouret haut disposé face au chevalet et j'allumai une cigarette. Un filament d'argent solitaire, le fil d'une araignée, scintillant dans la lumière éclatante des néons qui inondait la pièce, pendait du coin droit de la toile jusqu'au sol. L'araignée qui avait laissé cette preuve de son passage avait disparu.

Excepté une profonde torpeur, mon esprit était trop hébété pour une réaction contiguë d'aucune sorte. Je ne pouvais ni rire ni pleurer. Pendant plusieurs minutes, je fus incapable de formuler la moindre pensée cohérente, jusqu'à ce que ma cigarette me brûle les doigts et même alors, je me souviens de l'avoir regardée bêtement pendant une seconde ou deux avant de la lâcher.

Aujourd'hui encore, la vision de l'atelier pitoyable et aseptisé de Debierue est aussi présente à mon esprit que si j'étais assis sur ce tabouret métallique inconfortable.

Je m'attendais à quelque chose, mais pas au Néant.

Je m'attendais presque à tout, mais pas au Néant.

Préparé à voir et à juger, mon esprit ne pouvait se défaire de son désir de perception et accepter cette volonté non satisfaite de peindre qu'il découvrait.

J'étais face à un Néant qualifié, un Néant d'un désespoir si profond que je ne pouvais être absous de ma responsabilité esthétique – un Néant sans espoir, un non-Néant – et pourtant, bien que j'aie devant les yeux la preuve d'un dévouement à l'expression artistique d'une ampleur inflexible dans ses sous-entendus, mon esprit – au début du moins – refusa obstinément d'admettre l'évidence.

Il fallait que je réfléchisse.

La synecdoque entre le lieu et la personne était indéniable. Un artiste possède un atelier ; Debierue possédait un atelier ; donc Debierue était un artiste.

Ici, avec une alacrité implacable, Debierue restait assis chaque jour dans la préparation infructueuse d'un tableau qu'il ne peindrait jamais, dans l'attente d'aventures picturales qui ne surviendraient jamais. L'attente. L'attente incroyablement patiente qu'une idée se matérialise, qu'une seule idée puisse être transférée sur la toile apprêtée, mais aucune idée ne venait jamais. Jamais.

Debierue travaillait quatre heures par jour, prétendait-il ; c'est-à-dire qu'il restait assis sur son tabouret à contempler une toile vierge de huit heures du matin à midi, chaque jour, sept jours par semaine, attendant qu'une idée vienne. Chaque jour ! À cet instant précis, je compris, en dépit de toutes les preuves du contraire, documentées et publiées, qu'il ne souffrait pas seulement d'un soi-disant manque d'inspiration passager, d'une incapacité temporaire à peindre depuis son installation en Floride. Sans aucune autre preuve (mes yeux étaient des témoins suffisants, ainsi que mon intuition critique exercée), je compris que Jacques Debierue n'avait jamais eu une idée picturale et qu'il n'avait jamais peint aucun tableau de toute sa vie !

Debierue était esclave de l'espoir. Il n'avait jamais accepté le fait qu'il était incapable de peindre. Mais chaque jour il affrontait l'esclavage de la tentative de peindre, et l'échec quotidien qui en découlait. Et après chaque jour d'échec, il était anéanti, avant de renaître le lendemain ; chaque jour apportait avec lui une nouvelle chance, une nouvelle possibilité. Où trouvait-il la volonté d'affronter cette mort quotidienne, cet esclavage vain de l'espoir ? Il avait consacré sa vie au Néant.

L'ignorance la plus primitive de l'homme ne peut demeurer totalement négative... du moins l'avais-je toujours cru. Les formes et le spectre des couleurs, les bruits qu'un individu fait avec sa bouche, les milliers de perceptions visuelles et sonores quotidiennes envahissent nos sens à chaque instant, consciemment et inconsciemment. Et toutes ces visions, ces bruits – le toucher aussi, évidemment – réclament une interprétation artistique. Conscient de cette vérité naturelle et primordiale, je savais que Debierue, être humain intelligent et sensible, avait sans doute eu des centaines, que dis-je, des milliers d'idées de tableaux durant ces années innombrables où il était resté assis devant une toile vierge. Mais ces idées demeuraient inexprimées, enfermées à l'intérieur de sa tête, privées de représentation graphique car il avait peur de les libérer. Il avait peur de prendre un risque, il était incapable d'affronter l'éventualité – éventualité précise – d'un échec. Sa crainte de l'échec n'avait rien à voir avec l'opinion des autres sur son travail. Il redoutait ce que lui, Debierue, l'Artiste, pourrait penser du travail achevé. Quand un artiste s'exprime et échoue, quand il s'engage dans un acte d'expression par l'action et découvre qu'il n'a pas réussi, qu'il est incapable de réussir, qu'il ne pourra jamais capturer sur la toile ce qu'il voit si clairement dans son esprit, il comprend irrévocablement qu'il est un artiste raté.

Alors, pourquoi peindre ? En fait, comment peut-il peindre ?

Combien de fois Debierue s'était-il penché en avant, la main tendue timidement vers la toile vierge devant lui, un morceau effrité de fusain entre ses doigts tremblants ? Combien de fois ? Avec le chef-d'œuvre achevé, vernis et lumineux qui étincelait aux cimes de son esprit fébrile... pour finalement retenir sa main au dernier moment, le bout du fusain à quelques millimètres seulement de la toile vierge ?

— Non ! Non ! Non ! Pas encore !

Le message neural affolé circulait à toute vitesse le long du neurone moteur de son bras tendu (franchissant les jonctions synaptiques) et, au dernier moment, la main tremblante se reculait brusquement. La toile vierge, en sursis jusqu'au lendemain, demeurerait inviolée encore une fois.

Encore une journée de passée, encore une matinée de projet non accompli et inéprouvé, mais quelle différence ? Quelle importance, à midi, du moment qu'il avait retardé, remis à demain, reporté l'exécution de l'idée médiocre qui lui était venue aujourd'hui, alors qu'il en aurait une bien meilleure demain ? S'il ne se prouvait pas aujourd'hui qu'il était capable de

peindre l'image qui occupait son esprit, ou qu'il en était incapable, il restait un brin de consolation. Et d'espoir.

La foi dans son talent inédit offrait un continuum.

Pourquoi pas ? Est-ce qu'il n'essayait pas ? Si. N'était-il pas un artiste consciencieux ? Si. Lui arrivait-il de ne pas accomplir son temps de travail quotidien ? Non. N'était-il pas fidèle à l'effort soutenu de concentration mentale, fervente et douloureuse ? À la souffrance de la création ? Si, si et mille fois si.

Et qui sait ? Ce jour pourrait venir bientôt, demain peut-être ! Ce jour éclatant où il aurait une idée de tableau, une idée si puissante, si énorme par son envergure et sa conception, que son pinceau chargé de peinture ne pourrait plus être tenu à l'écart de la toile ! Il peindrait enfin, et un chef-d'œuvre pictural verrait le jour, accouché, créé, un tableau qui vivrait à jamais dans le cœur des hommes !

Durant toute notre existence nous nous protégeons d'innombrables vérités blessantes en jouant les aveugles ici, ignorant ce quelque chose qui essaye d'attirer notre attention aux limites de notre vision périphérique, en faisant les myopes là, acceptant avec un peu trop d'empressement l'explication la plus simple, et en plissant en permanence les yeux pour nous protéger de la lumière violente. Emerson a écrit quelque part que même un cadavre est beau si on l'éclaire suffisamment.

Mais ce sont des conneries.

Trop de lumière est synonyme de vérité insupportable, et trop de lumière fidèle brûle les yeux d'un homme et entraîne une cécité. L'aveugle ne peut que sentir la merde de sa vie, et les bruits qui lui parviennent sont des putréfactions cacophoniques. Sans la vue, la terrible beauté de la vie est irrévocablement perdue. Perdue !

Et tandis que je songeais à toutes les visions perdues de Debierue qui n'apparaîtraient jamais sur la toile pour le plus grand plaisir de mes yeux, des larmes brûlantes coulèrent sur mes joues.

1. En français dans le texte.

Troisième partie

Si une chose était compréhensible,
elle serait incommunicable.

OceanofPDF.com

1

Je pris mon temps.

Ce que j'avais à faire devait être fait correctement ou bien pas du tout. Maintenant que je m'étais lancé, bien que mon inquiétude pour Berenice (qui m'attendait, effrayée, dans les herbes hautes au bord de la route) n'ait pas diminué, il aurait été imprudent de se précipiter. Je risquais de négliger un détail important.

Je cherchai de la ficelle et du papier d'emballage dans la cuisine, mais ne trouvai ni l'une ni l'autre. Il y avait bien des journaux, mais ce n'était pas facile d'envelopper une toile dans du papier journal sans ficelle pour attacher le paquet. J'avisai de grands sacs d'épicerie en papier brun sous l'évier ; j'en rapportai un dans l'atelier pour y déposer tout le matériel de peinture dont j'aurais besoin. Je pris ensuite un drap propre dans l'armoire à linge du couloir et m'en servis pour envelopper une des toiles vierges rangées dans les rayonnages en plastique. Je remplis le sac en papier de plusieurs pinceaux en poil de chameau, d'un bidon de térébenthine, un autre d'huile de lin, et d'une demi-douzaine de tubes de peinture à l'huile. Avec uniquement du rouge de cadmium, du jaune de chrome, du bleu de Prusse, et du blanc de zinc, je peux obtenir presque toutes les couleurs que je désire (j'avais appris cela lors de mon premier cours de peinture à l'huile grâce à un professeur tyrannique qui, à défaut d'autre chose, nous avait enseigné à mélanger les couleurs primaires). J'ajoutai également des tubes de terre de Sienne brûlée et de noir, très utiles pour rendre le teint de la peau si jamais des personnages apparaissaient sur la toile (à cet instant, je n'avais aucune idée de composition en tête, rien que des tourbillons nébuleux et multicolores qui flottaient dans mon esprit). Le couteau à palette pouvait servir également ; je le mis dans le sac, en revanche, je laissai la superbe palette. Elle était trop luxueuse et on risquait de la reconnaître ; je ne voulais pas être pris avec cet objet en ma possession.

Évidemment, on pouvait acheter ce matériel de peinture n'importe où, ainsi que la toile apprêtée de 50 × 70, mais j'avais besoin du matériel de Debierue au cas où l'authenticité du tableau serait remise en question. Mr. Cassidy qui avait tout acheté pour Debierue possédait sans aucun doute une facture du magasin de fournitures pour artistes avec la liste du matériel

et les marques, et Rex Art aussi. J'avais l'esprit en ébullition, mais je demeurais suffisamment lucide pour savoir que le tableau serait examiné à la loupe... s'il était peint et exposé un jour.

J'allai déposer la toile enveloppée, le sac de fournitures, le marteau et le démonte-pneu dans le coffre de la voiture avant de retourner dans l'atelier.

Je rencontrai quelques difficultés pour allumer le feu. La térébenthine est inflammable, très inflammable même ; j'eus du mal malgré tout à l'enflammer et l'empêcher de s'éteindre ensuite. Finalement, je dus prendre les restes du *Miami Herald*, faire une boule de chaque feuille, et imbiber partiellement les chiffons de térébenthine, avant d'obtenir une belle flambée sous la table "d'époque coloniale".

Une fois pris, le feu brûla magnifiquement. Je versai la quasi-totalité du dernier bidon sur la porte de l'atelier et aspergeai le brasier sous la table avec le reste de térébenthine. Puis je jetai toutes les toiles vierges dans le feu et sortis de l'atelier à reculons. Afin de créer un courant d'air pour attiser les flammes, je laissai la porte de l'atelier et la porte d'entrée ouvertes. Qu'importe que toute la maison brûle. L'important, c'était de retrouver un atelier carbonisé dont il ne reste que les quatre murs. Il ne devait plus y avoir aucune trace du moindre tableau ; heureusement, les toiles badigeonnées de blanc de céruse se consumaient rapidement en crépitant.

Satisfait, j'éteignis les lumières du living-room et de la cuisine et remontai en voiture. Lorsque j'atteignis la nationale, Berenice avait disparu. Je criai deux fois son nom ; un instant, la panique m'envahit. Avait-elle fait du stop pour rentrer à Palm Beach ? Si elle levait le pouce au bord de la route, le premier routier qui la voyait s'arrêterait pour la faire monter. Je réussis à me calmer en me mettant à la place de Berenice ; au lieu de tourner à gauche vers Palm Beach, je pris la direction du drive-in et je la vis qui m'attendait à l'entrée de l'allée de graviers, à proximité de l'enseigne bien éclairée.

— Tu en as mis du temps. (Sa voix n'exprimait aucune colère. Elle était trop soulagée de me voir, trop heureuse de se retrouver dans la voiture.) Je commençais à croire que tu ne reviendrais pas.

— Désolé. Ça m'a pris plus longtemps que prévu.

— Tu as vo... pris un tableau ?

— Ouais.

— Comment ils sont ? Les tableaux ?

— Je vais passer par l’U.S. One. Il y a trop de poids lourds sur la Sept.

— Combien de temps il va mettre, à ton avis, pour s’apercevoir de la disparition du tableau ?

— Il faut que je rentre à New York, Berenice. Ce soir. Dès que nous serons arrivés à l’appartement, je fais ma valise. Toi, tes affaires sont déjà prêtes, en fait ; je peux te déposer à l’aéroport. Ou si tu préfères, tu peux rester encore quelques jours. Le loyer est payé jusqu’à la fin du mois...

— Si tu rentres à New York, je t’accompagne !

— Pour quoi faire ? Tu as signé un contrat d’un an avec le lycée, il faut que tu retournes enseigner, non ? D’ailleurs, je serai très occupé à New York. Je n’aurai pas une minute à te consacrer. D’abord, il faut que j’écrive l’article sur Debierue, ça urge maintenant. Ensuite, je dois trouver un endroit où crêcher. Le type à qui je sous-loue mon appart a payé jusqu’au mois prochain. Et je suis presque fauché, je vais devoir emprunter de l’argent, et...

— L’argent, ce n’est pas un problème, James. J’ai presque cinq cents dollars en traveller’s, et plus de cinq mille dollars sur mon compte-épargne. Je veux remonter à New York avec toi.

— OK, fis-je à contrecœur, mais il faudra que tu m’aides à conduire.

— Attention ! hurla-t-elle d’une voix perçante. Cette voiture n’a qu’un seul phare !

— Ce n’est pas ce que je voulais dire, Berenice. Je veux qu’on se relaie au volant jusqu’à New York pour gagner du temps.

— J’avais compris, figure-toi. Mais tu aurais pu croire qu’il s’agissait d’une moto. On peut se relayer toutes les deux heures, si tu veux.

— Non. Quand je serai fatigué, on changera.

— OK. Comment vas-tu faire pour récupérer tes vingt dollars ?

— Quels vingt dollars ?

— La caution de la compagnie d’électricité. Si on part ce soir, ils ne pourront pas venir couper l’électricité et tu ne pourras pas récupérer ta caution.

— J’en sais rien, bordel ! Je demanderai à la gardienne de s’en charger et de m’envoyer l’argent. Ils déduiront ce que je leur dois de toute façon. Je t’en prie, Berenice, j’essaye de réfléchir. J’ai déjà suffisamment de choses en tête, sans en plus écouter tes petits problèmes domestiques ; ton manque de logique me rend dingue !

— Je suis désolée.

— Moi aussi. Nous sommes tous les deux désolés, alors taisons-nous.

— D'accord. Je ne dirai plus rien.

— Tais-toi pour l'amour du ciel !

Berenice déglutit, ferma sa bouche pulpeuse et plissa les lèvres dans une moue compassée. Regardant droit devant elle à travers le pare-brise, elle triturerait ses gants entre ses genoux. Je lui avais crié après, certes, mais dans ma fébrilité j'avais, en quelque sorte, consenti à l'emmener avec moi à New York. C'était bien la dernière de mes intentions. Il me faudrait au moins deux jours, peut-être trois, pour écrire l'article sur Debierue ; et il fallait que je m'occupe du tableau pour Mr. Cassidy. Ce n'était pas une tâche que je pouvais confier à quelqu'un d'autre, bien que je connaisse une douzaine de peintres à New York qui auraient été capables de peindre sur une toile tout ce que je leur demandais, avec un résultat digne d'un professionnel.

Je ne pouvais faire confiance à personne. C'était une chose que je devais faire moi-même afin de coller à la "période américaine" de Debierue – pour l'instant je forgeai le titre de mon article : "Debierue : la période coloniale américaine". C'était bien meilleur que mon titre précédent, en outre le terme "colonial" (l'idée avait dû m'être donnée par la table de travail dans l'atelier) me fournirait un tremplin pour générer des idées par association.

Restait le problème de Berenice, et de ce que j'allais faire d'elle. N'était-il pas préférable tout compte fait de l'avoir ici auprès de moi, plutôt que de la lâcher dans la nature où elle risquait d'apprendre la nouvelle de l'incendie dans les journaux, ou dans un bulletin d'information ? Dans combien de temps la nouvelle serait-elle connue ? Debierue téléphonerait-il à Mr. Cassidy pour le mettre au courant ? Cela dépendrait sans doute de l'ampleur des dégâts, mais Cassidy était la seule personne que pouvait contacter Debierue, et je pouvais faire confiance à Cassidy pour prendre la décision qui s'imposait. Il pouvait prévenir les médias, mais ce n'était pas certain. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il chercherait à savoir si j'avais réussi à récupérer une toile avant que le feu ne se déclare. Et même si Cassidy me suspectait d'avoir mis le feu moi-même, il n'avait aucune preuve, et il se foutait complètement des autres "tableaux" détruits dans l'incendie du moment qu'il avait le sien.

Je disposais encore de trois heures environ, quatre peut-être, pour contacter Cassidy avant que Debierue ne découvre le sinistre et parvienne à le joindre.

Et Berenice ? Mieux valait la garder auprès de moi. Pour l'instant du moins. Une fois arrivés à New York, je pourrais l'installer dans un hôtel pendant quelques jours, le temps de finir ce que j'avais à faire, ensuite nous pourrions élaborer une sorte de compromis. Le mieux (je réglerais les détails plus tard), serait qu'elle retourne à Duluth pour y enseigner jusqu'aux grandes vacances. De cette façon, "nous pourrions réfléchir à ce que nous éprouvons réellement l'un pour l'autre, avec le recul nécessaire, sans que la passion n'intervienne, et si nous sentons que nous nous aimons toujours, véritablement, que notre attirance n'est pas seulement physique, alors nous pourrions trouver une sorte d'accord de vie commune quand nous nous retrouverons à New York – ou ailleurs – pendant ses deux mois de vacances estivales."

Voilà une idée à creuser, songeai-je, mais tant que je n'avais pas le temps d'y réfléchir, Berenice pouvait rester avec moi pour le trajet. Il me faudrait discuter pendant des heures pour réussir à me débarrasser d'elle maintenant, et je n'avais pas de temps à perdre en polémiques alors que je devais concentrer toutes mes facultés sur Debierue, sa période "coloniale américaine", son tableau, et le contenu de mon article.

J'empruntai le pont de Lake Worth pour récupérer l'A1A et pénétrer dans Palm Beach par la pointe sud de l'île. Berenice s'agita sur son siège tout à coup.

— Tu sais qu'on roule depuis quarante-cinq minutes, et tu n'as pas dit un seul mot ?

— Entrouvre ton déflecteur, mon chou, dis-je. Ça nous fera un peu plus d'air.

— Oh ! (Berenice entrouvrit la vitre.) Tu es l'homme le plus exaspérant que je connaisse, et si je ne t'aimais pas autant, je te le dirais !

En abandonnant les victuailles dans le réfrigérateur, les boîtes de conserve et les produits de première nécessité sur les étagères, il ne nous fallut pas longtemps pour être prêts. Je pliai mes vêtements propres dans ma petite valise, et le linge sale – qui constituait le gros de mes affaires – rejoignit mes costumes, mes pantalons et mes vestes dans le grand sac. Tandis que Berenice vérifiait que nous n'avions rien oublié, j'emportai mes sacs et ma machine à écrire jusqu'à la voiture et les jetai sur la banquette arrière.

En revenant chercher les bagages de Berenice, je m'arrêtai chez la gardienne. Je lui donnai le reçu de la compagnie d'électricité afin qu'elle

récupère la caution de vingt dollars et lui demandai de bien vouloir utiliser l'argent restant pour payer quelqu'un pour nettoyer l'appartement. Quand elle commença à protester en affirmant que cette somme ne serait pas suffisante pour payer une femme de ménage, je lui dis de prendre la différence sur l'argent du loyer que je lui avais versé d'avance au lieu de me le rendre.

— J'espère que vous ferez bon voyage jusqu'à New York, Mr. Figueras. Vous m'enverrez peut-être une petite carte de Spanish Harlem un de ces jours.

C'était vraiment une salope ; je répondis par un haussement d'épaules et remontai chercher Berenice et ses affaires.

Je fis une halte au bureau de la Western Union de Riviera Beach pour envoyer deux télégrammes. Le premier, destiné à mon rédacteur en chef à New York, ne me posa aucun problème :

RÉSERVER MON ESPACE DE 5000 MOTS ARTICLE SUR DEBIERUE RENTRE DE SUITE
À NEW YORK FIGUERAS.

Ce télégramme allait mettre Tom Russell dans tous ses états, mais je savais qu'il me garderait l'espace, quitte à sucrer un papier déjà prévu. Mais il serait tellement abasourdi d'apprendre que je lui apportais un article sur Debieue qu'il se demanderait s'il devait me croire ou pas. Malgré tout, il aurait peur de ne pas me croire. Je donnais à l'opératrice son adresse à Long Island, ainsi que l'adresse du magazine à New York, avec pour instruction de lui téléphoner le message avant de lui apporter. La fille m'assura qu'il l'aurait avant minuit ; cela signifiait que Tom allait passer une nuit blanche. Comme ça nous serions deux.

Le télégramme destiné à Joseph Cassidy au Royal Palm Towers, à vingt minutes de voiture seulement de Riviera Beach à cette heure de la nuit, fut plus difficile à rédiger. Je déchirai mes trois premiers jets, avant d'envoyer ce télégramme à tarif réduit, avec instruction de ne pas le remettre avant huit heures du matin au plus tôt :

URGENCE STOP RENTRE À NEW YORK STOP LETTRE ET TABLEAU SUIVENT
FIGUERAS.

La formulation était ambiguë, mais je le voulais ainsi. Le télégramme était rédigé de telle façon que Cassidy ne sache pas si j'allais lui écrire pour

lui expliquer la nature de cette “urgence”, ou bien si j’allais lui envoyer le “tableau” de Debierue depuis New York. À défaut d’autre chose, ce télégramme l’inciterait à la prudence dans ses déclarations à la presse concernant Debierue et l’incendie, même si je savais qu’il serait obligé de lâcher quelques informations. Sachant que ce n’était pas *lui* qui avait mis le feu, et sans avoir la preuve que c’était moi, Debierue allait forcément contacter Cassidy. S’il supposait que l’incendie était l’œuvre de vandales, Debierue aurait sans doute peur de demeurer plus longtemps dans cet endroit isolé, même si le reste de la maison avait subi peu de dommages.

Trop heureuse de pouvoir m’accompagner à New York, Berenice resta dans la voiture pendant que j’envoyais les télégrammes et, à part fredonner ou chanter des extraits de chansons de Rodgers & Hart, elle n’ouvrit la bouche que pour me rappeler de temps à autre de passer en codes ou au contraire de remettre plein phares. Comme je réfléchissais à ce que j’allais écrire, et à la manière de l’écrire, surtout depuis que nous roulions sur le Sunshine Parkway d’une monotonie hypnotique, ses interventions n’étaient pas superflues.

Les aires de repos, avec leurs stations-service à chaque extrémité et les restaurants Dobbs House coincés entre les stations-service, sont réparties à intervalles irréguliers le long de l’autoroute. De ce fait, il nous était impossible de nous arrêter à chacune d’elle (parfois, il n’y avait que cinquante kilomètres entre deux aires de repos alors que la suivante se trouvait à près de cent kilomètres) ; il fallait donc prendre une décision à chaque fois. Berenice allait deux fois aux toilettes, une première fois quand on s’arrêtait, la seconde, après avoir bu un café. Je ne fis aucune remarque sur le retard ainsi occasionné (en tant qu’homme, j’aurais pu m’arrêter n’importe où sur le bord de l’autoroute, mais il aurait fallu être fou pour suggérer une telle chose à une enseignante du Midwest) ; en outre, ces haltes fréquentes s’avérèrent bientôt très utiles. Assis au bar devant un café avec mon carnet, j’ordonnais mes pensées vagabondes concernant les œuvres de la “période coloniale américaine” de Debierue ; le fait de noter mes idées à chaque arrêt me permettait de garder les meilleures, d’éliminer les moins bonnes et de bâtir peu à peu une *Gestalt* complexe mais pyramidale pour mon article.

Je laissai Berenice prendre le volant entre les aires de Fort Pierce et de Yeehaw Junction, mais, constatant que je réfléchissais beaucoup mieux en conduisant, je la convainquis de poser sa tête sur mon épaule et de dormir,

avec la promesse qu'elle pourrait conduire demain matin pendant que je dormirais. À l'aube, l'air devint piquant, mais vers neuf heures, Berenice avait pris le volant ; alors que nous nous engagions dans la longue artère conduisant au centre ville de Valdosta, je compris que nous devions nous arrêter.

Si je n'écrivais pas l'article sur Debierue maintenant, alors que mes idées étaient encore fraîches, l'article subirait une centaine de métamorphoses dans mon esprit durant le long voyage jusqu'à New York. Je serais épuisé en arrivant, hébété, et incapable d'écrire quoi que ce soit. Il me resterait à vérifier quelques références, des dates, des noms, etc... une fois à New York, mais ça ne m'empêchait pas d'écrire mon article maintenant et de laisser ces passages en blanc. De plus, Tom Russell exigerait de lire l'article dès mon arrivée. Je devais en outre peindre un tableau avant d'écrire l'article. Avec le tableau devant les yeux (quel que soit le résultat), ce serait pour moi un jeu d'enfant de le décrire, et je pourrais d'une manière ou d'une autre le rattacher aux autres toiles.

— Berenice, déclarai-je, nous allons nous arrêter à Valdosta, pas dans un motel, mais dans un hôtel du centre ville s'il y en a. Comme ça, on pourra bénéficier du room-service, on prendra deux chambres, une pour toi et...

— Pourquoi deux chambres ? Je ne peux...

— Je sais que tu veux bien faire, mon cœur, et tu es terriblement silencieuse quand je travaille, mais tu sais aussi que ça m'énerve de te voir marcher sur la pointe des pieds autour de moi pendant que j'essaie d'écrire. Je n'aurai pas le temps de te parler, et une fois que j'aurai commencé à travailler, je ne veux pas m'arrêter avant d'avoir au moins un bon premier jet sur le papier. Fais un bon somme, prends un bon bain – tu sais bien qu'il n'y a que des douches dans les motels – et va au cinéma cet après-midi. Et ce soir, si j'ai bien avancé, on pourra dîner ensemble.

— Tu ne ferais pas mieux de dormir quelques heures d'abord ? Moi, j'ai fait des petits sommes, mais toi tu n'as pas fermé l'œil.

— Je prendrai deux ou trois amphés. Si je m'endors, j'ai peur d'oublier toutes mes idées.

Pour une fois, j'eus raison de me montrer raisonnable avec Berenice. Arrivés dans le centre ville, nous nous arrê tâmes devant un hôtel en briques de six étages dont l'entrée était surmontée d'une marquise en lambeaux. Le *Valdosta Arms*. Je demandai au vieux portier noir si l'hôtel possédait un parking.

— Oui, monsieur. Si vous prenez une chambre, faut tourner au coin de la rue, et le parking est juste là, sous l'immeuble. J'veis demander au chasseur de descendre pour prendre vos bagages.

Je me penchai par-dessus Berenice pour donner deux *quarters* au vieil homme.

— Si vous voulez descendre, je m'occuperai de votre voiture, proposa-t-il.

Je secouai la tête.

— Non. J'aime bien savoir où est garée ma voiture.

Le vieux Noir se dirigeait déjà en boitant vers le téléphone intérieur près du tambour vitré avant que Berenice n'enclenche la première.

Si je voulais savoir où était garée la voiture, c'est que j'avais l'intention de revenir chercher la toile et le matériel de peinture une fois que Berenice serait installée. Le chasseur nous attendait dans le parking avec un chariot à bagages ; nous le suivîmes jusqu'à l'ascenseur de service pour regagner le hall.

— Deux chambres simples, je vous prie, annonçai-je à l'employé de la réception, un type d'un certain âge à l'air morne ; son regard ne s'éclaira même pas quand il vit Berenice.

— Avez-vous réservé, monsieur ?

— Non.

— Bien. Je peux vous donner deux chambres communicantes si vous le souhaitez.

— Parfait, répondit Berenice.

— Non. (Je secouai la tête en souriant.) Des chambres séparées seraient préférables. Il faut que je tape à la machine, et nous avons roulé toute la nuit ; le bruit risquerait de la déranger dans son sommeil.

— Dans ce cas, la 510 et la 505. (Il tourna son visage inexpressif vers Berenice.) Vous serez juste en face de monsieur, miss.

Je remplis une fiche, et tandis que Berenice remplissait la sienne, je me dirigeai vers le kiosque et cherchai son magazine préféré sur les présentoirs. Comme je ne le trouvais pas, je demandai à la vendeuse derrière sa vitrine si elle avait vendu tous ses numéros de *Cosmopolitan*. Les lèvres pincées dans un rictus guindé, elle glissa la main sous le comptoir et déposa sans rien dire le magazine sur la plaque de verre. Je lui tendis un dollar qu'elle enregistra sur sa caisse. (Un individu qui achète des magazines "sous le

manteau” mérite de payer un peu plus cher.) Je rejoignis Berenice et le chasseur à la porte de l’ascenseur et nous montâmes dans nos chambres.

La première chose que je fis, après avoir donné un pourboire au chasseur et refermé la porte, fus de quitter ma veste de combat. À en juger par les regards indignés que m’avaient jetés dans le hall la marchande de journaux, le chasseur et deux hommes en costume bleu avec des cravates fines, (l’employé de la réception n’aurait montré aucun étonnement si j’avais débarqué en boxer short), les gens convenables ne se promenaient pas en veste de combat dans le centre de Valdosta. Et je voulais éviter de me faire repérer en descendant au parking pour récupérer mon matériel de peinture. J’enfilai un pantalon gris, une chemise en soie blanche avec une cravate blanche de brocart ton sur ton et une veste sport vert citron, mes seuls vêtements non froissés.

En empruntant l’ascenseur de service pour descendre au parking et remonter, j’étais de retour dans ma chambre moins de cinq minutes plus tard. Il faisait une chaleur étouffante dans la chambre. Je ne gardai que mes sous-vêtements, branchai le climatiseur sur position “Frais” et appuyai la toile vierge contre le dossier d’une chaise. Un gros cendrier relativement plat en céramique verte était posé sur la table basse. Je m’en servis pour coincer la toile contre le dossier de la chaise ; il ferait office en même temps de palette. Je pressai des noisettes de peinture bleue, jaune, rouge et blanche au fond du cendrier, j’ouvris les bidons de térébenthine et d’huile de lin, j’alignai les pinceaux sur la table basse et regardai fixement la toile. Au bout d’un quart d’heure, j’allai chercher l’autre chaise près du bureau, je m’assis et me replongeai dans la contemplation de la toile vierge.

Vingt minutes plus tard, les yeux toujours fixés sur la toile blanche, j’étais parcouru de frissons. Je positionnai le climatiseur sur “Chaud”, et quinze minutes plus tard, je cuisais ; la transpiration jaillissait littéralement de mon front, des courants moites de sueur coulaient de mes aisselles humides le long de mes flancs. J’éteignis le climatiseur et tentai de soulever la fenêtre. L’énorme climatiseur occupait tout le bas de la fenêtre, et la partie supérieure était bloquée à l’aide de clous dont les têtes étaient recouvertes de peinture couleur rouille. Heureusement, il y avait un ventilateur au plafond, et l’interrupteur fonctionnait encore. Le ventilateur, avec ses palmes branlantes de soixante centimètres tournait paresseusement. Il faisait toujours aussi chaud ; j’ouvris la porte et la gardai entrouverte à l’aide d’un vieux crochet à œillet en cuivre qui maintenait une ouverture

d'une dizaine de centimètres. Personne ne pouvait voir à l'intérieur de la chambre depuis le couloir, et au bout de quelques minutes, la température redevint très agréable, avec juste ce qu'il fallait d'air frais venu du couloir pour être doucement brassé par le ventilateur qui tournait au ralenti au-dessus de ma tête dans un grincement pas déplaisant.

Une heure plus tard, je me sentais toujours bien physiquement. J'avais fumé trois Kool. Je continuais à regarder fixement la toile vierge et je compris, finalement, que j'étais incapable de peindre un tableau original de Debierue. Même en restant assis là pendant quatre heures d'affilée chaque jour...

2

Mes yeux vifs et alertes regardaient fixement la toile vierge et brillante ; mon cœur vaillant quelque peu emballé, mais en silence, par la suffisance déprimante de deux amphétamines inefficaces propulsa un sang empressé vers mes doigts qui l'étaient encore plus. J'avais oublié, l'espace de deux heures gâchées, la leçon durement apprise de notre époque. À cet Âge de Spécialisation, où nous ne pouvions désigner comme nos "Hommes de la Renaissance" contemporains que Hugh Hefner, ou pire encore, le Marlon Brando des débuts, je m'étais attaqué au problème à l'envers comme un con.

J'étais critique par choix, mais prisonnier de l'art contemporain... je l'analysais, je ne le faisais pas. Je savais manier un pinceau, bien sûr, médiocrement. J'avais appris à peindre dans les cours de dessin au collège avant d'accéder à ma vocation, tout comme celui qui veut devenir général de brigade aérienne et commander une escadre de l'Air Force doit d'abord apprendre à piloter un avion. Le général n'a pas besoin d'être un pilote hors pair pour commander une escadre, mais s'il peut accéder à ce grade, c'est qu'en tant qu'ancien pilote ou pilote à temps partiel, il comprend les problèmes quotidiens des pilotes qui sont sous ses ordres. Évidemment, le système ne fonctionne pas très bien, car celui qui rêve de piloter un jet de l'Air Force et qui organise sa carrière en conséquence, choisit rarement ce métier d'action dans l'idée de se retrouver un jour derrière un bureau où il n'aura pas souvent l'occasion de voler. Un pilote exceptionnel ne fait pas un bon général gratte-papier car le tempérament d'un homme qui rêve de voler

ne comprend pas l'amour de l'administration, de la paperasserie, et de la discipline.

J'avais appris à peindre, car j'avais besoin de connaître les problèmes que rencontraient les peintres, et j'avais enseigné à l'université, car il fallait bien que je survive en tant qu'historien d'art. Mais au plus profond de moi-même, j'avais décidé de devenir critique d'art dès le début. Et même si ma plus grande passion était l'art contemporain, durant mon année passée en Europe, j'avais fait mes tournées au Louvre, à Florence, à Rome, inexorablement, arpentant consciencieusement les vieilles galeries, car je savais que je devais étudier l'art du passé pour comprendre l'art du présent.

J'étais un écrivain, pas un peintre ; un écrivain tire ses idées d'une feuille de papier blanche, pas d'un bout de toile blanche. J'approchai ma chaise du bureau où se trouvait ma machine à écrire et me mis aussitôt au travail.

C'est ainsi que ça se passe. Le peintre contemporain s'approche de sa toile sans aucune idée (dans la plupart des cas), il s'amuse avec son fusain, il expérimente des lignes et des formes, ici il complète une ébauche, là il ajoute de la profondeur à une forme qui commence à l'intéresser, et tôt ou tard, il finit par *voir* quelque chose. La peinture devient une composition qu'il parachève. Son inconscient prend le relais ; une fois terminé, le tableau peut s'avérer bon, mais le plus souvent, comme la plupart des écrits, il est mauvais. Même quand le peintre part avec une idée en tête, son inconscient s'empare du tableau dès qu'il se met à peindre. La même théorie, en gros, peut s'appliquer à l'écrivain. Un individu peint ou écrit à la fois d'une manière consciente et inconsciente, avec au départ, le plus souvent, très peu de pensées pertinentes.

Dès que je me retrouvai assis devant ma machine, l'article commença à prendre forme. Une idée en amenait aussitôt une autre. C'était un article inspiré, car moralement justifié. Mon honneur et celui de Debierue étaient en jeu. Et pourtant, bien qu'il s'agisse, à certains égards, d'un travail aisé, ce fut un des articles que j'eus le plus de difficultés à écrire, de par les éléments de fiction qu'il renfermait.

Mes dons créatifs faiblirent lorsqu'il me fallut décrire les tableaux que Debierue n'avait pas su peindre, bien que, une fois cet obstacle franchi, il me fût facile d'interpréter les tableaux, car je les visualisais parfaitement dans mon esprit. Je connaissais suffisamment le passé de Debierue pour résumer les détails historiques de ses premières réalisations. De même, je n'eus aucun mal à rapporter une version fortement condensée de notre

entretien, agrémenté de quelques fioritures pour des raisons de clarté, et quelques pincées de pensées profondes dans l'intérêt du lecteur. Peut-être qu'un romancier sommeille à l'intérieur de chaque critique.

Mon pouvoir d'imagination était suffisamment fort pour décrire les tableaux que, moi-même, j'aurais aimé peindre si j'en avais été capable, mais je rencontrai des difficultés d'ordre conceptuel car, au début, je crus que je devais décrire les tableaux que Debierue rêvait de peindre. Mais c'était une démarche vaine. Je ne pouvais pas voir le monde comme Debierue. Et puisque j'étais incapable de vivre dans son univers secret, je ne pourrais jamais l'exprimer visuellement.

Mon terme prédéterminé de "coloniale" pour qualifier la soi-disant période américaine de Debierue, me fournit la corrélation dont j'avais besoin pour visualiser les images mentales que j'étais capable de décrire. Je commençai par le bleu, le blanc et le rouge, les couleurs du grand drapeau tricolore français et de notre drapeau américain. Imaginant ces trois couleurs sur trois panneaux différents, j'entrepris de les ordonner dans mon esprit. Côte à côte, alignés, bien espacés ou au contraire se chevauchant, couchés ou debout, dispersés à travers une pièce sur trois murs différents. Mais il y a quatre murs dans une pièce. Il me fallait donc un quatrième panneau – non pas pour des raisons de symétrie, ça n'a aucune importance – mais pour des raisons de diversité, par respect d'un environnement ordonné. La Floride. Le soleil. Orange. Un soleil automnal pour les années de déclin de Debierue. Orange ocre. Mais pas un panneau orange ocre dans sa totalité ; ce serait une hérésie, car Debierue, malgré son grand âge, continuait à peindre, à créer, à évoluer. Et le carré déchiqueté couleur orange ocre exigeait une bordure chatoyante de bleu pour entourer le soleil moribond et déborder les extrémités du rectangle. Un bleu ciel ? Non, ni bleu ciel ni bleu Dufy, car cela nécessitait l'emploi de peinture bleu de cobalt, or le bleu de cobalt, avec le temps, vire peu à peu au gris. Du bleu de Prusse, avec un soupçon arrogant de blanc de zinc pour le rendre terriblement audacieux. De plus, j'avais sous la main, ici dans cette chambre d'hôtel, un tube plein de bleu de Prusse.

La texture ? La qualité tactile ? Des couleurs pures, lisses et unies.

Les quatre tableaux de 50 × 70 étaient les seuls tableaux peints par Debierue depuis son installation en Floride. Ils étaient destinés à son propre plaisir esthétique, il voulait en jouir durant son séjour en Amérique, et

pourtant, ils ne dérogeaient pas à ses principes traditionnellement établis du surréalisme nihiliste.

Chaque matin quand Debierue se réveillait à six heures, en fonction de son humeur au réveil, il accrochait un des panneaux rouge, blanc ou bleu, à côté du panneau orange ocre bordé de bleu qui, lui, demeurait en permanence au centre ; le tableau qui symbolisait le peintre, son “moi”. Toute la journée, quand il n’était pas occupé à préparer une autre œuvre d’art (non divulguée à votre serviteur), il étudiait et comparait les deux tableaux bilatéraux qui lui rappelaient les multiples “Destinées Manifestes”^[1] de l’Amérique, les complexités du mode de vie américain en général, et son propre engagement artistique envers le Nouveau Monde.

Lui arrivait-il de se réveiller d’humeur suffisamment enjouée pour accrocher deux, voire trois panneaux à côté du panneau orange ocre ?

— *Non*, répondit-il.

J’avais tapé dix-huit pages pour un total de 4 347 mots. Maintenant que le concept était fermement établi, j’aurais pu écrire encore une douzaine de pages de commentaires explicatifs, mais je m’obligeai à conclure par la négative. Il était temps, non ? Toute œuvre d’art contemporaine doit-elle nécessairement s’achever par une affirmation ? Joyce avec sa coda de “oui” dans *Ulysse*, Becket avec le “Je continuerai” de sa trilogie, et ces 1 001 obélisques et clochers d’églises dressés comme des phallus, pointés avec optimisme vers le ciel... pour une fois, rien qu’une fois, que le négatif l’emporte.

Ma conclusion ne devait rien au hasard. C’était une appréciation valable et pertinente de la vie et de l’œuvre de Debierue. Je sautai deux lignes et tapai le mot fin.

Je me sentais fatigué tout à coup. Mon cou et mes épaules étaient ankylosés et j’avais mal au dos. Je regardai ma montre. Six heures. Un grognement plaintif monta de mon estomac vide. Excepté trois interruptions pour aller aux chiottes, j’étais resté devant ma machine à écrire presque six heures d’affilée. Je me levai, m’étirai et me massai la nuque ; je contournai la table basse en agitant mes mains et mes doigts au-dessus de ma tête pour détendre mes bras engourdis.

J’étais fatigué, mais je n’avais pas sommeil. Le fait d’avoir bouclé mon article en si peu de temps m’emplissait de joie. Chaque pièce avait trouvé sa place, et je savais que c’était du bon boulot. Jamais je ne m’étais senti aussi bien.

Je laissai échapper un soupir, remis le couvercle sur la Hermes, je posai la machine à écrire sur le lit et repris ma place au bureau afin de relire et de corriger mon article. Je corrigeai les fautes d'orthographe, quelques maladresses de style et rajoutai à la main une phrase de transition entre deux paragraphes. Mais je n'étais toujours pas satisfait et je mis une note dans la marge pour penser à la réécrire. Une longue phrase tarabiscotée avec trois points virgules et deux fois deux-points m'arracha un éclat de rire. J'avais vraiment l'esprit en ébullition à ce moment-là. Je n'eus aucun mal à en faire quatre phrases claires et indépendantes...

Le téléphone sonna. Une puissante sonnerie discordante destinée à réveiller les voyageurs de commerce qui avaient un peu trop bu avant de se coucher. Je faillis tomber de ma chaise.

Berenice avait une voix enrouée.

— J'ai faim.

— Tu n'es pas la seule.

— J'ai dormi.

— Moi j'ai travaillé.

— Ça fait une demi-heure que je suis réveillée, mais je n'ai pas le courage de me lever. Si tu venais me rejoindre ?

— Bon sang, Berenice, j'ai travaillé toute la journée et je suis lessivé.

— Mange un peu, tu te sentiras mieux.

— OK. Donne-moi encore une heure et j'aurai terminé.

— Tu veux que je fasse monter le dîner ?

— Non. Je préfère manger quelque chose de chaud, et on ne m'a jamais servi un plat chaud dans une chambre d'hôtel. On descendra dîner au restaurant.

— Je vais me faire les ongles.

— À dans une heure.

Je raccrochai.

Je finis de relire et de corriger mon article, puis je le glissai dans une enveloppe bulle que je rangeai à l'abri dans ma valise. Il n'y aurait que d'infimes changements à apporter à New York. Deux pages seulement auraient besoin d'être réécrites. Je rangeai la toile, le cendrier-palette et tout le matériel de peinture dans le placard. Je pourrais m'attaquer au tableau après dîner.

La salle de bains était équipée d'une immense baignoire préhistorique qui se dressait sur des pieds de griffon resserrés sur des boules de métal. L'eau

chaude coula bouillante ; je me rasai pendant que la baignoire se remplissait. Le bain était trop chaud, j'ajoutai un peu d'eau froide jusqu'à ce que la température atteigne un niveau supportable. Je me laissai glisser dans la grande baignoire fumante jusqu'au cou. J'absorbai la chaleur. L'endolorissement quitta peu à peu mon dos et mes épaules. Je terminai par une douche froide ; une fois habillé, j'eus l'impression d'avoir dormi pendant huit heures. J'appelai le bar et demandai qu'on monte deux Gibsons au 510, la chambre de Berenice ; après quoi j'étudiai les cartes routières que j'avais achetées à la dernière station-service.

Après dîner, j'estimais qu'il me faudrait une heure, une heure et demie au maximum pour peindre le tableau. Maintenant que l'article était terminé, il était inutile de passer la nuit à l'hôtel. Je n'avais pas sommeil, et en conduisant à tour de rôle, nous pourrions être à New York dans une trentaine d'heures. Les roues avant de ma vieille voiture se mettaient à avoir du shimmy dès que j'essayais de dépasser le 90 km/h, mais une trentaine d'heures en partant de Valdosta me semblait une estimation correcte. Il me restait quarante dollars dans mon portefeuille et un peu de monnaie. Ma carte de crédit Standard conduirait la voiture jusqu'à New York, mais je préférais garder mon liquide. Berenice avait des traveller's chèques, elle pouvait en changer quelques-uns pour régler la note de l'hôtel. Par la porte entrouverte, j'entendis le garçon d'étage frapper à la porte de la chambre 510 de l'autre côté du couloir. J'attendis que Berenice ait signé le reçu et que le garçon d'étage ait repris l'ascenseur pour traverser le couloir et frapper à sa porte.

Berenice était moulée dans un ensemble bleu avec des bandes jaune citron d'un demi-centimètre qui dessinaient des carreaux ; les quatre boutons regroupés de la veste croisée étaient de véritables lapis-lazuli. Les pattes d'éléphant du pantalon mesuraient bien quarante centimètres de diamètre, on ne voyait que le bout blanc de ses chaussures à semelle compensée. Elle portait autour du cou une écharpe en soie défraîchie. Elle s'était peint les ongles avec du vernis Chen Yu, cette curieuse teinte de rouge décadent qui ressemble à du sang séché (le rouge le plus sexy qu'on ait jamais inventé, si caractéristique des années trente en Allemagne que Visconti demanda à Ingrid Thulin d'en mettre sur ses ongles dans *Les Damnés*), et elle s'était peint les lèvres de la même couleur. Durant ses six semaines passées à Palm Beach, Berenice avait appris certaines choses dans le domaine de l'élégance, mais l'enseignante de Duluth n'avait pas disparu.

Elle gloussa et désigna le plateau sur la table basse.

— Il paraît que ce sont des Gibsons !

Il y avait là deux petites bouteilles de gin Gilbey et une autre de vermouth sec Stock (deux dixièmes de gin, un huitième de vermouth), un broc en verre rempli de morceaux, et non de cubes, de glace, ainsi qu'un petit bol en verre contenant des petits oignons.

Je haussai les épaules.

— J'imagine qu'ils n'ont pas le droit de servir des cocktails dans ce comté de Georgie, mais le garçon te les aurait sans doute préparés si tu lui avais donné un pourboire. À vrai dire... (je fis sauter les capsules des deux petites bouteilles de gin) c'est mieux ainsi. La plupart des barmen mettent trop de vermouth dans le Gibson, et je préfère le préparer à ma façon.

— Je trouvais ça bizarre, c'est tout.

Tout en préparant les cocktails, j'essayais d'imaginer un plan simple et un moyen de le présenter à Berenice afin de la tenir éloignée de ma chambre jusqu'au moment du départ.

— Tu es allée au cinéma cet après-midi ?

Elle secoua la tête et sirota son cocktail.

— Je n'irais jamais seule au cinéma chez moi, encore moins dans une ville que je ne connais pas. Je ne suis pas peureuse, tu le sais, James, mais il y a des choses qu'une femme seule ne doit pas faire, et aller au cinéma en fait partie.

— Quoi qu'il en soit, tu t'es occupée.

— J'ai dormi comme une souche. Et ton article, ça avance ?

— Justement, je voulais t'en parler. J'ai terminé.

— Déjà ? C'est formidable, James !

— C'est un bon premier jet, admis-je, mais j'aurai besoin de revoir deux ou trois choses une fois à New York.

— Tu parles de moi dans ton article ? Je peux le lire ?

— Non. C'est un article sur Debierue et son œuvre, pas sur toi et moi. Depuis quand t'intéresses-tu à la critique d'art ? demandai-je avec un grand sourire.

— Depuis que j'ai rencontré Debierue, si tu veux savoir. (Elle sourit.) C'est le vieux monsieur le plus gentil et le plus doux que je connaisse.

— Je préférerais que tu attendes la version définitive, si ça ne t'ennuie pas. Je veux rentrer à New York le plus tôt possible pour terminer mon article. Après dîner, je ferai un petit somme jusqu'à minuit, et ensuite on

pourra s'en aller et reprendre la route. En se relayant, on peut être à New York dans une trentaine d'heures.

— Tu n'auras pas beaucoup dormi si on part à minuit...

— Je n'ai pas besoin d'énormément de sommeil, et toi tu as eu le temps de récupérer. De toute façon, tu aurais du mal à dormir cette nuit, après avoir passé toute la journée au plumard.

— Je ne discute pas, James, je m'inquiétais pour toi, voilà tout...

— Dans ce cas, descendons dîner, que je puisse remonter dormir jusqu'à minuit.

Pendant le dîner, Berenice me demanda si elle pouvait voir le tableau de Debierue ; je lui répondis qu'il était emballé et à l'abri dans le coffre de la voiture, et qu'il ne valait mieux pas que quelqu'un nous voie en train d'examiner un tableau dans le parking. Je lui rappelai, avec un air de conspirateur, qu'il s'agissait d'un tableau volé ; il ne fallait pas éveiller les soupçons. Convaincue par cette explication à demi chuchotée, elle hocha la tête avec gravité.

Le repas était excellent : cœur d'ail au point, épis de maïs, gombo et tomates, pommes de terre à la crème, salade de concombre et d'oignon, avec en dessert un gâteau au chocolat nappé de crème chantilly maison et non en bombe. Je mangeai absolument tout, y compris les quatre crêpes au beurre (les deux miennes plus celles de Berenice). Je me sentais un peu lourd après ce repas copieux, mais après deux tasses de café noir, même si j'avais l'impression d'avoir trop mangé, je restai parfaitement éveillé.

Je signalai la note et notai mon numéro de chambre.

— J'ai trop mangé, j'ai sommeil, dis-je.

Berenice me prit le bras tandis que nous quittions la salle de restaurant pour traverser le hall en direction des ascenseurs.

— Tu n'as pas envie d'un dernier verre... (elle me serra le bras) pour t'aider à dormir. Dans ma chambre...

— Non. Et quand je refuse une invitation de ce genre, ça signifie que je suis déjà assez fatigué.

Je pris la clé de sa chambre, ouvris la porte et l'embrassai pour lui dire bonsoir.

— Je vais me faire réveiller à onze heures et demie. Je viendrai frapper à ta porte. Essaie de dormir encore un peu.

— Je vais essayer, répondit-elle. Sinon, je regarderai la télé. Embrasse-moi comme tout à l'heure...

La chaleur était toujours aussi étouffante dans ma chambre, bien que je n'aie pas éteint le ventilateur. Ne voulant pas subir de nouveau l'alternative trop chaud-trop froid à cause du climatiseur, beaucoup trop puissant pour les dimensions réduites de la chambre, j'entrouvris la porte comme précédemment et la maintins ouverte à l'aide du crochet à œillet en cuivre. J'ôtai mon pantalon et ma chemise pour ne garder que mon caleçon et mon tee-shirt, je sortis le matériel de peinture de l'armoire et m'attaquai au tableau.

Je mélangeai le bleu de Prusse, ajoutant au fur et à mesure des morceaux de blanc de zinc, jusqu'à ce que j'obtienne la couleur des uniformes de l'Air Force. Je diluai légèrement la peinture avec de la térébenthine et j'en étalai un peu en bas de la toile. C'était encore trop foncé. J'ajoutai du blanc jusqu'à ce que le bleu devienne plus audacieux. Puis je mélangeai suffisamment de bleu dilué pour peindre une bordure légèrement déchiquetée, pas moins de deux centimètres de large, pas plus de six, sur les quatre côtés du rectangle. Peindre la surface blanche restant en orange ocre ne posa pas trop de problème, une fois que j'eus obtenu la teinte exacte que je désirais, mais il me fallut plus longtemps que prévu pour la mélanger, car ce n'était pas facile de reproduire avec exactitude une couleur que je voyais mentalement et non devant moi.

Je finis par obtenir une couleur chaude qui me plaisait. Ni tout à fait marron, ni tout à fait moutarde, une sorte d'orange ocre bruni avec un soupçon de jaune qui se devinait plus qu'il ne se voyait. Je mélangeai plus de peinture qu'il ne m'en faudrait pour être certain d'en avoir assez et diluai l'amas luisant avec suffisamment de térébenthine et d'huile de lin pour l'étaler facilement sur la toile. Utilisant le pinceau le plus large, je peignis le centre du tableau presque jusqu'à la bordure bleue, puis je pris un pinceau plus fin afin de remplir avec soin l'étroite bande blanche restante.

Je reculai jusqu'au mur pour avoir une vue d'ensemble du tableau achevé. La bordure bleue n'était pas assez irrégulière. J'y remédiai en quelques minutes. Maintenant, le tableau correspondait à la description que j'en faisais dans mon article. À vrai dire, le tableau était si éclatant et lumineux à la lumière du lampadaire qu'il rendait encore mieux que je ne l'espérais.

Il ne manquait plus que la signature de Debierue.

Un débat acharné m'opposa à moi-même pour savoir si je le signalais ou pas. Était-ce en conformité avec la philosophie de sa période "coloniale

américaine” d’apposer son nom sur un de ses tableaux ? Mais étant donné que le tableau orange ocre bordé de bleu représentait le “moi” de Debierue, j’en conclus que s’il signait un tableau, ce ne pourrait être que celui-ci. Il faudrait songer à ajouter cette information à mon article : il s’agissait du premier tableau jamais signé par Debierue (Mr. Cassidy serait sans doute doublement heureux de posséder une toile signée !)

J’avais toujours dans ma poche de veste la lettre de Debierue adressée au directeur de l’agence française de coupures de presse. Je la sortis pour examiner la signature resserrée de Debierue, je poussai un soupir de soulagement devant l’originalité du graphisme. Les faussaires adorent les signatures compliquées ; ça leur facilite énormément la tâche, car il est beaucoup plus aisé d’imiter une signature tarabiscotée qu’une signature simple. Il y a deux façons de contrefaire une signature. La première consiste à la recopier encore et encore jusqu’à atteindre la perfection. C’est la manière compliquée. La manière simple consiste à renverser la signature et à la dessiner au lieu de l’écrire, de la copier comme si on cherchait à imiter un dessin. Ce que je fis. En fait, je n’eus même pas besoin de retourner la toile de haut en bas. En imitant la signature de Debierue dans le coin supérieur gauche à l’envers, une fois que j’aurais renversé la toile, le haut se retrouverait en bas et la signature serait à l’endroit et à sa place dans le coin inférieur droit.

Il me fallut malgré tout un certain temps pour l’imiter, car j’essayai de la peindre la plus petite possible, conformément à l’habitude de Debierue de faire des lettres minuscules. Faire tenir “ebierue” à l’intérieur du D n’était pas une mince affaire. De plus, je dus penser à “écrire” de bas en haut avec mon pinceau et non de haut en bas, car les coups de pinceau devaient être dans le bon sens une fois que j’aurais retourné le tableau.

— James !

J’entendis Berenice crier mon nom. J’étais à ce point absorbé par ce que je faisais que je n’aurais su dire si c’était la première ou la seconde fois qu’elle m’appelait. En tout cas, il était trop tard pour faire quoi que ce soit. J’étais assis sur la chaise devant la toile, et j’eus à peine le temps de me retourner, encore moins de me lever, avant qu’elle ne soulève le crochet de cuivre, ouvre la porte et entre dans la chambre.

— James ! répéta-t-elle d’un ton sec.

Elle se pétrifia, la main sur la poignée de la porte. Elle s’était démaquillée ; ses lèvres rose pâle dessinaient un O tandis qu’elle regardait

fixement la toile et la palette improvisée sur la table basse. Le drap dont je m'étais servi pour envelopper la toile autrefois vierge était étalé par terre au pied de la chaise qui faisait office de chevalet. Je l'avais étendu là pour éviter que la peinture ne goutte sur la moquette.

— Oui ? fis-je calmement.

Berenice referma la porte et s'y adossa, prenant appui sur ses paumes.

— À la télé... ils viennent de dire que... bafouilla-t-elle sans me regarder, ses yeux bleus écarquillés fixés sur la toile... aux infos de dix heures... le présentateur a annoncé que la maison de Debierue avait brûlé.

— C'est tout ce qu'ils ont dit ?

Elle hocha la tête.

— Pendant le déroulement de l'enquête ou je ne sais quoi, Mr. Debierue sera l'hôte du célèbre avocat d'assises Joseph Cassidy dans sa résidence de Palm Beach.

Je déglutis et hochai la tête. Je suis un individu à l'éloquence facile, mais pour une fois, les mots me manquèrent. Les mensonges s'affrontaient dans mon esprit, mais l'un après l'autre, ils étaient rejetés avant de pouvoir s'exprimer par ma bouche.

— C'est le tableau de Debierue ? demanda Berenice en traversant la chambre pour s'approcher de la chaise.

— Oui. J'avais besoin de le regarder encore une fois, pour comparer avec la description dans mon article. Il était légèrement abîmé au niveau de la signature, alors j'ai voulu faire des petites retouches.

Berenice appuya son index en plein centre de la toile. Elle examina la tache humide au bout de son doigt.

— Oh, James, se lamenta-t-elle, c'est toi qui as peint cet horrible tableau... !

3

Rétrospectivement (et confronté au même ensemble de circonstances), je ne sais pas si j'aurais résolu le problème différemment, excepté quelques petites modifications mineures. Des femmes ignorantes ont brisé les carrières, les ambitions et les plans secrets de nombreux hommes honorables à travers l'histoire.

Il m'aurait été facile de m'accuser d'avoir permis à Berenice de découvrir le tableau. Si j'avais fermé la porte à clé au lieu de penser à mon petit confort dans la chambre d'hôtel, j'aurais eu le temps de cacher la toile avant de la laisser entrer. Cette petite négligence de ma part avait tout gâché si l'on veut voir les choses sous cet angle. Mais le problème était bien plus grave, il ne s'agissait pas d'une simple petite négligence. C'était une suite de coïncidences malencontreuses qui remontait au jour où j'avais laissé, malgré moi, Berenice envahir ma vie, et s'était poursuivie par ma décision imprudente de la laisser m'accompagner chez Debierue.

Et aujourd'hui, évidemment, pris la main dans le sac, ou plutôt sur la toile, Berenice avait les moyens de faire pression sur moi toute ma vie si je menais ma supercherie à son terme, avec la publication de l'article, l'envoi du tableau à Joseph Cassidy, sans parler de l'avenir, de *mon* avenir, et de l'enthousiasme que ferait naître dans le monde des arts la publication d'une interview de Debierue.

Berenice était amoureuse, elle m'aimait, c'est du moins ce qu'elle avait déclaré de nombreuses fois, et si je l'avais épousée, peut-être qu'elle aurait gardé le silence, et emporté son secret, et le mien, dans la tombe. Je ne sais pas. J'avais des doutes à l'époque. J'en ai encore. L'amour, si j'en crois mon expérience, est une émotion transitoire fragile. Pour commencer, l'amour ne dure pas éternellement, loin s'en faut ; une idylle de quelques mois, ou même quelques semaines, c'est déjà un miracle. Si je songe à mes amis et à mes relations à New York, sans tenir compte des rencontres de passage que j'ai pu faire partout ailleurs, à Palm Beach, par exemple, je ne connais pas une seule personne, homme ou femme, qui n'ait pas divorcé au moins une fois. Et la plupart ont divorcé plusieurs fois. Le milieu dans lequel j'évolue est ainsi fait. Le monde de l'art n'est pas seulement égocentrique, il est aussi égoexcentrique. L'environnement n'est pas propice aux amitiés durables, sans parler des mariages durables. Et c'était mon monde...

L'option restante, trop insensée même pour être envisagée sérieusement, était une option cruelle. J'aurais pu détruire *L'Hérésie orange ocre* (tel est le titre que j'avais attribué au tableau) et déchirer mon article, ce qui revenait à laisser passer la plus belle occasion qui m'ait jamais été offerte de me faire un nom comme critique d'art.

Toutes ces pensées se mêlaient dans ma tête tandis que je faisais face à Berenice, mais sans ordre particulier. Sur un plan émotionnel, j'étais juste

un peu contrarié à cet instant, je savais que j'avais un gros problème sur les bras, mais j'étais privé, pour le moment du moins, de toute solution.

— Tu peux penser que c'est un "tableau horrible", répondis-je froidement à Berenice, tu as le droit de penser cela si, et j'insiste sur le "si", si tu es en mesure d'étayer ton opinion par des raisons valables pour expliquer "pourquoi" c'est un tableau "horrible". Autrement, tu n'as le droit de porter aucun jugement de valeur sur l'œuvre de Debierue.

— Je... je n'arrive pas à y croire ! dit Berenice en secouant la tête. Tu ne vas quand même pas présenter ce tableau comme une œuvre de Debierue, hein ?

— C'est réellement un tableau de Debierue. Je viens de t'expliquer que je faisais juste une petite retouche ; il a été légèrement endommagé pendant le transport.

— Je ne suis pas aveugle, James. (Elle fit un geste nerveux d'impuissance, son regard exorbité englobait les preuves que constituaient le matériel de peinture et la toile elle-même.) Comment espères-tu faire croire une chose pareille ? Tu ne sais pas que Mr. Cassidy montrera ce tableau à Debierue et que...

— Berenice ! l'interrompis-je d'un ton brutal. Tu fourres ton sale nez de plouc dans une affaire qui ne te regarde pas ! Alors, sors d'ici et va faire ta valise ; si tu n'es pas prête dans vingt minutes, je te laisse moisir dans ce bled.

Son visage s'empourpra, elle recula de deux pas. Elle hocha la tête en se mordant la lèvre inférieure.

— Très bien ! Visiblement, il se passe ici des choses que je ne comprends pas, mais ce n'est pas une raison pour me rembarquer sur ce ton. Tu pourrais au moins m'expliquer. Tu ne peux pas me reprocher d'être stupéfaite, non ? Je vois bien que... il y a quelque chose de bizarre, c'est tout !

Je me levai de ma chaise et passai mon bras autour de ses épaules dans une étreinte chaleureuse.

— Excuse-moi, dis-je d'une voix douce. J'ai eu tort de te crier après comme ça. Ne t'en fais pas. Je t'expliquerai tout dans la voiture. Sois gentille, va préparer tes affaires qu'on puisse se mettre en route rapidement. OK ?

Je lui tins la porte ouverte. Sans cesser de hocher la tête, Berenice traversa le couloir pour regagner sa chambre.

Dès qu'elle eut refermé sa porte, j'enveloppai le matériel de peinture dans le drap, nettoyai le cendrier-palette sous le robinet d'eau chaude de la baignoire et l'essuyai avec une serviette. J'enfilai mon pantalon et ma chemise, puis je descendis le tableau et le petit paquet de fournitures au parking en empruntant l'ascenseur. Je jetai le sac dans une poubelle et couchai soigneusement le tableau dans le coffre de ma voiture, le côté humide vers le haut. Il me fallut encore trois minutes pour détacher la capote en tissu, la replier et refermer les fixations de la protection en plastique. Nous risquions d'avoir froid à rouler ainsi avec la capote baissée en pleine nuit, mais je pouvais toujours la relever plus tard. Le gardien de nuit du parking, un jeune Noir vêtu d'une combinaison blanche, planté sur le seuil du petit bureau éclairé, me regarda en silence me débattre avec la capote. Quand j'eus fini, je me dirigeai vers lui, lui refilai un *quarter* et lui annonçai que je partais.

— Appelez la réception, je vous prie, et demandez à votre collègue d'envoyer un chasseur chercher nos bagages dans un quart d'heure, chambres 505 et 510. Dites au chasseur, quand il descendra, de les mettre sur la banquette arrière. Le coffre est déjà plein.

— Entendu, monsieur.

Je regagnai ma chambre et bouclai mes valises en moins de cinq minutes ; j'enfilai un débardeur par-dessus ma chemise, puis ma veste sport. Berenice n'était pas encore prête ; je l'aidai à fermer ses valises et lui conseillai de mettre son manteau en poil de chameau par-dessus son ensemble. Le chasseur arriva avec son chariot, et tandis que nous sortions à l'étage de la réception pour régler notre note, il continua jusqu'au sous-sol pour charger nos bagages dans la voiture. Chose étonnamment raisonnable, Berenice régla la note avec deux traveller's chèques ; le chasseur avait déposé la voiture devant l'hôtel avant que nous n'ayons fini de payer. Le réceptionniste de nuit ne chercha pas à savoir pourquoi nous partions en pleine nuit, et je ne lui fournis aucune explication.

La nuit était fraîche lorsque nous montâmes en voiture ; un léger brouillard flottait à une vingtaine de mètres au-dessus des rues désertes de la ville. J'allumai deux cigarettes, en tendis une à Berenice et démarrai. Elle frissonna légèrement et se recroquevilla sur son siège.

— Tu te demandes sans doute pourquoi j'ai baissé la capote, dis-je.

— Oui, en effet. Mais vu la façon dont tu m'as crié après tout à l'heure, j'ai peur de te poser des questions maintenant.

Je ris et lui tapotai la cuisse.

— Si on a trop froid, je la relèverai. Mais j’ai pensé que ça serait préférable d’avoir le plus d’air frais possible pour m’empêcher de dormir. Il ne fait pas vraiment froid, et il n’y a pas beaucoup de circulation à cette heure ; on devrait bien rouler.

Berenice accepta cette explication idiote, et j’appuyai sur l’accélérateur dès que nous quittâmes le centre ville pour nous engager sur la nouvelle route à quatre voies bordée d’allées résidentielles abritant des maisons de un ou deux étages.

Ayant examiné la carte, je savais qu’il y avait plusieurs petits lacs entre Valdosta et Tifton, et quelques réserves de pins également, des forêts en regain destinées à alimenter les usines à papier d’Augusta. Toutefois, la majeure partie de la terre rouge et riche était cultivée : tabac principalement, mais aussi melons, maïs, pois, et tout ce qu’un fermier souhaitait cultiver, y compris le lin. À l’est de Valdosta s’étendait le Great Okefenokee Swamp qui occupait une grande partie du sud-est de la Géorgie ; de nombreux petits lacs, rivières et ruisseaux charriaient de l’eau vaseuse dans le marais.

Je ne connaissais pas la route ni la campagne environnante, et je ne savais pas exactement ce que je cherchais, si ce n’est un bosquet de pins, un bras de marais et un chemin d’accès peu fréquenté. Je ralentis considérablement à quelques kilomètres au nord de Valdosta, et dès que nous arrivâmes en rase campagne avec seulement ici et là quelques fermes isolées, je commençai à ouvrir l’œil à la recherche de petites routes perpendiculaires menant nulle part. Berenice qui était restée muette comme une martyre et souffrait tout autant de mon silence, ne put s’empêcher, au bout d’un moment, d’ouvrir la bouche.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Alors quoi ?

— J’attends ton explication, voilà quoi. Tu as dit que tu m’expliquerais, qu’attends-tu ?

— Je réfléchissais, Berenice. Je commence à revenir à la raison. Tu crois vraiment que ce ne serait pas une bonne idée d’envoyer ce tableau à Mr. Cassidy ?

— C’est ton problème, James. Ce n’est pas à moi de te dire ce que tu dois faire, mais si tu me demandes mon avis, je te réponds non. Mais comme tu l’as dit toi-même, je ne sais pas où tu veux en venir, alors avant d’en savoir plus, je ne veux pas fourrer “mon sale nez de plouc” dans tes affaires.

— Je m’excuse d’avoir dit ça, mon cœur.

— Ce n’est pas grave. Je sais que mon nez va bien avec mon visage. Ce qui m’ennuie en revanche, c’est que je suis plus ou moins obligée de penser que tu as mis le feu à la maison de Debierue.

— Moi ? m’esclaffai-je. Qu’est-ce qui te fait croire que je ferais une chose pareille ?

— Pour commencer, répondit-elle habilement, tu n’as pas semblé surpris quand je t’ai dit qu’on venait d’annoncer aux infos la nouvelle de l’incendie.

— Pourquoi serais-je surpris ? Sa villa en France a brûlé elle aussi. Ce qui me surprend en revanche, c’est que tu puisses penser que j’ai mis le feu.

— Dans ce cas, dis-moi que tu ne l’as pas fait et je te croirai.

— Quelle raison aurais-je de faire une chose pareille ?

— Pourquoi tu ne réponds pas simplement par oui ou non ?

— Les réponses simples par oui ou non n’existent pas dans ce monde, ma grande... du moins à ma connaissance. Il n’y a que des réponses mitigées. Et encore, pas beaucoup.

— OK, James, je ne vois pas de mobile valable, pour reprendre un de tes mots préférés, par contre je vois un mobile parfaitement valable à tes yeux. Je pense que tu as écrit un article sur des tableaux que Debierue est censé avoir peints, mais qu’il n’a jamais peints. Tu as vu ses toiles et tu ne les as pas aimées, sans doute parce qu’elles n’étaient pas à la hauteur de tes espérances, alors tu les as brûlées en mettant le feu à la maison. Tu as inventé des tableaux qui n’existent pas et ensuite tu les as commentés dans ton article.

— Bon sang, tu te rends compte de ce que tu racontes ?

— Oui, je m’en rends compte. Prouve-moi que je délire en me faisant lire ton article. Si tu ne parles pas de ce curieux tableau orange dans...

— Orange ocre.

— D’accord, orange ocre. Si tu n’en parles pas dans ton article, tu me prouveras facilement que j’ai tort. Je te ferai mes excuses et nous tirerons un trait sur cette histoire.

— Nous tirerons un trait, comme ça ? Tu crois que je vais te pardonner ton accusation insensée, comme si tu n’avais rien dit, c’est ça ?

— Je t’ai dit que je pouvais me tromper, et je l’espère sincèrement. C’est facile de prouver que j’ai tort, non ? Ce dont je suis convaincue, et rien de ce que tu pourras dire ne réussira à me persuader du contraire, c’est que

Debierue n'a jamais peint ce tableau que j'ai vu dans ta chambre à l'hôtel. C'est *toi* qui l'as peint. Il était encore humide quand je l'ai touché, y compris la signature de Debierue. Et la seule raison qui me vient à l'esprit pour expliquer ton geste, c'est que tu veux écrire sur ce tableau et le faire passer pour une œuvre de Debierue. Je... je ne sais pas quoi penser, James ; toute cette histoire m'a donné mal à la tête. Et sincèrement, tu ne me croiras peut-être pas, mais je m'en fous ! *Sincèrement*, je m'en fous ! Mais je ne veux pas qu'il t'arrive des ennuis. L'incendie criminel est un délit grave, James.

— Sans déconner ?

— Ce n'est pas drôle, crois-moi. Et si tu as mis le feu à la maison de Debierue, je veux que tu me le dises !

— Pourquoi ? Pour me dénoncer à la police ?

— Oh ! James...

Berenice enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— D'accord, Berenice, dis-je après l'avoir laissée pleurer une minute ou deux. Je vais t'expliquer ce que je compte faire.

Je lui tendis mon mouchoir.

Elle secoua la tête, sortit un Kleenex de son sac à main et se moucha avec un bruit de trompette très distingué.

— Tu as raison, Berenice, sur tous les plans, repris-je, et je ferais aussi bien de le reconnaître. Je crois que je me suis laissé emporter, mais il n'est pas trop tard. L'incendie était un accident. Je n'ai pas mis le feu volontairement. Le vieux avait renversé de la térébenthine et j'ai fait tomber ma cigarette sans le vouloir. Le feu a pris aussitôt. Je croyais l'avoir éteint, mais visiblement, il est reparti. Tu comprends ?

Elle acquiesça.

— Je me doutais que c'était quelque chose comme ça.

— C'est ce qui s'est passé, j'imagine. Quant au tableau, c'est une autre histoire. Je ne sais pas comment j'espérais m'en tirer ; il est fort probable que je me serais dégonflé au dernier moment. Je vais m'en débarrasser et réécrire l'article en me servant des éléments que je possède réellement.

— Il nous a dit un tas de choses passionnantes.

— C'est certain.

Sur la droite, une route non carrossée s'enfonçait dans un épais bosquet de pins. Je donnai un coup de volant, rétrogradai en seconde, sans ralentir toutefois à cause du sable.

— Où vas-tu ?

— Je m'éloigne de la route pour brûler le tableau.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non. Plus tôt je m'en débarrasserai, mieux ça vaudra. Si je garde le tableau, je risque de changer d'avis une fois de plus. Ça pourrait marcher, tu sais.

— Non, James, c'est impossible.

Au bout de deux kilomètres environ, la route sablonneuse débouchait dans une petite clairière tapissée d'herbes hautes. Nous étions complètement entourés de pins en regain. Il faudrait encore deux ans, au moins, pour que ces arbres soient suffisamment grands pour être coupés. Je laissai les phares allumés et éteignis le moteur. Sans dire un mot, je descendis de voiture, ouvris le coffre fermé à clé et m'emparai du démonte-pneu. Il mesurait une vingtaine de centimètres et était relativement lourd ; le bout aplati, même s'il n'était pas pointu, était suffisamment fin pour être tranchant. Je contournai la voiture du côté de Berenice et lui assénai un coup de démonte-pneu sur le crâne.

— Ouaaaah !

Elle souffla bruyamment, plaqua ses mains sur sa tête et se tourna vers moi. Ses yeux écarquillés me regardaient fixement, mais son visage était inexpressif. Je n'avais pas frappé assez fort, ou bien j'avais mal jugé l'épaisseur de ses cheveux ramassés sur le dessus de son crâne qui avaient amorti le coup. Je la frappai de nouveau sur le crâne, beaucoup plus violemment cette fois, et elle s'affaissa dans son siège.

J'ouvris la portière et saisis Berenice par le col de son pardessus pour l'extirper de la voiture. Inerte, elle était incroyablement lourde ; sa jambe gauche était toujours sur le siège avant. Je la tirai d'une main, tenant dans l'autre le démonte-pneu ; j'essayais de libérer sa jambe gauche coincée dans la portière lorsqu'elle se convulsa, roula sur elle-même et se releva d'un bond, la tête la première, pour me foncer dans le ventre comme un bédard.

Surpris, je tombai à la renverse et mon épaule heurta une souche d'arbre éclatée. Simultanément, je cognai violemment mon coude gauche, juste sur le cubitus. J'avais l'impression d'avoir l'épaule droite en feu, des picotements frénétiques irradiaient de mon coude et dansaient dans tout mon avant-bras. Je lâchai le démonte-pneu pour me frotter l'épaule droite avec la main gauche : la douleur dans mon coude et mon épaule se calma

peu à peu. Parmi les arbres, s'éloignant un peu plus à chaque seconde, Berenice poussait des hurlements aigus. Je ramassai le démonte-pneu.

J'éteignis les phares et me lançai à sa poursuite en me dirigeant grâce à ses hurlements, de plus en plus faibles, dans la forêt sombre. Berenice ne savait pas courir, comme la plupart des femmes ; en outre, elle était gênée par son manteau qui lui descendait jusqu'aux genoux. Je doutais qu'elle puisse aller bien loin, pourtant je n'arrivais pas à la rattraper. J'essayai de me mettre à courir à mon tour, mais après avoir trébuché sur une souche et m'être étalé de tout mon long sur le sol humide, je me contentai de marcher d'un pas vif.

Les cris s'arrêtèrent, et moi aussi. Le silence brutal me fit sursauter et pour la première fois, la peur m'envahit. Il fallait que je la trouve. Si elle réussissait à s'échapper, tout était fini pour moi... absolument tout.

Je me remis en marche, plus lentement, fouillant du regard chaque parcelle de terrain, maintenant que mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Une légère brume flottait au-dessus des arbres, mais la lune brillait et ma vision s'améliorait à chaque instant. Les arbres s'espacèrent et le sol humide devint spongieux. J'étais à proximité d'un marais ; au bout d'une cinquantaine de mètres, j'atteignis la rive d'un lac d'eau noire et stagnante. Je connaissais suffisamment bien Berenice pour savoir qu'elle n'avait pas plongé dans cette eau d'encre. Il était plus facile de passer sur la gauche, ce que je fis, en supposant qu'elle avait fait de même.

Je la découvris quelques minutes plus tard, grâce à la tache claire de son pardessus. Elle était couchée sur le ventre, les jambes écartées dans une position inconfortable, à moitié dissimulée sous le feuillage d'un cornouiller. Craignant de la toucher, je la retournai sur le dos du bout du pied. Un pâle rayon de lune qui filtrait à travers le feuillage éclairait son visage ensanglanté et ses yeux écarquillés.

J'ignorais si elle était morte ou pas, mais je devais m'en assurer. Il y a une chose dont j'étais sûr. Je n'aurais pas le courage de la frapper de nouveau. Lorsque je m'agenouillai près d'elle et ouvris son manteau, des effluves inutiles de Joy de Patou emplirent mes narines. Je collai mon oreille sur sa poitrine pour écouter les battements de son cœur. Rien. Berenice était morte, mais ce n'étaient pas mes coups sur la tête qui l'avaient tuée. C'était le choc. Aucun individu mortellement blessé n'aurait pu courir si loin. D'un autre côté, nous avions été dotés tous les deux,

pendant quelques instants, d'une force surhumaine. Berenice était une femme robuste, sacrément costaud, et elle essayait de sauver sa peau.

Mais moi aussi.

Je traînai son corps jusqu'au bord du marais et le coinçai sous un tronc d'arbre abattu qui sortait à moitié de l'eau. En cassant les branches mortes et en empilant du feuillage par-dessus la partie émergée du tronc, je parvins à la dissimuler complètement. Debierue savait que Berenice m'accompagnait, et si on découvrait son corps, s'il apprenait qu'elle avait été assassinée, il en parlerait aussitôt à Cassidy. Du moins, il lui en parlerait si le corps était découvert avant qu'il ne reçoive les épreuves de mon article sur sa période "coloniale américaine". Il serait tellement enchanté par mon article qu'il se garderait bien de mentionner le nom de Berenice à quiconque. Sa réputation, autant que la mienne, dépendait de cet article. Mais j'avais du temps, beaucoup de temps devant moi. Des mois, des années peut-être s'écouleraient avant qu'on ne découvre le cadavre.

Soudain, je me sentis épuisé et abattu. Toutes mes forces m'abandonnèrent. Je m'adossai à l'arbre le plus proche et vomis tout mon dîner : le maïs, les tomates et le gombo, les morceaux filandreux d'aloyau, les crêpes, absolument tout. Haletant et sanglotant jusqu'à ce que je reprenne mon souffle, je retournai vers le cornouiller pour ramasser mon démonte-pneu. Il y avait mes empreintes dessus, et au cas où je serais victime d'une crevaison avant d'arriver à New York, j'en aurais encore besoin.

Je repris le chemin de la voiture. Après avoir marché pendant cinq minutes environ, je constatai que j'étais perdu. Pris de panique, je me mis à courir. Je trébuchai et tombai, ma tête heurta un arbre, je m'entaillai profondément le front. Comme l'a dit Freud, rien n'est accidentel. Repoussant la panique par de longues et profondes inspirations, je parvins à me calmer en m'asseyant tranquillement sur le sol humide, le dos appuyé contre un tronc d'arbre, et fumant une cigarette jusqu'au filtre. Tout irait bien.

Rasséréné, bien que mes mains continuent à trembler, je parvins à retrouver mon chemin jusqu'au marais et Berenice. Je pouvais m'orienter maintenant. Je repartis dans ce que je supposais être la direction générale de la voiture et débouchai bientôt sur la route sablonneuse, à une cinquantaine de mètres seulement de la clairière et de la voiture. J'avais le visage en feu,

et en même temps je tremblais de froid. Avant de me mettre en route, je relevai la capote, puis je fis vrombir le moteur.

Deux semaines plus tard, de retour à New York, alors que je nettoyais la voiture afin de la vendre, je découvris un des doigts de Berenice, un bout de doigt plus exactement : les deux premières phalanges et l'ongle couleur Chen Yu. Elle avait dû se le faire trancher en voulant se protéger la tête dans la voiture. J'enveloppai le bout de doigt dans un mouchoir et le rangeai en lieu sûr. Un jour viendrait peut-être où je pourrais regarder ce doigt sans peur, sans douleur ni remords.

4

La photo de Debierue en train de “lire” l'exemplaire enflammé du *Miami Herald* qui illustrait mon article dans *Fine Arts : The Americas* fut reprise dans *Look*, *Newsweek* et dans la rubrique beaux-arts du *Sunday New York Times*. UPI, après avoir marchandé avec mon agent, acheta finalement mon cliché pour l'envoyer à tous ses abonnés. L'argent que me rapporta cette photo me permit de m'acheter mon premier costume sur mesure. Pantalon et veste, quatre cents dollars.

Sur le chemin qui me ramenait à New York, j'avais fait un petit crochet par Baltimore pour déposer les bagages de Berenice dans deux casiers automatiques de consigne à la gare des cars Greyhound (y compris son sac à main et ses traveller's chèques en songeant que sa mère pourrait dépenser cet argent un jour, si jamais quelqu'un réclamait les bagages). Cette brève halte exceptée, je traversai la ville sans m'arrêter.

Cinq messages m'attendaient à mon bureau pour me demander de rappeler sur-le-champ Mr. Cassidy, en PCV. Ce que je fis avant toute autre chose.

— Vous avez le tableau ? demanda-t-il.

— Évidemment.

— Bien ! Bien ! Gardez-le encore quelques jours avant de me l'envoyer. Je veux d'abord installer Mr. Debierue dans une bonne maison de retraite, vous comprenez... il ne sait pas que vous avez le tableau, si ?

— Non, et il est préférable qu'il ne le sache pas. Je parle du tableau dans mon article, bien que je ne mette pas de photo. Avant de vous l'envoyer à Palm Beach, j'ai l'intention de faire quelques bons clichés en couleur de

L'Hérésie orange ocre dans l'optique d'une publication éventuelle, si vous voyez ce que je veux dire...

— Naturellement. C'est le titre du tableau, *L'Hérésie orange ocre* ? Formidable !

— Ouais. On lui ajoutera sans doute un autre titre : Autoportrait.

— Bon sang, James, je suis impatient de le voir !

— Dites-moi quand vous serez prêt, Mr. Cassidy, je vous l'enverrai par avion cargo.

— Ne vous en faites pas, je vous appellerai. Croyez-moi, James, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Lorsque le jour viendra de montrer le tableau, vous aurez l'exclusivité pour couvrir le vernissage.

— Merci.

— Le plus dur maintenant, c'est de convaincre Debierue d'aller en maison de retraite. Il est trop âgé pour rester seul. S'il avait été en train de dormir quand l'incendie s'est déclaré, il serait mort, vous savez. Quand je pense à tous ces tableaux qui sont partis en fumée... mon Dieu !

— Il ne vous en a pas parlé ?

— Pas un mot. Vous le connaissez. Rien ne semble le déconcerter. Il passe le plus clair de son temps assis devant la télé à regarder des vieux films en buvant du jus d'orange. Il pourrait faire la même chose dans une maison de retraite. Enfin... Je vous contacterai. Les appels interurbains coûtent cher.

— Je comprends. À plus tard.

Cassidy ne me rappela pas. Il m'envoya une lettre recommandée après qu'il eut installé Debierue dans la maison de retraite de Regal Pines, près de Melbourne en Floride. Je lui envoyai le tableau par avion en port dû, bien qu'il me fallût payer d'avance les frais d'assurance afin qu'ils acceptent de l'acheminer.

L'accueil critique vis-à-vis de mon article, lorsqu'il parut dans *Fine Art : The Americas*, correspondit au schéma que j'avais prévu. Canaday dans le *Times* émit des réserves. Perreault dans le *Village Voice* était enthousiaste ; un entrefilet de deux paragraphes dans le *L.A. Free Press* recommandait la lecture de mon article à tous les prétendus peintres révolutionnaires de Californie du Sud. Je ne m'attendais pas à autant d'échos dans les journaux.

Je me préoccupais surtout des ondes concentriques dans les revues d'art et gazettes spécialisées. La réaction fut longue à venir, car elle nécessitait une bonne dose de réflexion. Le meilleur article, qui déclencha une

avalanche de lettres dans la rubrique du courrier des lecteurs, fut publié dans *Spectre* et il émanait de Pierre Montrand. Français et chauvin, il voyait dans la période “coloniale américaine” de Debierue un rejet socialiste du gaullisme. C’était une idée absurde, mais exposée avec brio et terriblement sujette à controverse.

Pour accompagner ma photo de Debierue, de nombreux journaux publièrent le récit incomplet de la mystérieuse installation du peintre aux États-Unis, mais je tins ma promesse faite à Cassidy et au vieil homme. Je refusai de divulguer l’adresse de Debierue en Floride après que Cassidy l’eut fait admettre sous un faux nom à la maison de retraite de Regal Pines, masquant si bien sa trace que les journalistes ne le retrouvèrent jamais. J’envoyai à Debierue un exemplaire de mon article, une douzaine de tirages 18 × 24 de la photo avec le journal en train de brûler, ainsi qu’un exemplaire dédicacé de mon ouvrage *L’Art et l’Enfant d’âge préscolaire*. Il ne répondit pas à mon envoi, mais je sus qu’il l’avait reçu, car j’avais accompagné mon paquet d’un accusé de réception.

Durant la première semaine qui suivit mon retour à New York, j’achetai chaque jour l’*Atlanta Journal-Constitution* (“Il couvre les États du Sud comme la rosée”) et le feuilletai pour savoir si on y parlait de la découverte d’un cadavre près de Valdosta. Mais je n’aimais pas ce journal, et le fait de guetter ce genre de nouvelle tous les jours me rendait morbide. Je cessai de l’acheter. S’ils la découvraient, ils la découvraient, je ne pouvais rien y faire. Inévitablement, une réaction se produisit dans mon psychisme, causée tout naturellement par la mort de Berenice. Non pas que ma conscience me harcèle, bien que cela participe de ma réaction. C’était l’intrusion rétrospective du doute, un sentiment d’ambivalence qui viciait mes jugements de valeur sur les nouvelles œuvres que j’avais devant les yeux. Je surmontai ce sentiment, ou plutôt cette réaction excessive, en compartimentant Debierue dans un coin de mon esprit. Je parvins à me débarrasser de mon ambivalence en séparant Debierue, peintre unique, des autres artistes, et en évitant de le relier au courant majeur de l’art contemporain. Il me suffit de quelques semaines pour m’habituer à cette suggestion mentale. Je pus à nouveau fonctionner normalement dans mes tâches quotidiennes de critique.

Ma réputation de critique ne connut pas un fabuleux essor, mais ma charge de travail doubla, et avec elle, mes revenus. Tom Russel m’accorda une augmentation de quinze dollars, ce qui porta mon salaire mensuel à

quarante-cinq dollars au magazine. Mon tarif de conférence augmenta aussi, et j'en donnai davantage, y compris une conférence à l'université de Columbia sur "Les nouvelles tendances de l'art contemporain" pour les étudiants en art ; exposé pour lequel le département des Beaux-Arts m'offrit six cents dollars. Donner une conférence dans mon ancienne université, là où j'avais été un étudiant fauché, me procura peut-être ma plus grande joie de l'année.

Mon agent refila des vieux articles invendus que j'avais écrits des mois auparavant, dont deux à des revues qui me les avaient refusés précédemment.

J'avais toujours fait partie d'un certain nombre de jurys dans des expositions, avec "frais payés" uniquement et sans aucun dédommagement la plupart du temps. Je commençais maintenant à recevoir des propositions correctes pour faire partie du jury dans des expositions importantes dans de grands musées. Lors d'un concours organisé à Hartford, un tableau de Herb Westcott se trouva en compétition. Westcott avait changé de style au profit du Réalisme Romantique, et son talent de dessinateur, presque raffiné, convenait parfaitement à sa nouvelle manière. L'exposition de Hartford tournant autour du thème de la lutte contre la pollution, Westcott avait peint un gigantesque agrandissement d'une carte postale de 1925 montrant les chutes du Niagara. Le tableau n'entrait pas dans la catégorie des Premiers Prix, mais je réussis à convaincre les autres membres du jury (le directeur du musée et Maury Katz, un peintre agressif) d'accorder au tableau de Westcott une mention honorable et une cote de mille dollars. Je m'étais montré assez grossier envers Westcott à Palm Beach, je l'avais planté là lors du vernissage à la galerie de Gloria, et j'étais ravi de pouvoir lui donner un coup de pouce ; il le méritait de toute façon.

Désormais, parmi les livres qu'on me donnait à critiquer se trouvaient des ouvrages que le directeur de la rédaction se réservait habituellement, de magnifiques livres superbement illustrés, de ceux qu'on laisse en évidence sur les tables basses, coûtant parfois jusqu'à cinquante dollars. Une fois la critique rédigée, on peut revendre ces livres à moitié prix à des bouquinistes. L'argent de poche ainsi gagné échappe aux inspecteurs du fisc.

Je dormais mal. J'avais même perdu le sommeil.

Je savais que Debierue avait lu mon article ; j'avais toutes les raisons de croire qu'il ne dirait rien, mais je ne pouvais être absolument certain qu'il

continuerait à garder le silence. J'avais osé supposer que quatre éminents critiques d'art européens avaient eux aussi inventé des tableaux peints par Debierue afin de les commenter. Mais eux ne pouvaient pas me dénoncer. Seul Debierue le pouvait, mais grâce à l'incendie que j'avais allumé, il ne possédait aucune preuve.

Malgré tout, en pleine nuit, je m'éveillais souvent d'un sommeil agité, couvert de sueur. Assis au bord de mon lit dans l'obscurité, essayant de faire le vide dans mon esprit, je fumais cigarette sur cigarette, craignant de me rendormir. Avec le temps, me disais-je, avec le temps mes cauchemars suivraient leur cours et cesseraient.

Un an plus tard, presque jour pour jour après mon retour à New York, Debierue mourut en Floride. Mr. Cassidy m'envoya un télégramme pour me convier aux funérailles, mais j'étais retenu par un travail et ne pouvais partir si précipitamment. En Floride, les morts doivent être enterrés dans les vingt-quatre heures conformément à la législation de l'État. Évidemment, c'est moi qui rédigeai pour mon magazine la notice nécrologique – un hommage d'une page cernée de noir – étant donné que j'étais le spécialiste reconnu de Debierue, et que j'avais déjà écrit la notice définitive le concernant dans l'*International Encyclopedia of Fine Arts* à paraître.

Dix jours après le décès de Debierue, je reçus au magazine un long et volumineux paquet. En l'ouvrant, je fus surpris de découvrir le cadre baroque démonté qui avait été autrefois le célèbre *No. One* de Debierue. Ce cadeau d'outre-tombe inattendu m'arracha des larmes, c'était la première fois que je pleurais depuis des mois. Aucune carte, aucun mot n'accompagnait le cadre. Debierue avait sans doute chargé quelqu'un à la maison de retraite de me l'envoyer après sa mort. Mais le fait qu'il m'ait envoyé ce cadre était synonyme d'absolution. Et pas seulement, cela prouvait qu'il avait apprécié mon article sur sa période "coloniale américaine". Parmi ses nombreux exégètes, Debierue m'avait choisi comme légataire de *No. One*.

Évidemment, le cadre démonté ne possédait aucune valeur intrinsèque. J'aurais sans doute pu le vendre quelque part ou en faire don au Musée d'Art Moderne en tant que curiosité, mais je ne pouvais pas faire ça au vieil homme. Son geste me touchait profondément.

Je sortis dans le couloir pour aller jeter le cadre dans l'incinérateur. Au moment où j'ouvrais la porte métallique, je remarquai une petite mouche morte fixée avec du ruban adhésif sur un des côtés du cadre. Le vieux

peintre, malgré son âge, avait conservé une excellente mémoire. Après avoir vu cette mouche, je ne pouvais plus jeter les morceaux du cadre dans le toboggan. En rentrant chez moi ce soir-là, j'abandonnai le cadre emballé sous mon siège dans le métro.

J'échangeai quelques lettres avec Joseph Cassidy au sujet de *L'Hérésie orange ocre*. Il me demandait de lui suggérer le meilleur endroit pour le dévoiler au public, New York ou Chicago. Je lui conseillai d'attendre et d'exposer plutôt le tableau à Palm Beach, à l'ouverture de la prochaine saison, afin que cela coïncide, autant que possible, avec la publication de l'*International Encyclopedia of Fine Arts* dans laquelle se trouvait une reproduction couleur pleine page du tableau, face à ma notice définitive sur le peintre...

... J'ouvris l'épais volume et découvris ma notice sur Jacques Debierue. La planche en couleurs de *L'Hérésie orange ocre* était une magnifique reproduction du tableau. Réduites, les photos couleurs rendent souvent mieux que les originaux. Et cette photo sur papier glacé étincelait comme de l'or poli.

Je lus mon article avec attention. Il n'y avait ni faute d'orthographe ni erreur de typographie. Mon nom était orthographié correctement à la fin de l'article. Suivait une courte bibliographie des ouvrages et des articles les plus importants sur Debierue imprimée en corps 5 1/2 gras. Aucune coquille non plus dans la bibliographie.

Satisfait, je me mis à feuilleter certains des autres volumes de l'Encyclopédie afin de vérifier la qualité des textes et de la présentation. Je lus les articles concernant certains de mes peintres préférés : Goya, El Greco, Piranese, Michel-Ange.

Je commençai à avoir la nausée, je fus soudain envahi d'une étrange prémonition. Tous les articles que j'avais lus étaient bien documentés et bien écrits, surtout celui sur Piranese, mais c'était comme si on m'avait bourré l'estomac d'une pâte à pain non cuite qui commençait à lever et à gonfler en moi. J'ouvris mon tiroir et sortis ma règle en cuivre. Sans me presser, afin d'éviter tout risque d'erreur, je mesurai la longueur des articles dans l'Encyclopédie pour savoir combien de centimètres on avait consacré respectivement à Goya, El Greco, Piranese, Michel-Ange et Debierue.

Goya avait droit à vingt centimètres. El Greco à vingt-quatre. Piranese en avait seize. Michel-Ange presque trente. Mais Debierue avait droit à un

article de trente-quatre centimètres ! Le vieil homme, pour ce qui est de la place occupée, avait surpassé les plus grands artistes de tous les temps.

Je refermai les ouvrages, tous, et les rangeai dans la caisse. J'allumai une cigarette et marchai jusqu'à la fenêtre. Le soleil onctueux de Palm Beach semait des pièces d'or sous le poinciana devant ma fenêtre. L'herbe vert foncé dans le jardin de la résidence était encore mouillée de l'eau des arroseurs que le jardinier venait d'arrêter. Le ciel bleu pâle, sans nuage, non pollué par les fumées des usines, était aussi clair qu'une eau mise en bouteille à grands frais. Je ne me laissais pas abuser par l'air conditionné de la pièce. Dehors, en plein soleil, il faisait plus chaud qu'en enfer.

Mais mon travail était terminé. Debierue avait triomphé de tout le monde, et moi aussi. Il n'y aurait jamais d'autre Jacques Debierue, pas de mon vivant, et je n'aimerais pas rencontrer un semblable individu s'il existait un jour. Je ne pouvais aller nulle part ailleurs en tant que critique d'art. Comment pouvais-je me surpasser ? Impossible en ce bas monde.

Et Berenice Hollis ? Étais-je capable de passer le test ? Dans une boîte à cigares dans le tiroir du bas de mon bureau, avec une photo de mon père quand il avait sept ans, et une coquille de bigorneau sèche et rêche ramassée sur une plage quand j'étais enfant (pour me souvenir que j'étais né à Porto-Rico), se trouvait le doigt séché de Berenice, enveloppé dans un mouchoir de lin. Je dépliai le mouchoir et regardai le doigt ratatiné. Le vernis à ongle Chen Yu rouge sang s'était terni et légèrement écaillé. Je contemplai longuement le doigt... sans peur, ni douleur ni remords.

Debierue, et son œuvre, en valaient la peine ; il ne me restait plus rien à faire. Quelqu'un d'autre, un autre critique, pourrait couvrir la présentation par Cassidy, à l'Everglades Club, de la seule toile signée de Debierue. Le moment était venu pour moi de payer mon dû pour la mort de Berenice Hollis.

Je pris une douche, me rasai et mis mon costume sur mesure, avec une chemise blanche, une cravate large à rayures bleu blanc rouge, des chaussettes de soie noire et une paire de cordouans cirés.

Sans me presser, d'un pas nonchalant, je marchai à travers les rues en cette fin d'après-midi jusqu'au poste de police de Palm Beach, une construction de style espagnol. Nul ne connaîtrait jamais la vérité au sujet de Debierue et nul autre que moi ne saurait quel rôle j'avais joué dans son apothéose. Et je ne dirais jamais rien, jamais, mais je devais payer à cause de Berenice. Celui qui connaît le succès en Amérique doit en payer le prix.

C'est la loi américaine, et personne ne connaît cette réalité mieux que moi, un Portoricain désinsularisé.

Il y avait un officier et deux agents de police à l'intérieur du poste. Un des agents prenait son service tandis que l'autre rentrait chez lui, mais ils avaient tous les deux l'air si propres et soignés qu'on n'aurait pu les différencier. Les trois flics regardaient un numéro de *Palm Beach Life*, le magazine saisonnier sur papier glacé qui parle de la haute société de Palm Beach. L'agent qui quittait son service avait sa photo dans le magazine, on le voyait sourire au second plan sur un cliché montrant un groupe de femmes en promenade dans un parc.

— Bonjour, monsieur, dit poliment le sergent en se levant. Je peux vous aider ?

J'acquiesçai.

— Bonjour, sergent, répondis-je. (Je dépliai le mouchoir ; le doigt de Berenice roula sur le comptoir.) Je viens avouer un crime passionnel.

1. Manifest Destiny : terme se référant à l'“inévitabile expansion territoriale des États-Unis” (19^e siècle).

Achevé d'imprimer le 26 février 1993
sur les presses de l'Imprimerie « La Source d'Or »
63200 Marsat
Dépôt légal Février 1993
Imprimeur N° 4641
3^e édition

OceanofPDF.com

CRITIQUE D'ART DÉSIREUX DE LAISSER UN NOM À LA POSTÉRITÉ, JAMES FIGUERAS RETROUVE LA TRACE DU PLUS GRAND PEINTRE DU MONDE, LE FRANÇAIS JACQUES DEBIEURUE. CELUI-CI VIT EN ERMITE DANS LES MARAIS DU SUD DE LA FLORIDE. LE BUT DE FIGUERAS N'EST PAS SEULEMENT DE RENCONTRER L'HOMME, MAIS DE S'APPROPRIER L'ŒUVRE... LE BUT DE FIGUERAS EST SI HORRIBLE QU'AUCUN LECTEUR NE PEUT L'IMAGINER...

JAMES FIGUERAS EST UN PSYCHOPATHE QUI PRÉFIGURE LE JUNIOR FRENGER DE *MIAMI BLUES*.

“ABSOLUMENT BRILLANT À TOUS EGARDS.”

STANLEY ELLIN

RIVAGES/NOIR INÉDIT
COLLECTION DIRIGÉE
PAR FRANÇOIS GUÉRIF

OceanofPDF.com